This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,022,501

PROPERTY OF THE
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

THÉOPHILE

A LA MÊME LIBRAIRIE

DANS LA COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Série in-18 à 3 fr. 50 :

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

CHAMFORT, avec une notice et un portrait.. 1 vol.

RIVAROL, avec une notice et un portrait.... 1 vol.

HENRI HEINE, avec une notice et un portrait. 1 vol.

TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice.... 1 vol.

Malgré la Mort et ses outrages
Le fameux Theophile est icy tout entier
Son visage et son air sont peints en ce papier
Et son esprit en ses ouurages

Théophile

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Théophile

ODES ET STANCES. — ÉLÉGIES ET SONNETS
LA MAISON DE SYLVIE. — FRAGMENTS : PYRAME ET TYSBÉ ;
POÉSIES DIVERSES ; CONTES
APPENDICE : DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES ; ANECDOTES ;
JUGEMENTS LITTÉRAIRES ;
LE PARNASSE SATYRIQUE ET LE PROCÈS. — BIBLIOGRAPHIE

AVEC LE PORTRAIT DE DANET
ET UNE NOTICE DE

REMY DE GOURMONT

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

54/889-170

Il faut un peu d'adresse à bien cueillir des roses.

THÉOPHILE.

NOTICE

—

THÉOPHILE

« Depuis ce temps-là, écrivait Sorel, dans sa *Bibliothèque française*, en 1664, nos premiers poètes furent Théophile et Saint-Amant. » Depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis Malherbe et son école, jusqu'au renouveau de 1660, Théophile est en effet avec Saint-Amant, délaissé un peu plus vite, avec Tristan Lhermite et Guil-

laume Colletet, connus seulement dans un cercle, à peu près le seul poète. Sa vogue dura environ soixante ans, et pendant ce large demi-siècle, ses poésies furent réimprimées, chaque année à peu près, soit à Paris, soit à Rouen, Lyon ou Bordeaux. C'était plus que la vogue, c'était la gloire; sans Boileau, Théophile eût sans doute continué de régner jusqu'à la fin de l'ancienne littérature française. L'idole renversée, le socle resta vide. La démolition de Théophile fut celle de la poésie lyrique personnelle : depuis *la Maison de Sylvie* jusqu'à *la Jeune captive*, la poésie française fut dramatique, satirique, précieuse, burlesque, éloquente, spirituelle, et même tendre, quoique pas souvent, elle ne fut jamais plus lyrique. Une veine qui remontait jusqu'aux trouvères, et plus haut, jusqu'aux anciens provençaux, se trouva tarie. Il y a là une curieuse modification du génie et du goût français; laquelle, si elle est explicable, n'a pas encore été expliquée, car Boileau n'est sans doute qu'une cause seconde. Un critique n'a raison que si le public, d'avance, lui donne raison.

Théophile a donc un grand intérêt. Il marque la date où meurt un genre qui ne devait

renaître que deux cents ans plus tard dans la forme même où il avait été enseveli. Le romantisme renoue si naturellement avec Théophile qu'il est encore permis d'en manifester quelque surprise et aussi quelque contentement. Cela permettrait, en opposition à des idées qui ont pris corps récemment, de considérer le romantisme lyrique comme le développement d'un germe national et non plus comme une importation étrangère. Théophile Gautier, retrouvant un des siens dans cevieux Théophile de Viau, fut heureux. Soyons-le avec lui et reconnaissons que le lyrisme personnel, s'il est, comme le disent les néo-classiques, une dépravation de la poésie, est, du moins, chez nous, une dépravation traditionnelle.

La Bruyère, dans son jugement, joint Théophile à Malherbe, preuve qu'à la fin du dix-septième siècle Théophile gardait encore son rang. « Ils ont, dit-il, tous les deux connu la nature. » Malherbe en aurait fait l'histoire et Théophile, le roman. Cela n'est plus très clair pour nous, qui avons vu tant de romanciers de la nature, infiniment plus romanesques que Théophile. Mais ne retenons que le premier terme. Théophile a connu la nature. Cela sera

l'une de ses originalités. Non pas que l'intimité avec la nature soit rare à cette époque de la poésie française. Malherbe, Racan, Maynard, Saint-Amant lui-même sont des poètes de la nature et qui aiment les champs et les bois, les fleuves, la mer, mais Théophile a peut-être regardé les paysages d'un peu plus près que ses contemporains. D'un peu trop près, pensait La Bruyère : « Il s'appesantit sur le détail » ; d'assez près, dirons-nous, au contraire, pour que ses dessins soient formés avec une précision ingénue. Il y a encore bien des réminiscences littéraires dans les paysages de Théophile, et aussi bien des feintes et bien du mauvais goût, mais on y verra çà et là des traits et même des figures d'une élégante et juste simplicité :

La charrue écorche la plaine,
Le bouvier qui suit les sillons
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête son fuseau,
Sa mère qui lui fait sa tâche
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit

Et la lumière avec le bruit
Dissipent l'ombre et le silence.

Mais pourquoi faut-il que, dans cette agréable description du matin, il fasse intervenir « le généreux lion » et, ce qui est pire, « sa dame entrant dans les bocages » ? C'est que Théophile ne possède pas encore l'art de localiser un paysage. Il veut nous décrire un matin universel, et son tableau, heureux dans le détail, est, dans l'ensemble, incohérent.

Le Matin, cette ode célèbre et d'après laquelle on juge toujours du goût de Théophile et de sa sensibilité pour la nature, n'est qu'un charmant exercice de rhétorique. Il y a cependant un Théophile ivre des beautés champêtres et amoureux de son pays natal ; il se révélera beaucoup plus tard, après son procès, quand il écrit à son frère, quand il rêve, après tous ses malheurs, du ciel et des jours de son enfance :

S'il plaît à la bonté des cieux,
Encore une fois en ma vie
Je paîtrai ma dent et mes yeux
Du rouge éclat de la pavie...
Je verrai sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes
Où le ciel, comme à ses lauriers,

Garde toujours des feuilles vertes...
Je reverrai fleurir nos prés,
Je leur verrai couper les herbes,
Je verrai quelque temps après
Le paysan* couché sur les gerbes,
Et comme ce climat divin
Nous est très libéral de vin,
Après avoir rempli la grange
Je verrai du matin au soir
Comme les flots de la vendange
Ecumeront dans le pressoir...

Aucun poète contemporain n'est capable d'une chanson aussi familière, et c'est un des charmes de Théophile qu'il ait osé être aussi personnel et aussi doux.

La Maison de Sylvie, qui date de la même époque, est d'une inspiration moins naturelle, mais le talent de Théophile y est très sûr et très maître de lui. La Maison de Sylvie, c'est le château de Chantilly, et Sylvie, c'est Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency. Théophile passa près d'elle les derniers et peut-être les plus doux mois de sa vie. En cet asile magnifique, il devient un homme nouveau; le temps est loin où il s'écriait : « Mon âme incague les destins ! » Les destins lui sont si cléments, enfin, qu'il les adore. *La Maison de*

Sylvie est bien, comme on l'a dit, une suite d'Odes à la Joie :

Dans ce parc, un vallon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent
Et donne une fraîcheur si vive
A tous les objets d'alentour,
Que même les martyrs d'amour
Y trouvent leur douleur captive.

Ce beau poème est gâté, au goût moderne, par des touches de préciosité. Sylvie pêche à la ligne, et les poissons se battent « à qui plus tôt perdrait la vie, en l'honneur de ses hameçons ». La strophe suivante, encore dans le même ton, est cependant très jolie :

D'une main défendant le bruit
Et de l'autre jetant la ligne *,
Elle fait qu'abordant la nuit,
Le jour plus bellement décline.
Le soleil craignant d'éclairer
Et craignant de se retirer,
Les étoiles n'osaient paraître,
Les flots n'osaient s'entrepousser,
Le zéphyre n'osait passer,
L'herbe se retenait de croître *.

Voilà une nature bien spirituelle. On la retrouvera dans *le Songe de Vaux*. La Fontaine a beaucoup pratiqué Théophile. Il a su par cœur *la Maison de Sylvie;* cela est visible dans ses premières œuvres : « A Malherbe, à Racan, il préférait Théophile. »

Voilà pour le goût de la nature. On aimera ensuite Théophile pour la grâce qu'il sait donner à l'expression de sa tendresse amoureuse :

Quand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nus sur les draps,
Bien plus blancs que le linge même;
Quand tu sens ma brûlante main
Se pourmener * dessus ton sein,
Tu sens bien, Cloris, que je t'aime.

Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardents désirs,
Je laisse sans ouvrir ma bouche
Avec toi dormir mes plaisirs...

Théophile, bien qu'il se soit adonné, lui aussi, aux Cloris et aux Mélicertes, avait un certain sens du ridicule qui s'attache aux noms mythologiques transportés dans notre civilisation. Amarante, dit-il,

Amarante, Philis, Caliste, Pasithée,
Je hais cette noblesse à vos noms affectée,

et il continue par ce joli vers qui est un conseil de naturel et de simplicité :

Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.

Quant à l'ode à la Malherbe, Théophile la fait presque aussi bien que Malherbe lui-même :

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments,
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre ;
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière,
Et qui, malgré les fleurs de lys,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis ;
Ce grand Dieu, etc.

Il y en a très long sur ce ton bien soutenu. Bossuet mettra cela en prose : « Celui qui règne dans les cieux, etc. », et il paraît que du coup cela devient très beau. Passons. La rhétorique n'est pas ce qui nous attire, ni dans Théophile, ni dans Bossuet.

Faut-il accorder à l'auteur de quelques sati-

res ou épîtres, qui sont des professions de foi, le mérite d'avoir été un poète philosophique? Je crois que cela est nécessaire, car Théophile eut peut-être autant d'influence par son incrédulité que par son talent. Sa philosophie d'ailleurs est brève et se résume à peu près par ce vers :

J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature.

Il ajoute, et sa vie donna à la maxime une valeur déplaisante :

Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable.

L'accusation de libertinage dont on chargea Théophile n'aurait pas suffi à émouvoir la justice si les Jésuites, on ne sait trop pourquoi, ne s'étaient acharnés contre lui. Le projet de réquisitoire de Mathieu Molé est un monument de partialité stupide. Théophile écrit de sa maîtresse :

Tout seul dedans ma chambre, où j'ai fait ton église,
Ton image est mon dieu, mes passions, ma foi,

et le procureur lui impute cela à crime d'impiété !

Théophile était connu, ses vers se vendaient. Cela fit que le sieur Lestoc, imprimeur, donna sous son nom *le Parnasse des Muses satyriques*. Le P. Garasse dénonça ce recueil, d'ailleurs peu recommandable,et, pendant que l'autorité royale laissait fuir Théopile, il s'acharnait, avec le P. Voisin et le lieutenant le Blanc, contre l'imprudent poète. Théophile fut pris ; le procès dura deux ans, et se termina par un arrêt de bannissement. Mais l'exécution, grâce à de puissantes protections, en fut poursuivie assez mollement et Théophile trouva à Chantilly, puis au château de Selles, en Berry, chez le duc de Béthune, un asile inviolable.

Quelle est sa part dans *le Parnasse satyrique?* On n'en sait rien, ni s'il y collabora volontairement. En tout cas, le livre sortait du milieu libertin où fréquentait Théophile. Cela n'a d'ailleurs aucune importance ; la plupart des poètes connus du XIXe siècle ont fait des vers obscènes ; c'est un passe-temps comme un autre, qui n'a pas nui à leur gloire, et qui ne doit point nuire non plus à celle de Théophile.

On lui reprocherait plutôt *Pyrame et Thisbé*, tragédie déclamatoire et peu digne, vraiment, du chantre délicat de Sylvie. Disons

pourtant qu'elle contient une jolie scène, quelques vers délicieux et que le rôle de Thisbé est une esquisse assez curieuse.

Théophile a fait lui-même sa psychologie littéraire :

La règle me déplaît, j'écris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.

On lui tiendra compte de ce qu'il est mort à l'âge même où Malherbe commençait d'écrire. Théophile, avec les défauts d'un tempérament trop ardent, d'une imagination insoumise, d'une verve déclamatoire, était, comme en jugèrent ses contemporains, un beau génie.

Il a un autre mérite, et qui n'est pas médiocre, ajouté aux autres. Théophile fut un libre esprit, de la lignée des indisciplinés et des incrédules. Elle remonte loin, dans la littérature française, jusqu'au treizième siècle, et peut-être plus haut. L'auteur d'*Aucassin et Nicolette* raille le paradis où ne vont que nonnes et vieux prêtres et toutes vilaines gens qui passent leur temps accroupis devant les autels ; il veut aller en enfer où vont les beaux clercs et les cavaliers, les belles dames courtoises avec

leurs barons. C'est sans doute ce que répondit Théophile au curé de Saint-Nicolas, qui s'en courrouça. Il était païen, de ce paganisme admirable qui exige que l'on vive sa vie, avant tout. Bientôt va commencer la grande littérature soumise au clergé, pendant laquelle Molière presque seul représente l'intelligence affranchie. C'est dans Théophile et dans Cyrano, plus que dans l'équivoque Gassendi, que Molière avait puisé sa philosophie. On n'est pas un esprit secondaire, quand on prépare la venue de plus grands esprits que soi. Théophile est un de ceux qui ont maintenu le flambeau allumé. Des gouttes de cire brûlante sont tombées sur sa main : c'est pour cela qu'elle tremble un peu.

En cette édition, on a tâché de donner de son talent une idée à la fois exacte et favorable. Même dans un Ronsard ou un La Fontaine, il faut choisir. Nous avons choisi dans Théophile, sans rien omettre, pensons-nous, d'essentiel ou de caractéristique. On trouvera en ce peu de pages le poète lyrique, l'élégiaque, le satyrique, le dramatique même ; on trouvera le conteur,

on trouvera, en appendice aux œuvres désintéressées, l'apologiste de soi-même.

C'est un service à rendre à ces poètes qui n'agréent plus qu'aux lettrés ou aux curieux, d'alléger leur bagage : écrasé sous les deux tomes de ses œuvres complètes, Théophile, chargé de ce seul petit volume, se relève et se présente allègre à une lointaine postérité.

Comme on fait pour Corneille, son contemporain à quelques années près, pour Malherbe, plus ancien, nous avons modernisé l'orthographe de notre Théophile : l'usage de rajeunir les imprimés du temps, quand il s'agit d'un Corneille, et de les suivre strictement, quand il s'agit d'un Théophile ou d'un Saint-Amant, est absurde. Tous ont droit à une mesure égale. Voici du Corneille authentique : « *Ie connoy celuy-cy — I'ay veu que nostre peuple — Qu'eussay-je fait, Pollux...? — Fust péry le premier.* » Les seuls archaïsmes que nous avons respectés sont les *oit* pour *ait* et quelques formes que la rime impose, tel *coral* pour *corail* :

.... Pour se faire voir libéral,
Arrache de son sein avare
L'ambre, la perle et le coral.

On ne peut pas non plus remplacer en vers *j'oy* qui n'a qu'une syllabe, par *j'ouis*, qui en a deux. Ces remarques montrent que, loin de prétendre à une édition savante, nous avons au contraire cherché à mettre Théophile en état d'être goûté sans peine par tous les amateurs de poésie française.

REMY DE GOURMONT.

LIVRE PREMIER

ODES ET STANCES

LE MATIN

ODE

L'aurore sur le front du jour
Sème l'azur, l'or et l'ivoire,
Et le soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.

Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Ronflent la lumière du monde.

La lune fuit devant nos yeux;
La nuit a retiré ses voiles;
Peu à peu le front des étoiles
S'unit à la couleur des cieux.

Déjà la diligente avette * (1)
Boit la marjolaine et le thym,
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.

Je vois le généreux lion
Qui sort de sa demeure creuse,
Hérissant sa perruque affreuse,
Qui fait fuir Endymion.

Sa dame, entrant dans les bocages,
Compte les sangliers * qu'elle a pris
Ou dévale chez les esprits
Errant aux sombres marécages.

Je vois les agneaux bondissants
Sur ces blés qui ne font que naître;
Cloris, chantant, les mène paître
Parmi ces coteaux verdissants.

Les oiseaux, d'un joyeux ramage,

(1) Pour les mots marqués d'un *, voir le *Lexique*, § IV de l'*Appendice*.

En chantant semblent adorer
La lumière qui vient dorer
Leur cabinet et leur plumage.

La charrue écorche la plaine;
Le bouvier, qui suit les sillons,
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête son fuseau;
Sa mère, qui lui fait la tâche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumière, avec le bruit,
Dissipe l'ombre et le silence.

Alidor cherche à son réveil
L'ombre d'Iris qu'il a baisée,
Et pleure en son âme abusée
La fuite d'un si doux sommeil.

Les bêtes sont dans leur tanière,
Qui tremblent de voir le soleil.
L'homme, remis par le sommeil,
Reprend son œuvre coutumière.

Le forgeron est au fourneau ;
Oy* comme le charbon s'allume !
Le fer rouge, dessus l'enclume,
Etincelle sous le marteau.

Cette chandelle semble morte,
Le jour la fait évanouir ;
Le soleil vient nous éblouir :
Vois qu'il passe au travers la porte !

Il est jour : levons-nous, Philis ;
Allons à notre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lys.

—

LA SOLITUDE

ODE

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf, qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source une Naiade
Tous les soirs ouvre le portal *

De sa demeure de cristal,
Et nous chante une sérénade.

Les nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forêts
Cherchent les cabinets secrets,
Loin de l'embûche du satyre.

Jadis au pied de ce grand chêne,
Presque aussi vieux que le soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil,
Firent la fosse de Silène.

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.

L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux séjour,
Où Philomène nuit et jour
Renouvelle un piteux langage.

L'orfraie * et le hibou s'y perche;
Ici vivent les loups-garous;
Jamais la justice en courroux
Ici de criminels ne cherche.

Ici l'amour fait ses études;
Venus y dresse des autels;
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.

Cette forêt n'est point profane;
Ce ne fut point sans la fâcher
Qu'Amour y vint jadis cacher
Le berger qu'enseignoit Diane.

Amour pouvoit par innocence,
Comme enfant, tendre ici des rets,
Et comme reine des forêts
Diane avoit cette licence.

Cupidon, d'une douce flamme
Ouvrant la nuit de ce vallon,
Mit devant les yeux d'Apollon
Le garçon qu'il avoit dans l'âme.

A l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe se retira,
Et depuis le soleil jura
Qu'il seroit ennemi de l'ombre.

Tout auprès le jaloux Borée,
Pressé d'un amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune amant,
Encore par lui soupirée.

Sainte forêt, ma confidente,
Je jure par le Dieu du jour
Que je n'aurai jamais amour
Qui ne te soit toute évidente.

Mon ange ira par cet ombrage ;
Le soleil, le voyant venir,
Ressentira du souvenir
L'accès de sa première rage.

Corine, je te prie, approche ;
Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour être mieux à couvert,
Entrons au creux de cette roche.

Ouvre tes yeux, je te supplie :
Mille amours logent là dedans,
Et de leurs petits traits ardents
Ta prunelle est toute remplie.

Amour de tes regards soupire,
Et, ton esclave devenu,
Se voit lui-même retenu
Dans les liens de son empire.

O beauté sans doute immortelle,
Où les Dieux trouvent des appas !
Par vos yeux je ne croyois pas
Que vous fussiez du tout si belle.

Qui voudroit faire une peinture
Qui peut ses traits représenter,
Il faudroit bien mieux inventer
Que ne fera jamais nature.

Tout un siècle les destinées
Travaillèrent après ses yeux,
Et je crois que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.

D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards
Qui jettent des feux et des dards
Dont les Dieux aimeroient la force.

Que ton teint est de bonne grâce !
Qu'il est blanc, et qu'il est vermeil !
Il est plus net que le soleil,
Et plus uni que de la glace.

Mon Dieu ! que tes cheveux me plaisent !
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est déplaisant
Si tu ne dis, en me baisant,
Qu'aimer est une belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flamme,
Aux accents de ta douce voix,
Je vois les fleuves et les bois
S'embraser comme a fait mon âme.

Si tu mouilles tes doigts d'ivoire
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans cette eau
Aimera, s'il en ose boire.

Présente-lui ta face nue,
Tes yeux avecque l'eau riront,
Et dans ce miroir écriront
Que Vénus est ici venue.

Si bien elle y sera dépeinte
Que les Faunes s'enflammeront,
Et de tes yeux, qu'ils aimeront,
Ne sauront découvrir la feinte.

Entends ce Dieu qui te convie
A passer dans son élément ;
Oy * qu'il soupire bellement
Sa liberté déjà ravie.

Trouble-lui cette fantaisie,
Détourne-toi de ce miroir,
Tu le mettras au désespoir,
Et m'ôteras la jalousie.

Vois-tu ce tronc et cette pierre?
Je crois qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour devient jaloux
De ce myrthe et de ce lierre.

Sus, ma Corine! que je cueille
Tes baisers du matin au soir!
Vois comment, pour nous faire asseoir,
Ce myrte a laissé choir sa feuille!

Oy * le pinson et la linotte,
Sur la branche de ce rosier;
Vois branler leur petit gosier!
Oy * comme ils ont changé de note!

Approche, approche, ma Dryade!
Ici murmureront les eaux;
Ici les amoureux oiseaux
Chanteront une sérénade.

Prête-moi ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront;
Ainsi mes sens se pâmeront
Dans les lacs de tes bras d'ivoire.

Je baignerai mes mains folâtres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolâtres.

Ne crains rien, Cupidon nous garde.
Mon petit ange, es-tu pas mien?
Ha! je vois que tu m'aimes bien :
Tu rougis quand je te regarde.

Dieu! que cette façon timide
Est puissante sur mes esprits!
Renaud ne fut pas mieux épris
Par les charmes de son Armide.

Ma Corine, que je t'embrasse!
Personne ne nous voit qu'Amour;
Vois que même les yeux du jour
Ne trouvent point ici de place.

Les vents, qui ne se peuvent taire,
Ne peuvent écouter aussi,
Et ce que nous ferons ici
Leur est un inconnu mystère.

—

SUR UNE TEMPÊTE

QUI S'ÉLEVA COMME IL ÉTOIT PRÊT DE S'EMBARQUER POUR ALLER EN ANGLETERRE

Parmi ces promenoirs sauvages
J'oy* bruire les vents et les flots,
Attendant que les matelots

M'emportent hors de ces rivages.
Ici les rochers blanchissants,
Du choc des vagues gémissants,
Hérissent leurs masses cornues
Contre la colère des airs,
Et présentent leurs têtes nues
A la menace des éclairs.

J'oy * sans peur l'orage qui gronde,
Et, fût-ce l'heure de ma mort,
Je suis prêt à quitter le port
En dépit du ciel et de l'onde.
Je meurs d'ennui dans ce loisir :
Car un impatient désir
De revoir les pompes du Louvre
Travaille tant mon souvenir,
Que je brûle d'aller à Douvre,
Tant j'ai hâte d'en revenir.

Dieu de l'onde, un peu de silence!
Un Dieu fait mal de s'émouvoir.
Fais-moi paroître ton pouvoir
A corriger ta violence.
Mais à quoi sert de te parler,
Esclave du vent et de l'air,
Monstre confus qui, de nature
Vide de rage et de pitié,
Ne montre que par aventure

Ta haine ni ton amitié?
  Nochers qui, par un long usage,
Voyez les vagues sans effroi,
Et qui connoissez mieux que moi
Leur bon et leur mauvais visage,
Dites-moi, ce ciel foudroyant,
Ce flot de tempête aboyant,
Les flancs de ces montagnes grosses
Sont-ils mortels à nos vaisseaux,
Et sans aplanir tant de bosses
Pourrai-je bien courir les eaux?

  Allons, pilote, où la fortune
Pousse mon généreux dessein;
Je porte un Dieu dedans le sein
Mille fois plus grand que Neptune :
Amour me force de partir,
Et, dût Thétis, pour m'engloutir,
Ouvrir mieux ses moites entrailles,
Cloris m'a su trop enflammer
Pour craindre que mes funérailles
Se puissent faire dans la mer.

  O mon ange! ô ma destinée!
Qu'ai-je fait à cet élément,
Qu'il tienne si cruellement
Contre moi sa rage obstinée?
Ma Cloris, ouvre ici tes yeux,

Tire un de tes regards aux cieux :
Ils dissiperont leurs nuages,
Et, pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rages
Que pour punir sa cruauté.

Déjà ces montagnes s'abaissent,
Tous les sentiers sont aplanis,
Et sur ces flots si bien unis
Je vois des alcyons qui naissent.
Cloris, que ton pouvoir est grand !
La fureur de l'onde se rend
A la faveur que tu m'as faite.
Que je vais passer doucement,
Et que la peur de la tempête
Me donne peu de pensement !

L'ancre est levée, et le zéphire,
Avec un mouvement léger,
Enfle la voile et fait nager
Le lourd fardeau de la navire *.
Mais quoi ! le temps n'est plus si beau,
La tourmente revient dans l'eau !
Dieu ! que la mer est infidèle !
Chère Cloris, si ton amour
N'avoit plus de constance qu'elle,
Je mourrois avant mon retour.

—

ODE

Heureux, tandis qu'il est vivant,
Celui qui va toujours suivant
Le grand maître de la nature,
Dont il se croit la créature !
Il n'enviera jamais autrui,
Quand tous les plus heureux que lui
Se moqueroient de sa misère;
Le rire est toute sa colère.
Celui-là ne s'éveille point
Aussitôt que l'aurore point
Pour venir des soucis du monde
Importuner la terre et l'onde;
Il est toujours plein de loisir;
La justice est tout son plaisir,
Et, permettant à son envie
Les douceurs d'une sainte vie,
Il borne son contentement
Par la raison tant seulement;
L'espoir du gain ne l'importune,
En son esprit est la fortune;
L'éclat des cabinets dorés
Où les princes sont adorés
Lui plaît moins que la face nue
De la campagne ou de la nue;
La sottise d'un courtisan,

La peine qu'un amant soupire,
Lui donne également à rire ;
Il n'a jamais trop affecté
Ni les biens ni la pauvreté,
Il n'est ni serviteur ni maître ;
Il n'est rien que ce qu'il veut être,
Jésus-Christ est sa seule foi ;
Tels seront mes amis et moi.

—

A PHILIS

STANCES

Ha ! Philis, que le ciel me fait mauvais visage !
Tout me fâche et me nuit,
Et réservé l'amour et le courage,
Rien de bon ne me suit.
Les astres les plus doux ont conjuré ma perte,
Je n'ai plus nul soutien ;
La cour me semble une maison déserte,
Où je ne trouve rien.
Les hommes et les Dieux menacent ma fortune ;
Mais, en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce que j'importune
Ce n'est que ta beauté.
Les traits de tes beautés sont d'assez fortes armes

Pour vaincre mon malheur,
Et dans la gêne, assisté de tes charmes,
Je mourrais sans douleur.
Dedans l'extrémité de la peine où nous sommes,
Soupirant nuit et jour,
Je feins que c'est la disgrâce des hommes,
Mais c'est celle d'amour.
Parmi tant de dangers, c'est avec peu de crainte
Que je prends garde à moi,
En tous mes maux, le sujet de ma plainte
C'est d'être absent de toi.
Pour m'ôter aux plus forts qui me voudroient poursuivre
Je trouve assez de lieux,
Mais quel climat m'assurera de vivre,
Si je quitte tes yeux.
Le soleil meurt pour moi, une nuit m'environne,
Je pense que tout dort,
Je ne vois rien, je ne parle à personne,
N'est-ce pas être mort ?

—

STANCES

Mon espérance refleurit,
Mon mauvais destin perd courage :
Aujourd'hui le soleil me rit
Et le ciel me fait bon visage.

Mes maux ont achevé leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contents :
Amour a ramené mon ange.

Dieux, que j'ai si souvent priés,
Sans me vouloir jamais entendre,
Je vous ai bien injuriés
D'être si longs à me la rendre.

J'excuse votre cruauté ;
Je perds le soin de vous déplaire:
Le retour de cette beauté
A fini toute ma colère.

—

STANCES

Quand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nus sur tes draps,
Bien plus blancs que le linge même ;
Quand tu sens ma brûlante main
Se pourmener * dessus ton sein,
Tu sens bien, Cloris, que je t'aime.

Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,

A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardents désirs,
Je laisse sans ouvrir ma bouche
Avec toi dormir mes plaisirs.

Le sommeil, aise de t'avoir,
Empêche tes yeux de me voir
Et te retient dans son empire
Avec si peu de liberté
Que ton esprit tout arrêté
Ne murmure ni ne respire.

La rose en rendant son odeur,
Le soleil donnant son ardeur,
Diane et le char qui la traîne,
Une Naïade dans l'eau,
Et les Grâces dans un tableau,
Font plus de bruit que ton haleine.

Là, je soupire auprès de toi,
Et, considérant comme quoi
Ton œil si doucement repose,
Je m'écrie : O Ciel ! peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose
Un si cruel mal que le mien !

—

CONSOLATION

A MADEMOISELLE DE L...

Donne un peu de relâche au deuil qui t'a surpris ;
Ne t'oppose jamais aux droits de la nature,
pour l'amour d'un corps ne mets point tes esprits
Dedans la sépulture.

La mort, dans tes regrets à toi se présentant,
Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur et que misère ;
Pourquoi donc tâches-tu qu'elle t'en fasse autant
Qu'elle a fait à ton père?

Quoi que l'affection te fasse discourir,
Tes beaux jours ne sont point en état de le suivre;
Comme c'étoit à lui la saison de mourir,
C'est la tienne de vivre.

Il étoit las d'honneur, de fortune et de jours,
Tes jeunes ans ne font que commencer la vie,
Et, si tu vas si tôt en achever le cours,
Que deviendra Livie ?

Remets pour l'amour d'elle encore ces appas
Qui s'en vont effacés dans ton visage sombre,
Et qu'un si long chagrin ne te maltraite pas
Pour contenter une ombre.

Il est vrai qu'un tel mal est fâcheux à guérir,
Et, de quelque vigueur que ton esprit puisse être,
Il te faut soupirer lorsque tu vois périr
Celui qui t'a fait naître.

Encore ses vertus touchoient ton amitié
Au delà du devoir où la nature oblige,
Si bien que la raison approuve la pitié
Pour l'ennui qui t'afflige.

Ses conseils savoient rendre un roi victorieux,
Son renom honoroit et la paix et la guerre,
Et je crois que l'envie est cause que les Cieux
L'ont ôté de la terre.

Mais aussi, quel climat n'en a du déplaisir?
L'Europe à son sujet se plaint contre les Parques,
Autant que si leurs lacs étoient venus saisir
Quelqu'un de ses monarques.

Je vois comme le ciel pour soulager ton deuil
Veut que tout l'univers à tes soupirs réponde,
Et, pour t'en exempter, ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.

Toutefois tous ces cris sont des sons superflus;
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées;
Un homme enseveli ne considère plus
Nos yeux ni nos pensées.

Sachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux autels,
Tu dois être assuré de sa béatitude,
Ou ton esprit troublé croit que les Immortels
Sont pleins d'ingratitude.

Tes importuns regrets se rendront criminels ;
Ton père en son repos ne trouvera que peine,
Puisqu'il semble être admis aux plaisirs éternels
Pour te mettre à la gêne.

Le mal devient plus grand lorsque nous l'irritons.
Reviens dans les plaisirs que la jeunesse apporte :
C'est un grand bien de voir fleurir les rejetons
Lorsque la souche est morte.

Un homme de bon sens se moque des malheurs ;
Il plaint également sa servante et sa fille.
Job ne versa jamais une goutte de pleurs
Pour toute sa famille.

Après t'être affligé, pense à te réjouir:
Qui t'a fait la douleur t'a laissé les remèdes.
Il ne te reste plus que de savoir jouir
Des biens que tu possèdes.

Arrête donc ces pleurs vainement répandus ;
Laisse en paix ce destin que tes douleurs détestent.
Il faut, après ces biens que nous avons perdus,
Sauver ceux qui nous restent.

ODE

L'infidélité me déplaît,
Et mon humeur juge qu'elle est
Le plus noir crime de la terre :
Lorsque les Dieux firent venir
Les premiers éclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.

La déesse qui fait aimer,
Des flots de l'inconstante mer
Sortit à la clarté du monde.
Or, Vénus, si ton doux flambeau
Fût venu d'ailleurs que de l'onde
Sans doute il eût été plus beau.

Ce qu'un hiver a fait mourir
Un printemps le fait refleurir.
Le destin change toutes choses :
Mon amitié tant seulement,
Vos beaux lys et vos belles roses,
Dureront éternellement.

—

ODE

Enfin mon amitié se lasse :
Je suis forcé de me guérir.
L'amour qui me faisoit périr
Tous les jours peu à peu se passe.
J'ai rappelé mon jugement,
J'ai fait vœu d'aimer sagement.
Je rougis de ma servitude
Et proteste devant les Dieux
Que je hais ton ingratitude
Plus que je n'ai chéri tes yeux.

Je n'ai plus le soin de te plaire :
Mes charmes sont évanouis ;
Désormais je me réjouis
De ta haine et de ta colère.
Cette lâcheté d'endurer
Ne me sauroit guère durer ;
Je veux être exempt de souffrance
Aussi bien que toi de pitié,
Et vivre avec l'indifférence
Dont tu traites mon amitié.

Jamais douleur insupportable
Jusques à mon mal n'empira,

Jamais esprit ne soupira
D'un travail si peu profitable.
Je vis trop amoureusement,
Je sers trop malheureusement :
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me fait sentir,
Et me défend de rien prétendre
Que la honte et le repentir.

O mes Dieux ! ô mon influence !
Regardez la peine où je suis !
Sans faire un crime je ne puis
Espérer une récompense.
O Dieux qui gouvernez nos cœurs,
Si vous n'êtes des Dieux moqueurs
Ou des Dieux sans miséricorde,
Remettez-moi dans ma maison,
Ou faites enfin qu'on m'accorde
Ou la mort ou la guérison !

—

ODE

Un corbeau devant moi croasse,
Une ombre offusque mes regards ;
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe

Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal ;
J'entends craqueter le tonnerre ;
Un esprit se présente à moi ;
J'entends Caron qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la terre.

Ce ruisseau remonte en sa source ;
Un bœuf gravit sur un clocher ;
Le sang coule de ce rocher ;
Un aspic s'accouple d'une ourse ;
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent déchire un vautour ;
Le feu brûle dedans la glace ;
Le soleil est devenu noir ;
Je vois la lune qui va choir ;
Cet arbre est sorti de sa place.

—

STANCES

Le plus aimable jour qu'ait jamais eu le monde
Le plus riche printemps que le soleil ait vu,
Celui de nos amours d'attraits le plus pourvu,
Ni toutes les beautés de la fille de l'onde,

Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,

Aux grâces de vos yeux à peine s'accompare,
Ni toutes ces fleurs d'or dont l'Aurore se pare,
Quand elle va baiser son amoureux chasseur.

—

ODE

Perfide, je me sens heureux
De ma nouvelle servitude ;
Vous n'avez point d'ingratitude
Qui rebute un cœur amoureux.
Il est bien vrai que je me fâche
Du fard où votre teint se cache ;
Nature a mis tout son crédit
A vous faire entièrement belle ;
L'art qui pense mieux faire qu'elle
Me déplaît et vous enlaidit.

L'éclat, la force et la peinture
De tant et de si belles fleurs,
Que l'aurore avecque ses pleurs
Tire du sein de la nature,
Sans fard et sans déguisement
Nous donne bien plus aisément
Le plaisir d'une odeur naïve ;
Leur objet nous contente mieux

Et se montre devant nos yeux
Avec une couleur plus vive.

Les oiseaux, qui sont si bien teints,
Ne couvrent point d'une autre image
Le lustre d'un si beau plumage
Dont la nature les a peints,
Et leur céleste mélodie,
Plus aimable qu'en Arcadie
N'étoient les flageolets des Dieux,
Prend elle-même ses mesures,
Choisit les tons, fait les césures,
Mieux que l'art le plus curieux.

L'eau de sa naturelle source
Trouve assez de canaux ouverts
Pour traîner par les plis divers
La facilité de sa course;
Ses rivages sont verdissants,
Où des arbrisseaux fleurissants
Ont toujours la racine fraîche;
L'herbe y croît jusqu'à leur gravier,
Mais une herbe que le bouvier
N'apporta jamais à sa crèche.

Ces petits cailloux bigarrés
En des diversités si belles,
Où trouveroient-ils des modèles,
Qui les fissent mieux figurés?

La nature est inimitable,
Et dans sa beauté véritable
Elle éclate si vivement
Que l'art gâte tous ses ouvrages
Et lui fait plutôt mille outrages
Qu'il ne lui donne un ornement.

L'art, ennemi de la franchise,
Ne veut point être reconnu;
Mais l'Amour, qui ne va que nu,
Ne souffre point qu'on se déguise.
Les Nymphes, au sortir des eaux,
D'un peu de jonc et de roseaux
Se font la coiffure et la robe,
Et les yeux du Satyre ont droit
De regretter encore l'endroit
Que le vêtement leur dérobe.

Si vous saviez que peut l'effort
De votre beauté naturelle
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos onguents;
La nuit vous quitteriez le masque,
Et perdriez * cette humeur fantasque
De dormir avecque vos gants.

Lorsque vous serez hors d'usage
Et que l'injure de vos ans
Appellera les courtisans
A l'amour d'un plus beau visage,
Quand vos appas seront ôtés,
Que les rides de tous côtés
Auront coupé ce front d'albâtre,
Tâchez lors d'escroquer l'amour,
Et, si vous pouvez, chaque jour
Faites-vous de cire ou de plâtre.

Si le ciel me fait vivre assez
Pour voir la fin de votre gloire
Et me punir de la mémoire
De nos contentements passés,
Je crois que je serai bien aise,
Ne trouvant plus rien qui me plaise
Au visage que vous aurez,
De revoir l'Amour et les Grâces
Et d'en aller baiser les traces
Sur le fard dont vous userez.

Mais aujourd'hui, belle Perside,
Vos jeunes yeux seront témoins
Qu'il faut un siècle pour le moins
Pour vous amener une ride.
L'Aurore, qui dedans mes vers
Voit apprendre à tout l'univers

Que votre beauté la surmonte,
Arrachant de ses beaux habits
Et les perles et les rubis,
Elle pleure et rougit de honte.

Elle n'est point rouge au matin,
D'autant que Titon l'a baisée,
Et ne verse point sa rosée
Pour la marjolaine et le thym.
La rougeur qui paroît en elle,
C'est de voir Perside trop belle,
Et l'humidité de ses pleurs,
Quoi que chante la poésie,
Ce sont des pleurs de jalousie
Et des marques de ses douleurs.

—

ODE

Cloris, pour ce petit moment
D'une volupté frénétique,
Crois-tu que mon esprit se pique
De t'aimer éternellement ?
Lorsque mes ardeurs sont passées,
La raison change mes pensées,
Et, perdant l'amoureuse erreur,
Je me trouve dans des tristesses

Qui font que tes délicatesses
Commencent à me faire horreur.

A voir tant fuir * ta beauté,
Je me lasse de la poursuivre,
Et me suis résolu de vivre
Avec un peu de liberté.
Il ne me faut qu'une disgrâce,
Qu'encore un trait de cette audace
Qui t'a fait tant manquer de foi.
Après, tiens-moi pour un infâme
Si jamais mes yeux ni mon âme
Songent à s'approcher de toi.

Je me trouve prêt à te voir
Avec beaucoup d'indifférence,
Et te faire une révérence
Moins d'amitié que de devoir.
Toutes les complaisances feintes
Où tes affections mal peintes
Ont troublé mes sens hébétés,
Je les tiens pour faibles feintises
Et n'appelle plus que sottises
Ce que je nommois cruautés.

Je ne veux point te décrier
Après t'avoir loué moi-même :
Ce seroit tacher d'un blasphème
L'autel où l'on m'a vu prier.

T'ayant prodigué des louanges
Que je ne devois qu'à des anges,
Je ne te les veux point ravir :
Je les donne à ta tyrannie
Pour déguiser l'ignominie *
Que j'ai souffert à te servir.

Je ne veux point mal à propos
Mes vers ni ton honneur détruire ;
Mon dessein n'est pas de te nuire :
Je ne songe qu'à mon repos.
Encore auras-tu cette gloire
Que, si la voix de la mémoire
Parle à quelqu'un de mes douleurs,
On dira que ma servitude
Respecta ton ingratitude
Jusqu'au dernier de mes malheurs.

—

PRIÈRE AUX POÈTES DE CE TEMPS

Vous à qui des fraîches vallées,
Pour moi si durement gelées,
Ouvrent leurs fontaines de vers ;
Vous qui pouvez mettre en peinture
Le grand objet de l'univers
Et tous les traits de la nature,

Beaux esprits si chers à la gloire,
Et sans qui l'œil de la mémoire
Ne sauroit rien trouver de beau,
Ecoutez la voix d'un poète
Que les alarmes du tombeau
Rendent à chaque fois muette :

Vous savez qu'une injuste race
Maintenant fait de ma disgrâce
Le jouet d'un zèle trompeur,
Et que leurs perfides menées,
Dont les plus résolus ont peur,
Tiennent mes Muses enchaînées.

S'il arrive que mon naufrage
Soit la fin de ce grand orage
Dont je vois mes jours menacés,
Je vous conjure, ô troupe sainte !
Par tout l'honneur des trépassés,
De vouloir achever ma plainte.

Gardez bien que la calomnie
Ne laisse de l'ignominie
Aux tourments qu'elle m'a jurés,
Et que le brasier qu'elle allume,
Si mes os en sont dévorés,
Ne brûle pas aussi ma plume.

Ma Muse, foible et sans haleine,

Ouvrant sa malheureuse veine,
A recours à votre pitié :
Ne mordez point sur mon ouvrage,
Car ici votre inimitié
Démentiroit votre courage.

Je ne fus jamais si superbe
Que d'ôter aux vers de Malherbe
Le françois qu'ils nous ont appris,
Et, sans malice et sans envie,
J'ai toujours lu dans ses écrits
L'immortalité de sa vie.

Plût au ciel que sa renommée
Fût aussi chèrement aimée
De mon prince qu'elle est de moi!
Son destin, loin de la commune *,
Seroit toujours avec le roi
Dedans le char de la Fortune.

Une autre veine violente,
Toujours chaude et toujours sanglante
De combats de guerre et d'amour,
A tant d'éclat sur le théâtre
Qu'en dépit des frelons de cour
Elle a fait mes sens idolâtres.

Hardy, dont le plus grand volume
N'a jamais su tarir la plume,

Pousse un torrent de tant de vers
Qu'on diroit que l'eau d'Hypocrène
Ne tient tous ses vaisseaux ouverts
Qu'alors qu'il y remplit sa veine.

Porchères avec tant de flamme
Pousse les mouvements de l'âme
Vers la route des immortels,
Qu'il laisse partout des matières
Où ses vers trouvent des autels
Et les autres des cimetières.

Encore n'ai-je point l'audace
De fouler leur première trace ;
Boisrobert en peut amener
Après ses pas toute une presse
Qui mieux que moi peuvent donner
Des louanges à sa princesse.

Saint-Amant sait polir la rime
Avec une si douce lime
Que son luth n'est pas plus mignard,
Ni Gombauld dans une élégie,
Ni l'épigramme de Maynard,
Qui semble avoir de la magie.

Et vous, mille ou plus que j'adore,
Que mon dessein veut joindre encore

A ces génies vigoureux
De qui je cache ici la gloire,
Pour ce que le sort malheureux
Les a fait choir à ma mémoire,

Voyant mes Muses étourdies
Des frayeurs et des maladies
Qui me prennent à tous les moments,
Faites-leur un peu de caresse
Et leur rendez les compliments
De celui qui vous les adresse.

—

LETTRE A SON FRÈRE

Mon frère, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure;
Ami ferme, ardent, généreux,
Que mon sort le plus malheureux
Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon espérance morte;
Quand mes juges et mes amis
T'auront tous refusé la porte;
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma tête
Entre mon salut et ma mort,
Il faut enfin que la tempête
M'ouvre le sépulcre ou le port.

Mais l'heure, qui la peut savoir?
Nos malheurs ont certaines courses
Et des flots dont on ne peut voir
Ni les limites ni les sources.
Dieu seul connoît ce changement,
Car l'esprit ni le jugement
Dont nous a pourvu la nature,
Quoi que l'on veuille présumer,
N'entend non plus notre aventure
Que le secret flux de la mer.

En quelle plage des mortels
Ne peut le vent crever la terre?
En quel palais et quels autels
Ne peut se glisser un tonnerre ?
Quels vaisseaux et quels matelots
Sont toujours assurés des flots ?

Quelquefois des villes entières,
Par un horrible changement,
Ont rencontré leurs cimetières
En la place du fondement.

Le sort, qui va toujours de nuit,
Enivré d'orgueil et de joie,
Quoiqu'il soit sagement conduit,
Garde malaisément sa voie.
Ah ! que les souverains décrets
Ont toujours demeuré secrets
A la subtilité des hommes !
Dieu seul connoît l'état humain ;
Il sait ce qu'aujourd'hui nous sommes
Et ce que nous serons demain.

Or, selon l'ordinaire cours
Qu'il fait observer à nature,
L'astre qui préside à mes jours
S'en va changer mon aventure ;
Mes yeux sont épuisés de pleurs ;
Mes esprits, usés de malheurs,
Vivent d'un sang gelé de craintes.
La nuit trouve enfin la clarté,
Et l'excès de tant de contraintes
Me présage ma liberté.

Quelque lac qui me soit tendu
Par de si subtils adversaires,

Encore n'ai-je point perdu
L'espérance de voir Boussères :
Encore un coup, le Dieu du jour
Tout devant moi fera sa cour
Aux rives de notre héritage,
Et je verrai ses cheveux blonds
Du même or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.

Je verrai ces bois verdissants
Où nos îles et l'herbe fraîche
Servent aux troupeaux mugissants
Et de promenoir et de crèche.
L'aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le jour.
Je verrai l'eau qui les abreuve,
Et j'oirrai * plaindre les graviers
Et repartir * l'écho du fleuve
Aux injures des mariniers.

Le pêcheur, en se morfondant,
Passe la nuit dans ce rivage,
Qu'il croit être plus abondant
Que les bords de la mer sauvage.
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'un teston * est souvent le prix
Dont il laisse vider sa nasse,
Et la quantité du poisson

Déchire parfois la tirasse *
Et n'en paye pas la façon.

S'il plaît à la bonté des cieux,
Encore une fois à ma vie
Je paîtrai ma dent et mes yeux
Du rouge éclat de la pavie *;
Encore ce brignon * muscat,
Dont le pourpre est plus délicat
Que le teint uni de Caliste,
Me fera d'un œil ménager
Etudier dessus la piste
Qui me l'est venu ravager.

Je cueillerai ces abricots,
Ces fraises à couleur de flammes,
Dont nos bergers font des écots *
Qui seroient ici bons aux dames,
Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais su baiser l'écorce,
Et ces jaunes muscats si chers,
Que jamais la grêle ne force
Dans l'asile de nos rochers.

Je verrai sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le ciel, comme à ses lauriers,

Garde toujours des feuilles vertes.
Je verrai ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur.

Je reverrai fleurir nos prés;
Je leur verrai couper les herbes;
Je verrai quelque temps après
Le paysan * couché sur les gerbes;
Et, comme ce climat divin
Nous est très libéral de vin
Après avoir rempli la grange,
Je verrai du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Ecumeront dans le pressoir.

Là, d'un esprit laborieux,
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains et des yeux.
A tout le revenu prend garde,
Il connoît d'un exact soin
Ce que les prés rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sait mieux que les vieux paysans *
Ce que la montagne et la plaine
Nous peuvent donner tous les ans.

Nous cueillerons tout à moitié,
Comme nous avons fait encore,
Ignorants de l'inimitié
Dont une race se dévore ;
Et frères, et sœurs, et neveux,
De même soin, de mêmes vœux
Flattant une si douce terre,
Nous y trouverons trop de quoi,
Y dût l'orage de la guerre
Ramener le canon du roi.

Si je passois dans ce loisir
Encore autant que j'ai de vie,
Le comble d'un si cher plaisir
Borneroit toute mon envie.
Il faut qu'un jour ma liberté
Se lâche en cette volupté.
Je n'ai plus de regret au Louvre,
Ayant vécu dans ces douceurs ;
Que la même terre me couvre
Qui couvre mes prédécesseurs.

Ce sont les droits que mon pays
A mérité de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis
Si la mort m'arrivoit en France.
Non, non, quelque cruel complot
Qui de la Garonne et du Lot

Veuille éloigner ma sépulture,
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature,
Ni résigner mon âme à Dieu.

Derechef, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure,
Rare frère, ami généreux,
Que mon sort le plus malheureux,
Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

—

A CHIRON, MÉDECIN (1)

STANCES

Toi qui fais un breuvage d'eau
Mille fois meilleur et plus beau
Que celui du beau Ganymède,

(1) Le célèbre de Lorme, dont Marion était la fille naturelle. Voir Tallemant des Réaux. (*Collection des plus belles pages*.)

Et qui lui donne tant d'appas
Que sa liqueur est un remède
Contre l'atteinte du trépas,

Penses-tu que, malgré l'ennui
Que me peut donner aujourd'hui
L'horreur d'une prison si noire,
Je ne te garde encore un lieu
Au même endroit de ma mémoire
Où se doit mettre un demi-dieu ?

Bouffi d'un air tout infecté,
De tant d'ordures humecté
Et du froid qui me fait la guerre,
Tout chagrin et tout abattu,
Mieux qu'en autre lieu de la terre
Il me souvient de ta vertu.

Chiron, au moins si je pouvois
Te faire ouïr les tristes voix
Dont t'invoquent mes maladies,
Tu me pourrois donner de quoi
Forcer mes muses étourdies
A parler dignement de toi.

De tant de vases précieux
Où l'art le plus exquis des cieux
A caché sa meilleure force,
Si j'avois seulement goûté

A leur moindre petite amorce,
J'aurois trop d'aise et de santé.

Si, devant que de me coucher,
Mes soupirs se pouvoient boucher
D'un long trait de cet hydromelle*
Où tout chagrin s'évanouit,
L'enfant dont avorta Semelle*
Ne me mettroit jamais au lit.

Au lieu des continus ennuis
Qui me font passer tant de nuits
Avec des visions horribles,
Mes yeux verroient en sommeillant
Mille voluptés invisibles
Que la main cherche en s'éveillant.

Au lieu d'être dans les enfers,
De songer des feux et des fers
Qui me font le repos si triste,
Je songerois d'être à Paris,
Dans le cabinet où Caliste
Eut le triomphe de Cloris.

A l'éclat de ses deux flambeaux,
Les noires caves des tombeaux
D'où je vois sortir les furies
Se peindroient de vives couleurs,

Et feroient à mes rêveries
De beaux prés tapissés de fleurs.

Ah ! que je perds de ne pouvoir
Quelquefois t'ouïr et te voir
Dans mes noires mélancolies,
Qui ne me laissent presque rien
De tant d'agréables folies
Qu'on aimoit en mon entretien !

Que les dieux sont mes ennemis
De ce qu'ils ne m'ont pas permis
De t'appeler en ma détresse !
Docte Chiron, après le roi
Et les faveurs de ma maîtresse,
Mon cœur n'a de regret qu'à toi.

—

A MONSIEUR DE L...

SUR LA MORT DE SON PÈRE

ODE

Ote-toi, laisse-moi rêver :
Je sens un feu se soulever
Dont mon âme est toute embrasée.
O beaux prés, beaux rivages verts
O grand flambeau de l'univers,

Que je trouve ma veine aisée!
Belle aurore, douce rosée,
Que vous m'allez donner de vers!

Le vent s'enfuit dans les ormeaux,
Et, pressant les feuillus rameaux,
Abat le reste de la nue;
Iris a perdu ses couleurs;
L'air n'a plus d'ombre ni de pleurs;
La bergère, aux champs revenue,
Mouillant sa jambe toute nue,
Foule les herbes et les fleurs.

Ces longues pluies dont l'hiver
Empêchait Tircis d'arriver
Ne seront plus continuées;
L'orage ne fait plus de bruit;
La clarté dissipe la nuit,
Ses noirceurs sont diminuées;
Le vent emporte les nuées,
Et voilà le soleil qui luit.

Mon Dieu, que le soleil est beau!
Que les froides nuits du tombeau
Font d'outrages à la nature!
La Mort, grosse de déplaisirs,
De ténèbres et de soupirs,
D'os, de vers et de pourriture,

Etouffe dans sa sépulture
Et nos forces et nos désirs.

Chez elle les géants sont nains;
Les Mores et les Africains
Sont aussi glacés que le Scythe;
Les dieux y tirent l'aviron;
César, comme le bûcheron,
Attendant que l'on ressuscite,
Tous les jours aux bords du Cocyte
Se trouve au lever de Caron.

Tircis, vous y viendrez un jour;
Alors les Grâces et l'Amour
Vous quitteront sur le passage:
Effacé du rang des humains,
Sans mouvement et sans visage,
Vous ne trouverez plus l'usage
Ni de vos yeux ni de vos mains.

Votre père est enseveli,
Et, dans les noirs flots de l'oubli
Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne sait rien de votre ennui,
Et, ne fût-il mort qu'aujourd'hui,
Puisqu'il n'est plus qu'os et que cendre,
Il est aussi mort qu'Alexandre,
Et vous touche aussi peu que lui.

Saturne n'a plus ses maisons,
Ni ses ailes, ni ses saisons :
Les Destins en ont fait une ombre.
Ce grand Mars n'est-il pas détruit ?
Ses faits ne sont qu'un peu de bruit.
Jupiter n'est plus qu'un feu sombre
Qui se cache parmi le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.

Le cours des ruisselets errants,
La fière chute des torrents,
Les rivières, les eaux salées,
Perdront et bruit et mouvement
Le soleil insensiblement
Les ayant toutes avalées,
Dedans les voûtes étoilées
Transportera leur élément.

Le sable, le poisson, les flots,
Le navire, les matelots,
Tritons, Nymphes et Neptune,
A la fin se verront perclus :
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le char de la fortune,
Et l'influence de la lune
Abandonnera le reflux.

Les planètes s'arrêteront,
Les éléments se mêleront,

Et cette admirable structure
Dont le ciel nous laisse jouir,
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouïr,
Passera comme une peinture :
L'impuissance de la Nature
Laissera tout évanouir.

Celui qui, formant le soleil,
Arracha d'un profond sommeil
L'air et le feu, la terre et l'onde,
Renversera d'un coup de main
La demeure du genre humain
Et la base où le ciel se fonde,
Et ce grand désordre du monde
Peut-être arrivera demain.

LIVRE II

ÉLÉGIES ET SONNETS

ÉLÉGIE

A UNE DAME

Si votre doux accueil n'eût consolé ma peine,
Mon âme languissoit, je n'avois plus de veine,
Ma fureur étoit morte, et mes esprits, couverts
D'une tristesse sombre, avoient quitté les vers.
Ce métier est pénible, et notre sainte étude
Ne connoît que mépris, ne sent qu'ingratitude ;
Qui de notre exercice aime le doux souci,
Il hait sa renommée et sa fortune aussi.
Le savoir est honteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France.

Aujourd'hui l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualités ne sont plus de saison,
La vertu n'eut jamais un siècle plus barbare,
Et jamais le bon sens ne se trouva si rare.
Celui qui dans les cœurs met le mal ou le bien
Laisse faire au destin sans se mêler de rien :
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'âme au monde
Ne trouve à son plaisir la nature féconde,
Et que son influence encore à pleines mains
Ne verse ses faveurs dans les esprits humains :
Parmi tant de fuseaux la Parque en sait retordre
Où la contagion du vice n'a su mordre,
Et le ciel en fait naître encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la divinité,
Des bons entendements qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple, et jamais ne défaillent,
Et qui, d'un sentiment hardi, grave et profond,
Vivent tout autrement que les autres ne font.
Mais leur divin génie est forcé de se feindre,
Et les rend malheureux s'il ne se peut contraindre ;
La coutume et le nombre autorisent les sots :
Il faut aimer la cour, rire des mauvais mots,
Accoster un brutal, lui plaire, en faire estime ;
Lorsque cela m'advient, je pense faire un crime,
J'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein ;
Je ne crois plus avoir l'entendement bien sain,
Et, pour m'être souillé de cet abord funeste,
Je crois longtemps après que mon âme a la peste.

Cependant il faut vivre en ce commun malheur,
Laisser à part esprit et franchise et valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son âme
Et perdre tout plaisir pour acquérir du blâme.
L'ignorant qui me juge un fantasque rêveur,
Me demandant des vers, croit me faire faveur,
Blâme ce qu'il n'entend, et son âme, étourdie,
Pense que mon savoir me vient de maladie.
Mais vous, à qui le ciel de son plus doux flambeau
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'avez point l'erreur qui trouble ces infâmes,
Ni l'obscure fureur de ces brutales âmes :
Car l'esprit plus subtil, en ses plus rares vers,
N'a point de mouvements qui ne vous soient ouverts;
Vous avez un génie à voir dans les courages,
Et qui connaît assez mon âme et mes ouvrages.
Or, bien que la façon de mes nouveaux écrits
Diffère du travail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suivent point la trace accoutumée
Par où nos écrivains cherchent la renommée,
J'ose pourtant prétendre à quelque peu de bruit,
Et crois que mon espoir ne sera point sans fruit.
Vous me l'avez promis, et, sur cette promesse,
Je fausse ma promesse aux vierges de Permesse;
Je ne veux réclamer ni Muse, ni Phébus;
Grâce à Dieu, bien guéri de ce grossier abus,
Pour façonner un vers que tout le monde estime,
Votre contentement est ma dernière lime;

Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'avez, en jugeant, pour but que la raison;
Aussi mon sentiment à votre aveu se range,
Et ne reçoit d'autrui ni blâme ni louange.
Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie.
Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie;
J'approuve que chacun écrive à sa façon:
J'aime sa renommée, et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,
Pour paroître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
Que parut autrefois la corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis;
Ce Liban, ce turban et ces rivières mornes
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes;
Cet effort tient leurs sens dans la confusion,
Ils n'ont jamais un rais* de bonne vision.
J'en connois qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midi Phébus à la lanterne,
Grattent tant le françois qu'ils le déchirent tout,
Blâmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût;
Sont un mois à connaître, en tâtant la parole,
Lorsque l'accent est rude ou que la rime est molle,

Veulent persuader que ce qu'ils font est beau
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement sinon que tout leur âge
S'est laissé consommer * en un petit ouvrage,
Que leurs vers dureront au monde précieux,
Pour ce qu'en les faisant ils sont devenus vieux.
De même l'araignée, en filant son ordure,
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.
Mais cet autre poète est bien plein de ferveur :
Il est blême, transi, solitaire, rêveur,
La barbe mal peignée, un œil branlant * et cave,
Un front tout renfrogné, tout le visage hâve,
Ahane dans son lit et marmotte tout seul,
Comme un esprit qu'on oit * parler dans un linceul;
Grimace par la rue, et, stupide, retarde
Ses yeux sur un objet sans voir ce qu'il regarde.
Mais déjà ce discours m'a porté trop avant :
Je suis bien près du port, ma voile a trop de vent;
D'une insensible ardeur peu à peu je m'élève,
Commençant un discours que jamais je n'achève.
Je ne veux point unir le fil de mon sujet :
Diversement je laisse et reprends mon objet.
Mon âme, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La règle me déplaît, j'écris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.
Autrefois, quand mes vers ont animé la scène,
L'ordre où j'estois contraint m'a bien fait de la peine.

Ce travail importun m'a longtemps martyré *,
Mais enfin, grâce aux Dieux, je m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage et sans perdre leur ourse*
Se sont aventurés à cette longue course :
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la mémoire avec le jugement,
Imaginer beaucoup, et d'une source pleine
Puiser toujours des vers dans une même veine.
Le dessein se dissipe, on change de propos
Quand le style a goûté tant soit peu le repos.
Donnant à tels efforts ma première furie,
Jamais ma veine encor ne s'y trouva tarie.
Mais il me faut résoudre à ne plus la presser ;
Elle m'a bien servi : je la veux caresser,
Lui donner du relâche, entretenir la flamme
Qui de sa jeune ardeur m'échauffe encore l'âme.
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par des petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouïr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Ecrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.
Après m'être égayé par cette douce erreur,
Je veux qu'un grand dessein réchauffe ma fureur ;
Qu'un œuvre de dix ans me tienne à la contrainte
De quelque beau poème où vous serez dépeinte.

Là, si mes volontés ne manquent de pouvoir,
J'aurai bien de la peine en ce plaisant devoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudrait inventer quelque nouveau langage,
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux
Que n'ont jamais pensé les hommes et les Dieux.
Si je parviens au but où mon dessein m'appelle,
Mes vers se moqueront des ouvrages d'Apelle.
Qu'Hélène ressuscite : elle aussi rougira,
Par tout où votre nom dans mon ouvrage ira.
Tandis que je remets mon esprit à l'école,
Obligé dès longtemps à vous tenir parole,
Voici de mes écrits ce que mon souvenir,
Désireux de vous plaire, en a pu retenir.

—

ÉLÉGIE

Aussi souvent qu'amour fait penser à mon âme
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma dame,
Combien ce m'est d'honneur d'aimer en si bon lieu,
Je m'estime aussi grand et plus heureux qu'un Dieu.
Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithée,
Je hais cette noblesse à vos noms affectée ;
Ces titres recherchés avecque tant d'appas
Témoignent qu'en effet vos yeux n'en avoient pas.
Au sentiment divin de ma douce furie,

Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.
Quelque souci qui m'ait enveloppé l'esprit,
En l'oyant proférer, ce beau nom me guérit ;
Mon sang en est ému, mon âme en est touchée,
Par des charmes secrets d'une vertu cachée.
Je la nomme toujours, je ne m'en puis tenir;
Je n'ai dedans le cœur aucun ressouvenir.
Je ne connais plus rien, je ne vois plus personne :
Plût à Dieu qu'elle sût le mal qu'elle me donne !
Qu'un bon ange voulût examiner mes sens,
Et qu'il lui rapportât au vrai ce que je sens ;
Qu'Amour eût pris le soin de dire à cette belle
Si je suis un moment sans soupirer pour elle,
Si mes désirs lui font aucune trahison,
Si je pensai jamais à rompre ma prison !
A l'abord d'un censeur je sens que mon martyre
De dépit et d'horreur dans mes os se retire ;
Amour ne fait alors que renforcer ses traits
Et donne à ma maîtresse encore plus d'attraits.
Ainsi je trouve bon que chacun me censure,
Afin que mon tourment davantage me dure.
Pour conserver mon mal je fais ce que je puis,
Et, me croyant heureux, sans doute je le suis.
Je ne recherche point de dieux ni de fortune ;
Ce qu'ils font au-dessous ou par-dessus la lune
Pour le bien des mortels, tout m'est indifférent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend.
Je crois que mon servage est digne de louange,

Je crois que ma maîtresse est belle comme un ange,
Qu'elle mérite bien d'avoir lié ma foi,
S'il est vrai que son âme ait de l'amour pour moi ;
Elle me l'a juré : la promesse est un gage
Où la foi tient le cœur avecque le langage.
Je suis bien peu dévot d'avoir quitté ses yeux ;
Je suis trop nonchalant d'un bien si précieux.
Je ne devrois jamais éloigner * ce visage
Qu'après que de mes sens j'aurois perdu l'usage.
Aussi bien mes esprits, loin de ses doux regards,
N'ont que mélancolie et mal de toutes parts.
Le seul ressouvenir des beautés de ma dame
Est l'unique entretien qui réjouit mon âme ;
Mais si les immortels me font jamais avoir,
Au moins avant mourir, l'honneur de la revoir,
Quelque nécessité que le Ciel me prescrive,
Quelque si grand malheur qui jamais m'en arrive,
Je me suis résolu d'attendre que le sort
Auprès de ses beautés fasse venir ma mort ;
Si tandis * je souffrois le coup des destinées,
J'aurois bien du regret à mes jeunes années ;
Mon ombre ne feroit qu'injurier les Dieux
Et plaindre incessamment l'absence de ses yeux.

—

ÉLÉGIE

Souverain qui régis l'influence des vers
Aussi bien que tu fais mouvoir tout l'univers,
Ame de nos esprits, qui dans notre naissance
Inspiras un rayon de ta divine essence,
Pourquoi ne m'as-tu fait les sentiments meilleurs?
Pourquoi tes beaux trésors sont-ils coulés ailleurs ?
Je vois de toutes parts des écrivains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre.
Je n'ai qu'un pauvre fond d'un médiocre esprit,
Où je vais cultiver ce que le Ciel m'apprit;
Les tristes sons rimeurs d'un style qui se traîne
Epuisent tous les jours ma languissante veine.
Si j'avois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celui qui força les destins,
Qui vit à ses chansons les Parques désarmées
Et de tous les damnés les tortures charmées,
Quand pour l'amour de lui le prince des enfers
Laissa vivre Eurydice et la tira des fers;
Ou, si c'est trop d'avoir ces merveilleux génies,
Qu'à notre siècle infâme* à bon droit tu dénies,
Je me contenterois d'égaler en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsart*,
Et mille autres encore à qui je fais hommage,
Et de qui je ne suis que l'ombre et que l'image.

Je donnerois ma plume à ces soins violents,
A peindre ces sanglots et ces désirs brûlants,
Que depuis peu de jours quelque démon allume
Dans mon sang, où l'amour se plaît et me consume.
O Dieux, pourrois-je bien, sans vous fâcher un peu,
Suivre les mouvements de mon aveugle feu?
Déjà comme l'amour m'engage à la furie,
Je crois que l'adorer n'est pas idolâtrie;
Dussé-je dépiter votre divin courroux,
Tout ce que j'en veux dire est au-dessous de vous;
S'il vous plaît que le monde uniquement vous aime,
Si vous voulez purger la terre du blasphème,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs désirs pervers à votre volonté,
Sans les épouvanter de l'éclat du tonnerre,
Changez-vous en Cloris et venez sur la terre.
Alors de votre amour ils seront tous ravis,
Alors absolument vous en serez servis.
Il est vrai que tout cède à l'amoureuse peine,
Que Pâris et sa ville ont brûlé pour Hélène,
Et les antiquités font voir aux curieux.
Que l'Aube mit Titon dans le siège des Dieux;
Et de tant de beautés qui furent les maîtresses
De l'aîné de Saturne, on en fait des Déesses,
Qui n'ont été pourtant, non plus que leur amant,
Que le triste butin d'un mortel monument.
Mais, d'autant que l'amour est le bien de la vie
Qui seul ne peut jamais éteindre son envie,

Qui toujours dans la peine espère le plaisir,
Qui dans la résistance augmente le désir,
Et que les sentiments de cette douce flamme
Suivent jusqu'à la fin les derniers traits de l'âme,
On a cru de l'amour qu'il étoit immortel,
Et qu'aussi son sujet ne peut être que toi.
Ainsi ces Dieux païens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais amants seront plus que les hommes.
Si le sort me donnoit la qualité de roi,
Si les plus chers plaisirs s'adressoient tous à moi,
Si j'étois empereur de la terre et de l'onde,
Si de ma propre main j'avois bâti le monde,
Et, comme le soleil, de mes regards produit
Tout ce que l'univers a de fleur et de fruit,
Si cela m'arrivoit, je n'aurois pas tant d'aise
Ni tant de vanité que si Cloris me baise ;
Mais j'entends d'un baiser où le cœur puisse aller
Avec les mouvements des yeux et du parler,
Que son âme sans peine avec moi s'entretienne,
Et que sa volonté seconde un peu la mienne.
Amants qui vous piquez vers un objet forcé,
Qui ne savez que c'est * d'un baiser bien pressé,
Qui ne trouvez l'amour que dans la tyrannie
Et n'aimez les faveurs qu'en tant qu'on vous les nie,
Que vous êtes heureux en vos lâches désirs,
Puisque même vos maux font naître vos plaisirs !
Pour moi, chère Cloris, je n'en suis pas de même ;
Je ne saurois aimer que si je vois qu'on m'aime,

Et, si peu qu'on refuse à ma sainte amitié,
Je sens que mon ardeur décroît de la moitié.
J'entends que le salaire égale mon service ;
Je pense qu'autrement la constance est un vice,
Qu'amour hait ces esprits qui lui sont trop dévots,
Et que la patience est la vertu des sots ;
Ce que je dis, Cloris, avec plus d'assurance
D'autant que je te vois flatter mon espérance,
Et que, pour nous tenir dans cet heureux lien,
Je vois déjà d'accord ton esprit et le mien.
Aimons-nous, je te prie, et, lorsque mon visage
Tu voudras rebuter, ou mon poil, ou mon âge,
Regarde en mon esprit où j'ai mis ton tableau ;
Lors tu verras en moi quelque chose de beau :
Tu te verras logée en un petit empire
Où l'esprit de l'amour avecque moi soupire ;
Il se tient glorieux de recevoir ta loi,
Et semble qu'il poursuit même dessein que moi.
Si je vais dans tes yeux, il y va prendre place ;
Je ne vois là-dedans que ses traits et ma face.
Je doute s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne sais plus s'il est mon maître ou mon rival.
Je connais bien l'amour, je sais qu'il est perfide,
Et, si pour le chasser je suis un peu timide,
Je lui ferai toujours un traitement humain,
Puisque je l'ai reçu d'une si bonne main,
Puisque c'est toi, Cloris, après l'avoir fait naître,
Qui l'as mis dans mon âme, où ton œil est le maître,

Où tu vis absolue en tes commandements,
Où ton vouloir préside à tous mes sentiments.
Je sais bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpétuel de servir et de craindre ;
Qu'elle a des mouvements sujets à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris, si je venois, aveuglé de tes charmes,
Le cœur tout en soupir et les yeux tout en larmes,
Demander instamment un amoureux plaisir,
Je crois que ton amour m'en laisseroit choisir.
Maintenant que le ciel dépouille les nuages,
Que le front du printemps menace les orages,
Que les champs comme toi paroissent embellis
De quantité d'œillets, de roses et de lis,
Que tout est sur la terre, et qu'une humeur féconde
Qu'attire le soleil fait rajeunir le monde,
Comme si j'avois part à la faveur des cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,
Et que ce renouveau, qui rend tout agréable,
Me rendît à tes yeux plus jeune et plus aimable,
Je te veux conjurer avec des vœux discrets
De passer avec moi quelques moments secrets.
Nous irons dans des bois, sous des feuillages sombres
Où jamais le soleil n'a su forcer les ombres;
Personne là-dedans n'entendra nos amours :
Car je veux que les vents respectent nos discours
Et que chaque ruisseau plus vitement s'enfuie
De devant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuie.

Maintenant que le roi s'éloigne de Paris,
Suivi de tant de gens au carnage nourris,
Qui, dans ces chauds climats, vont recueillir les restes
Du danger des combats et de celui des pestes,
Il faut que je le suive, et Dieu, sans me punir,
Cloris, ne te sauroit empêcher d'y venir.
Si tu fais ce voyage (et mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie,
C'est où les rais du jour daignèrent dévaler
Pour faire vivre un cœur que tu devois brûler),
Là tu verras un fonds où le paysan * moissonne
Mes petits revenus sur les bords de Garonne,
Le fleuve de Garonne, où de petits ruisseaux
Au travers de mes prés vont apporter leurs eaux,
Où des saules épais leurs rameaux verts abaissent
Pleins d'ombre et de fraîcheur sur mes troupeaux qui [paissent.
Cloris, si tu venois dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin je rougis,
Si cette occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre un fleuve et des roches,
Où sans doute il falloit que l'amour habitât
Avant que pour le ciel la terre il ne quittât.
Dans ce petit espace, une assez bonne terre,
Si je la puis sauver du butin de la guerre,
Nous fournira des fruits assez délicieux
Qui sauroient contenter ou ton goût ou tes yeux.
Mais, afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
Mes plats y sont d'étain et mes rideaux de toile ;

Un petit pavillon, dont le vieux bâtiment
Fut maçonné de brique et de mauvais ciment,
Montre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos titres;
Ses chambres n'ont plancher, toit, ni portes, ni vitres,
Par où les vents d'hiver, s'introduisant un peu,
Ne puissent venir voir si nous avons du feu.
Je ne veux point mentir, et, quand le sort avare,
Qui me traite si mal, m'eût été plus barbare
Et qu'il m'eût fait sortir d'un sang moins reconnu,
Je te confesserois d'où je serois venu,
Car j'ai bien plus de peine à découvrir ma face
Devant tes yeux si beaux qu'à te montrer ma race.
Dans l'état où je suis, j'ai bien plus de raison
De te faire agréer mes yeux que ma maison.
Je jure les rayons dont ta beauté m'éclaire
Que le but de mon âme est le soin de te plaire,
Et que j'aime si fort ta vue et tes propos
Qu'à ton sujet la nuit est pour moi sans repos,
Et, sans faire l'amour à la façon commune,
Sans accuser pour toi le ciel ni la fortune,
Sans me plaindre si fort, j'ai ce coup plus profond
Que les autres mortels, j'aime mieux qu'ils ne font;
Et, si ton cœur n'en tire une preuve assez bonne,
De ces vers insensés que mon amour te donne,
Pour m'en justifier à tes yeux adorés,
Je répandrai le sang d'où je les ai tirés,
Si ton humeur étoit de me le voir répandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulût entendre.

ÉLÉGIE

Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle,
Que ta vie est sujette à la loi naturelle,
Et qu'à la fin les traits d'un visage si beau
Avec tout leur éclat iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée
Aucun ressentiment de l'amitié passée,
Je suis tout rebuté de l'aise et du souci
Que nous fait le destin qui nous gouverne ici,
Et, tombant tout à coup dans la mélancolie,
Je commence à blâmer un peu notre folie,
Et fais vœu de bon cœur de m'arracher un jour
La chère rêverie où m'occupe l'amour.
Aussi bien faudra-t-il qu'une vieillesse infâme
Nous gèle dans le sang les mouvements de l'âme,
Et que l'âge, en suivant ses révolutions,
Nous ôte la lumière avec les passions.
Ainsi je me résous de songer à ma vie
Tandis que la raison m'en fait venir l'envie ;
Je veux prendre un objet où mon libre désir
Discerne la douleur d'avecque le plaisir,
Où mes sens tout entiers, sans fraude et sans contrainte,
Ne s'embarrassent plus ni d'espoir ni de crainte,
Et, de sa vaine erreur mon cœur désabusant,

Je goûterai le bien que je verrai présent ;
Je prendrai les douceurs à quoi je suis sensible,
Le plus abondamment qu'il me sera possible.
Dieu nous a tant donné de divertissements,
Nos sens trouvent en eux tant de ravissements,
Que c'est une fureur de chercher qu'en nous-même
Quelqu'un que nous aimions et quelqu'un qui nous aime.
Le cœur le mieux donné tient toujours à demi,
Chacun s'aime un peu mieux toujours que son ami ;
On les suit rarement dedans la sépulture ;
Le droit de l'amitié cède aux lois de nature.
Pour moi, si je voyois, en l'humeur où je suis,
Ton âme s'envoler aux éternelles nuits,
Quoi que puisse envers moi l'usage de tes charmes,
Je m'en consolerois avec un peu de larmes.
N'attends pas que l'amour aveugle aille suivant,
Dans l'horreur de la nuit, des ombres et du vent.
Ceux qui jurent d'avoir l'âme encore assez forte
Pour vivre dans les yeux d'une maîtresse morte
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
Que fait la mort hideuse à consumer un corps,
Quand les sens pervertis sortent de leur usage,
Qu'une laideur visible efface le visage,
Que l'esprit défaillant et les membres perclus,
En se disant adieu, ne se connoissent plus ;
Que, dedans un moment, après la vie éteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair

Nous fait ouvrir la terre afin de la cacher.
Il faut être animé d'une fureur bien vive,
Ayant considéré comme la mort arrive,
Et comme tout l'objet de notre amour périt,
Si par un tel remède une âme ne guérit.
Cloris, tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne
Que le destin ravisse et ta vie et la mienne;
Mais, sans te voir le corps ni l'esprit dépéri,
Le Ciel en soit loué! Cloris, je suis guéri.
Mon âme, en me dictant les vers que je t'envoie,
Me vient de plus en plus ressusciter la joie ;
Je sens que mon esprit reprend la liberté,
Que mes yeux dévoilés connoissent la clarté,
Que l'objet d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,
De voir comme Garonne en l'Océan se traîne,
De prendre dans mon île, en ses longs promenoirs,
La paisible fraîcheur de ses ombrages noirs
Me plaît mieux aujourd'hui que le charme inutile
Des attraits dont Amour te fait voir si fertile.
Languir incessamment après une beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté;
Gagner au prix du sang une faible espérance
D'un plaisir passager, qui n'est qu'en apparence ;
Se rendre l'esprit mol, le courage abattu ;
Ne mettre en aucun prix l'honneur ni la vertu;
Pour conserver son mal mettre tout en usage;
Se peindre incessamment et l'âme et le visage,
Cela tient d'un esprit où le Ciel n'a point mis

Ce que son influence inspire à ses amis.
Pour moi, que la raison éclaire en quelque sorte,
Je ne saurois porter une fureur si forte,
Et déjà tu peux voir, au train de cet écrit,
Comme la guérison avance en mon esprit :
Car insensiblement ma muse un peu légère
A passé dessus toi sa plume passagère,
Et, détournant mon cœur de son premier objet,
Dès le commencement j'ai changé de sujet,
Emporté du plaisir de voir ma veine aisée
Sûrement aborder ma flamme rapaisée
Et jouer à son gré sur les propos d'aimer,
Sans avoir aujourd'hui pour but que de rimer,
Et sans te demander que ton bel œil éclaire
Ces vers, où je n'ai pris aucun soin de te plaire.

—

ÉLÉGIE

Depuis ce triste jour qu'un adieu malheureux
M'ôta le cher objet de mes yeux amoureux,
Mon âme de mes sens fut toute désunie
Et, privé que je fus de votre compagnie,
Je me trouvai si seul avecque tant d'effroi
Que je me crus moi-même être éloigné de moi !
La clarté du soleil ne m'étoit point visible,

La douceur de la nuit ne m'étoit point sensible,
Je sentois du poison en mes plus doux repas
Et des gouffres partout où se portoient mes pas.
Depuis, rien que la mort n'accompagna ma vie,
Tant me coûta l'honneur de vous avoir suivie.
O Dieux qui disposez de nos contentements,
Les donnez-vous toujours avecque des tourments ?
Ne se peut-il jamais qu'un bon succès arrive
A l'état des mortels qu'un mauvais ne le suive ?
Mêlez-vous de l'horreur au sort plus gracieux
De celui des humains que vous aimez le mieux ?
Ici votre puissance est en vain appelée ;
Comme un corps a son ombre, un coteau sa vallée;
Ainsi que le soleil est suivi de la nuit,
Toujours le plus grand bien a du mal qui le suit.
Lorsque le beau Pàris accompagnoit Hélène,
Son âme de plaisir voit la fortune pleine ;
Mais le sort ce bonheur cruellement vengea :
Car, comme avec le temps la fortune changea,
De sa prospérité naquit une misère
Qui fit brûler sa ville et massacrer son père.
Bien que dans ce carnage on vît tant de malheurs,
Qu'on versât dans le feu tant de sang et de pleurs,
Je jure par l'éclat de votre beau visage
Que pour l'amour de vous je souffre davantage :
Car, si longtemps absent des grâces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'auprès des Dieux
Et que je suis tombé par un coup de tonnerre

Du plus haut lieu du ciel au plus bas de la terre.
Depuis, tous mes plaisirs dorment dans le cercueil.
Aussi vraiment depuis je suis vêtu de deuil,
Je suis chagrin partout où le plaisir abonde,
Je n'ai plus nul souci que de déplaire au monde.
Comme, sans me flatter, je vous proteste ici
Que le monde ne fait que me déplaire aussi.
Au milieu de Paris je me suis fait ermite ;
Dedans un seul objet mon esprit se limite ;
Quelque part où mes yeux me pensent divertir,
Je traîne une prison d'où je ne puis sortir ;
J'ai le feu dans les os et l'âme déchirée
De cette flèche d'or que vous m'avez tirée.
Quelque tentation qui se présente à moi,
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foi.
L'ordinaire secours que la raison apporte,
Pour rendre à tout le moins ma passion moins forte,
L'irrite davantage et me fait mieux souffrir
Un tourment qui m'oblige en me faisant mourir.
Contre un dessein prudent s'obstine mon courage,
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage ;
J'aime ma frénésie et ne saurois aimer
Aucun de mes amis qui la voudroit blâmer.
Aussi ne crois-je point que la raison consente
De m'approcher tandis que vous serez absente.
J'entends que ma pensée éprouve incessamment
Tout ce que peut l'ennui sur un fidèle amant ;
J'entends que le soleil avecque moi s'ennuie,

Que l'air soit couvert d'ombre et la terre de pluie,
Que, parmi le sommeil, de tristes visions
Enveloppent mon âme en leurs illusions,
Que tous mes sentiments soient mêlés d'une rage,
Qu'au lit je m'imagine être dans un naufrage,
Tomber d'un précipice et voir mille serpents
Dans un cachot obscur autour de moi rampants.
Aussi bien, loin de vous, une vie inhumaine
Sans doute me sera plus aimable et plus saine,
Car je ne puis songer seulement au plaisir
Qu'une mort ne me vienne incontinent saisir.
Mais, quand le ciel, lassé du tourment qu'il me livre,
Sous un meilleur aspect m'ordonnera de vivre,
Et qu'en leur changement les astres inconstants
Me pourront amener un favorable temps,
Mon âme à votre objet se trouvera changée
Et de tous ces malheurs incontinent vengée.
Quand mes esprits seroient dans un mortel sommeil,
Vos regards me rendront la clarté du soleil;
Dessus moi votre voix peut agir de la sorte
Que le zéphir agit sur la campagne morte.
Voyez comment Philis renaît à son abord :
Déjà l'hiver contre elle a fini son effort.
Désormais nous voyons épanouir les roses,
La vigueur du printemps reverdit toutes choses,
Le ciel en est plus gai, les jours en sont plus beaux,
L'aurore en s'habillant écoute les oiseaux;
Les animaux des champs, qu'aucun souci n'outrage,

Sentent renouveler et leur sang et leur âge,
Et, suivant leur nature et l'appétit des sens,
Cultivent sans remords des plaisirs innocents.
Moi seul, dans la saison où chacun se contente,
Accablé des douleurs d'une cruelle attente,
Languis sans réconfort, et tout seul dans l'hiver
Ne vois point de printemps qui me puisse arriver;
Seul je vois les forêts encore désolées,
Les parterres déserts, les rivières gelées,
Et, comme ensorcelé, ne puis goûter le fruit
Qu'à la faveur * de tous cette saison produit.
Mais, lorsque le soleil adoré de mon âme
Du feu de ses rayons réchauffera ma flamme,
Mon printemps reviendra, mais mille fois plus beau
Que n'en donne aux mortels le céleste flambeau.
Si jamais le destin permet que je la voie,
Plus que tous les mortels tout seul j'aurai de joie.
O Dieu! pour défier l'horreur du monument,
Je ne demande rien que cela seulement.

—

ÉLÉGIE

Proche de la saison où les plus vives fleurs
Laissent évanouir leur âme et leurs couleurs,
Un amant désolé, mélancolique, sombre,
Jaloux de son chemin, de ses pas, de son ombre,

Baisoit aux bords de Loire, en flattant son ennui,
L'image de Caliste errante avecque lui.
Rêvant auprès du fleuve, il disoit à son onde :
« Si tu vas dans la mer qui va par tout le monde,
Fais-la ressouvenir d'apprendre à l'univers
Qu'il n'a rien de si beau que l'objet de mes vers.
Ces fleurs dont le printemps fait voir tes rives peintes
Au matin sont en vie et le soir sont éteintes ;
Mais, quelque changement qui te puisse arriver,
Caliste et ses beautés n'auront jamais d'hiver.
Ces humides baisers dont les rives mouillées.
Seront pour quelques jours encore chatouillées
Arrêteront enfin leur amoureuse erreur,
Et, s'approchant de toi, se gèleront d'horreur.
Alors que tous les flots sont transformés en marbres,
Lorsque les aquilons vont déchirer les arbres,
Et que l'eau, n'ayant plus humidité ni poids,
Fait pendre le cristal des roches et des bois;
Que l'onde, applanissant ses orgueilleuses bosses,
Souffre sans murmurer le fardeau des carrosses ;
Que la neige durcie a pavé les marais,
Confondu les chemins avecque les guérets;
Que l'Hiver renfrogné, d'un orgueilleux empire,
Empêche les amours de Flore et de Zéphire ;
Qu'Endymion, vaincu du froid et du sommeil,
Ne peut tenir parole à la sœur du Soleil,
Qui cependant toujours va visiter sa place,
Sur le haut d'un rocher tout hérissé de glace :

Moi qui, d'un sort plus humble ou bien plus glorieux,
Sur les beautés du ciel n'ai point jeté les yeux,
Qui n'ai jamais cherché cette bonne fortune
Qu'Endymion trouvoit aux beautés de la Lune,
Durant cette saison où leur ardent désir
Ne trouve à son dessein ni place ni loisir,
Je verrai ma Caliste après ce long voyage,
Qui plus que cent hivers m'a fait souffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné que de faire abîmer
Un vaisseau chargé d'or que j'aurois sur la mer.
Quel outrage plus grand auroit-il pu me faire
Que me cacher un mois le seul jour qui m'éclaire ?
Dieux, hâtez donc l'hiver et lui soyez témoins
Que le printemps, l'automne et l'été valent moins;
Qu'il dépouille les bois, et de sa froide haleine
Perde tout ce que donne et le mont et la plaine :
Ce mois qui maintenant retient cette beauté
A bien plus d'injustice et plus de cruauté,
Car l'hiver, au plus fort de sa plus dure guerre,
Nous ôte seulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruits, n'étouffe que des fleurs,
Et sur notre destin n'étend point ses malheurs,
Où la dure saison qui m'ôte ma maîtresse
Toutes ces cruautés à ma ruine adresse.
Mon front est plus terni que des lys effacés,
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacés;
Blois est l'enfer pour moi, la Loire est le Cocyte ;
Je ne suis plus vivant si je ne ressuscite.

Vous qui feignez d'aimer avecque tant de foi,
Trompeurs, vous êtes bien moins amoureux que moi;
Courtisans qui partout ne servez que de nombre,
Qui n'aimez que le vent, qui ne suivez que l'ombre,
Qui traînez sans plaisir vos jours mal assurés,
Pendant chez la fortune à des liens dorés,
Vous savez mal que c'est * des véritables peines
Que donne un feu subtil qui fait brûler les veines.
Esclaves insensés des pompes de la cour,
Vous savez mal que c'est * d'un véritable amour.
Infidèle Alidor, tu feins d'aimer Sylvie,
Mais tu perds son objet et ne perds point la vie.
Tu chasses tout le jour, tu dors toute la nuit,
Et tu dis que partout son image te suit,
Qu'elle est profondément empreinte en ta pensée,
Et que ton âme en est mortellement blessée.
O toi qui ma Caliste aujourd'hui me ravis,
Qui vois ce que je sens, qui sais comme je vis,
Malicieux Destin qui me sépare d'elle,
Tu répondras pour moi si je lui suis fidèle.
Parfois, lorsque je pense écrire mon tourment,
Je passe tout le jour à rêver seulement,
Et dessus mon papier, laissant errer mon âme,
Je peins cent fois mon nom et celui de ma dame.
De penser en penser confusément tiré,
Suivant le mouvement de mon sens égaré,
Si j'arrête mes yeux sur nos noms que je trace,
Quelque goutte de pleur m'échappe et les efface,

Et sans que mon travail puisse changer d'objet,
Mille fois sans dessein je change de projet.
Toute cette beauté, dans mes sens ramassée,
Tantôt ses doux regards présente à ma pensée,
Quelquefois son beau teint, et m'offre quelquefois
Les œillets de sa lèvre et l'accent de sa voix :
Tantôt son bel esprit, d'une superbe image,
Tout seul de mes écrits veut recevoir l'hommage.
Confus je me retire, et songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement et mon âme et mes yeux.
Je m'en vais dans les champs pour voir s'il est possible
Qu'un bienheureux hazard me la rendît visible ;
Je m'en vais sur les bords de ces publiques eaux
Dont le dos nuit et jour est chargé de bateaux,
Et tout ce que je vois descendre sur la rive
Me fait imaginer que ma Caliste arrive.
Bref, contre tout espoir mon œil n'est jamais las
De travailler en vain à chercher du soulas * ;
Quoique le temps prescrit à cette longue absence
Pour tout ce que je fais d'un seul point ne s'avance,
Je veux persuader à mon ardent amour
Qu'il voit à tout moment l'heure de son retour. »
Ainsi dit Mélibée, et pâle, et las, et triste,
Acheva sa journée en adorant Caliste.

—

SONNET

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans;
Après, cette beauté ne sera plus si vive :
Tu verras que ta flamme alors sera tardive,
Et que tu deviendras l'objet des médisants.

Tu seras le refus de tous les courtisans,
Les plus sots laisseront ta passion oisive,
Et tes désirs honteux, d'une amitié lascive,
Tenteront un valet à force de présents.

Tu chercheras à qui te donner pour maîtresse,
On craindra ton abord, on fuira ta caresse;
Un chacun de partout te donnera congé.

Tu reviendras à moi : je n'en ferai nul compte;
Tu pleureras d'amour : je rirai de ta honte.
Lors, tu seras punie, et je serai vengé.

—

SONNET

L'autre jour, inspiré d'une divine flamme,
J'entrai dedans un temple, où, tout religieux,

Examinant de près mes actes vicieux,
Un repentir profond fait soupirer mon âme.

Tandis qu'à mon secours tous les Dieux je réclame,
Je vois venir Philis. Quand j'aperçus ses yeux,
Je m'écriai tout haut : Ce sont ici mes Dieux ;
Ce temple et cet autel appartient à ma dame.

Les Dieux, injuriés de ce crime d'amour,
Conspirent par vengeance à me ravir le jour ;
Mais que sans plus tarder leur flamme me confonde !

O mort ! quand tu voudras, je suis prêt à partir,
Car je suis assuré que je mourrai martyr
Pour avoir adoré le plus bel œil du monde.

—

SONNET

Si quelquefois Amour permet que je respire,
Et que pour un moment j'écoute ma raison,
Mon esprit aussitôt pense à ma guérison,
Tâchant de m'affranchir de ce fâcheux empire.

Il est vrai que mon mal ne peut devenir pire,
Qu'un esclave seroit honteux de ma prison,

Et que les plus damnés, à ma comparaison,
Trouveroient justement des matières pour rire.

Cloris, d'un œil riant et d'un cœur sans remords,
Me tient dans les tourments pires que mille morts,
Sans espoir que jamais sa cruauté s'amende.

Hélas ! après avoir à mes douleurs songé,
Je voudrois me résoudre à demander congé;
Mais j'ai peur d'obtenir le don que je demande.

—

SONNET DE THÉOPHILE
SUR SON EXIL

Quelque si doux espoir où ma raison s'appuie,
Un mal si découvert ne se sauroit cacher :
J'emporte, malheureux, quelque part où je fuie,
Un trait qu'aucun secours ne me peut arracher.

Je viens dans un désert mes larmes épancher,
Où la terre languit, où le soleil s'ennuie,
Et, d'un torrent de pleurs qu'on ne peut étancher,
Couvre l'air de vapeurs et la terre de pluie.

Parmi ces tristes lieux traînant mes longs regrets,

Je me promène seul dans l'horreur des forêts
Où la funeste orfraie * et le hibou se perchent.

Là, le seul réconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre point que les vivants me cher-
Où le flambeau du jour n'osa jamais venir. [chent

—

SONNET

SUR LE MÊME SUJET, FAIT DANS LES LANDES DE CASTEL-JALOUX

Je passe mon exil parmi de tristes lieux
Où rien de plus courtois qu'un loup ne m'avoisine ;
Où des arbres puants fourmillent d'écurieux *,
Où tout le revenu n'est qu'un peu de résine,

Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de devenir vieux,
Où la stérilité fait mourir la lésine,
Où tous les éléments sont mal-voulus des cieux,

Où le soleil contraint de plaire aux destinées,
Pour étendre mes maux allonge ses journées,
Et me fait plus durer le temps de la moitié.

Mais il peut bien changer le cours de sa lumière,

Puisque le roi, perdant sa bonté coutumière,
A détourné pour moi le cours de sa pitié.

—

SONNET

On n'avoit point posé les fondements de Rome,
On n'avoit point parlé du siège d'Ilion,
La terre n'avoit point reçu Deucalion,
Ni Babel divisé le langage de l'homme.

Les sœurs de Phaéton ne pleuroient point la gomme *,
Les géants n'avoient point monté sur Pélion,
Et celui qui causa notre rébellion
N'avoit pas mis la dent sur la première pomme.

Cypre n'avoit point vu ses rives écumer
De ce germe divin qui tomba dans la mer,
Quand la mère d'Amour voulut sortir de l'onde.

Bref, nous ne savons point de siècles assez vieux,
Depuis qu'on a connu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cède à vos yeux.

—

SONNET

Ministre du repos, sommeil, père des songes,
Pourquoi t'a-t-on nommé l'image de la mort?
Que ces faiseurs de vers t'ont jadis fait de tort,
De le persuader avecque leurs mensonges!

Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges
Nos esprits sont ravis par un si doux transport,
Qu'au lieu de raccourcir à la fureur du sort
Les plaisirs de nos jours, Sommeil, tu les allonges?

Dans ce petit moment, ô songes ravissants,
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
J'ai tenu dans mon lit Elise toute nue.

Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trépas,
Quand ils ont peint la mort, ils ne l'ont point connue,
Car vraiment son portrait ne lui ressemble pas.

—

SONNET

Au moins ai-je songé que je vous ai baisée,
Et, bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,

Ce feu, qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flamme rapaisée.

Après ce doux effort, mon âme reposée
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et, de tant de refus à demi consolé,
Je trouve désormais ma guérison aisée.

Mes sens déjà remis commencent à dormir;
Le sommeil, qui deux nuits m'avoit laissé gémir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place.

Et, quoiqu'il soit si froid au jugement de tous,
Il a rompu pour moi son naturel de glace
Et s'est montré plus chaud et plus humain que vous.

—

SONNET

D'un sommeil plus tranquille à mes amours rêvant,
J'éveille avant le jour mes yeux et ma pensée,
Et, cette longue nuit si durement passée,
Je me trouve étonné de quoi je suis vivant.

Demi désespéré, je jure en me levant
D'arracher cet objet à mon âme insensée,

Et soudain de ces vœux ma raison offensée
Se dédit et me laisse aussi fol que devant.

Je sais bien que la mort suit de près ma folie,
Mais je vois tant d'appas en ma mélancolie
Que mon esprit ne peut souffrir sa guérison.

Chacun à son plaisir doit gouverner son âme ;
Mithridate autrefois a vécu de poison,
Les Lestrigons de sang, et moi je vis de flamme.

—

SONNET

Chère Isis, tes beautés ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dans son aveuglement,
Et les Dieux, occupés après toi seulement,
Laissent l'état du monde errer à l'aventure.

Voyant dans le soleil tes regards en peinture,
Ils en sentent leur cœur touché si vivement
Que, s'ils n'étoient cloués si fort au firmament,
Ils descendroient bientôt pour voir leur créature.

Crois-moi qu'en cette humeur ils ont peu de souci
Ou du bien ou du mal que nous faisons ici;
Et, tandis que le Ciel endure que tu m'aimes,

Tu peux bien dans mon lit impunément coucher;
Isis, que craindrois-tu, puisque les Dieux eux-mêmes
S'estimeroient heureux de te faire pécher?

—

SONNET

Sacrés murs du soleil où j'adorai Philis,
Doux séjour où mon âme étoit jadis charmée,
Qui n'est plus aujourd'hui sous mes toits démolis
Que le sanglant butin d'une orgueilleuse armée;

Ornement de l'autel, qui n'êtes que fumée,
Grand temple ruiné, mystères abolis,
Effroyables objets d'une ville allumée,
Palais, hommes, chevaux, ensemble ensevelis;

Fossés larges et creux tous comblés de murailles,
Spectacle de frayeur, de cris, de funérailles,
Fleuve par où le sang ne cesse de courir;

Charniers où les corbeaux et les loups vont repaître,
Clérac, pour une fois que vous m'avez fait naître,
Hélas! combien de fois me faites-vous mourir!

LIVRE III

LA MAISON DE SYLVIE

ODE I

Pour laisser, avant de mourir,
Les traits vivants d'une peinture
Qui ne puisse jamais périr
Qu'en la perte de la nature,
Je passe des crayons dorés
Sur les lieux les plus révérés
Où la vertu se réfugie,
Et dont le port me fut ouvert

(1) Chantilly a souvent changé de propriétaires ; mais le bois de Sylvie a gardé son nom et le gardera tant que ses beaux ombrages subsisteront (ALLEAUME).

Pour mettre ma tête à couvert
Quand on brûla mon effigie.

Tout le monde dit qu'Apollon
Favorise qui le réclame,
Et qu'avec l'eau de son vallon
Le savoir peut couler dans l'âme;
Mais j'étouffe ce vieil abus
Et bannis désormais Phébus
De la bouche de nos poètes :
Tous ses temples sont démolis
Et ses démons ensevelis
Dans les sépultures muettes.

Satan ne nous fait plus broncher
Dans de si dangereuses toiles,
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les étoiles;
Nulle divinité que lui
Ne me peut donner aujourd'hui
Cette flamme ou cette fumée
Dont nos entendements épris
S'efforcent à gagner le prix
Qui mérite la renommée.

Après lui je m'en vais louer
Une image de Dieu si belle
Que le ciel me doit avouer

Du travail que j'ai fait pour elle:
Car après les sacrés autels,
Qui devant leurs feux immortels
Font aussi prosterner les anges,
Nous pouvons sans impiété
Flatter une chaste beauté
Du doux encens de nos louanges.

Ainsi, sous de modestes vœux,
Mes vers promettent à Sylvie
Ce bruit charmeur que les neveux
Nomment une seconde vie;
Que si mes écrits, méprisés,
Ne peuvent voir autorisés
Les témoignages de sa gloire,
Ces eaux, ces rochers et ces bois,
Prendront des âmes et des voix
Pour en conserver la mémoire.

Si quelques arbres renommés
D'une adoration profane
Ont été jadis animés
Des sombres regards de Diane;
Si les ruisseaux, en murmurant,
Alloient autrefois discourant
Au gré d'un Faune et d'une fée,
Et si la masse d'un rocher

Se laissoit quelquefois toucher
Aux chansons que disoit Orphée,

Quelle dureté peut avoir
L'objet que ma princesse touche,
Qu'elle ne puisse le pourvoir
Tout aussitôt d'âme et de bouche?
Dans ses bâtiments orgueilleux,
Dans ses promenoirs merveilleux,
Quelle solidité de marbres
Ne pourront pénétrer ses yeux?
Quelles fontaines et quels arbres
Ne les estimeront des Dieux?

Les plus durs chênes entr'ouverts
Bien plutôt de gré que de force,
Peindront pour elle de mes vers
Et leurs feuilles et leur écorce,
Et, quand ils les auront gravés
Sur leurs fronts les plus relevés,
Je sais que les plus fiers orages
Ne leur oseront pas toucher,
Et pourront plutôt arracher
Leurs racines et leurs ombrages.

Je sais que ces miroirs flottants
Où l'objet change tant de place,
Pour elle devenus constants,

Auront une fidèle glace,
Et, sous un ornement si beau,
La surface même de l'eau,
Nonobstant sa délicatesse,
Gardera sûrement encrés
Et mes caractères sacrés
Et les attraits de la princesse.

Mais sa gloire n'a pas besoin
Que mon seul ouvrage en réponde :
Le ciel a déjà pris le soin
De la peindre par tout le monde.
Ses yeux sont peints dans le soleil ;
L'aurore dans son teint vermeil
Voit ses autres beautés tracées,
Et rien n'éteindra ses vertus
Que les cieux ne soient abattus
Et les étoiles effacées.

—

ODE II

Un soir que les flots mariniers
Apprêtoient leur molle litière
Aux quatre rouges limonniers
Qui sont au joug de la lumière,

Je penchois mes yeux sur le bord
D'un lit où la Naïade dort,
Et, regardant pêcher Sylvie,
Je voyois battre les poissons
A qui plutôt perdroit la vie
En l'honneur de ses hameçons.

D'une main défendant le bruit,
Et de l'autre jetant la line *,
Elle fait qu'abordant la nuit,
Le jour plus bellement décline.
Le soleil craignoit d'éclairer
Et craignoit de se retirer;
Les étoiles n'osoient paroître,
Les flots n'osoient s'entrepousser,
Le zéphire n'osoit passer,
L'herbe se retenoit de croître *.

Ses yeux jetoient un feu dans l'eau;
Ce feu choque l'eau sans la craindre,
Et l'eau trouve ce feu si beau
Qu'elle ne l'oseroit éteindre.
Ces Eléments si furieux,
Pour le respect de ses beaux yeux
Interrompirent leur querelle,
Et, de crainte de la fâcher,
Se virent contraints de cacher
Leur inimitié naturelle.

Les Tritons, en la regardant
Au travers leurs vitres liquides,
D'abord à cet objet ardent
Sentent qu'ils ne sont plus humides,
Et d'un étonnement soudain
Chacun d'eux dans un corps de daim
Cache sa forme dépouillée,
S'étonne de se voir cornu
Et comment le poil est venu
Dessus son écaille mouillée.

Soupirant du cruel affront
Qui de dieux les a fait des bêtes,
Et sous les cornes de leur front
A courbé leurs honteuses têtes,
Ils ont abandonné les eaux,
Et, dans la rive où les rameaux
Leur ont fait un logis si sombre,
Promenant leurs yeux ébahis,
N'osent plus fier que leur ombre
A l'étang qui les a trahis.

On dit que la sœur du Soleil
Eut ce pouvoir sur la Nature
Lorsque d'un changement pareil
Actéon quitta sa figure.
Ce que fit sa divine main
Pour punir dans un corps humain

La curiosité profane
S'est fait ici contre les dieux,
Qui n'avoient approché leurs yeux
Que des yeux de notre Diane.

Ces daims, que la honte et la peur
Chassent des murs et des allées,
Maudissent le destin trompeur
Des froideurs qu'il leur a volées.
Leur cœur, privé d'humidité,
Ne peut qu'avec timidité
Voir le ciel ni fouler la terre,
Où Sylvie en ses promenoirs
Jette l'éclat de ses yeux noirs,
Qui leur font encore la guerre.

Ils s'estiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle respire;
Leur destin n'est que trop content
De voir le jour sous son empire.
La princesse, qui les charma
Alors qu'elle les transforma,
Les fit être blancs comme neige,
Et, pour consoler leur douleur,
Ils reçurent le privilège
De porter toujours sa couleur.

Lorsqu'à petits flocons liés

La neige, fraîchement venue,
Sur des grands tapis déliés
Epanche l'amas de la nue;
Lorsque, sur le chemin des cieux,
Ses grains serrés et gracieux
N'ont trouvé ni vent ni tonnerre,
Et que sur les premiers coupeaux *,
Loin des hommes et des troupeaux,
Ils ont peint le bois et la terre,

Quelque vigueur que nous ayons
Contre les éclats qu'elle darde,
Ils nous blessent, et leurs rayons
Eblouissent qui les regarde.
Tel dedans ce parc ombrageux *
Eclate le troupeau neigeux,
Et, dans ces vêtements modestes,
Où le front de Sylvie est peint,
Fait briller l'éclat de son teint
A l'envi des neiges célestes.

En la saison que le soleil,
Vaincu du froid et de l'orage,
Laisse tant d'heures au sommeil
Et si peu de temps à l'ouvrage,
La neige, voyant que ces daims
La foulent avec des dédains,
S'irrite de leurs bonds superbes,

Et, pour affamer ce troupeau
Par dépit sous un froid manteau,
Cache et transit toutes les herbes.

Mais le parc pour ses nourrissons
Tient assez de crèches couvertes,
Que la neige ni les glaçons
Ne trouveront jamais ouvertes.
Là, le plus rigoureux hiver
Ne les sauroit jamais priver
Ni de loge ni de pâture :
Ils y trouvent toujours du vert,
Qu'un peu de soin met à couvert
Des outrages de la nature ;

Là, les faisans et les perdrix
Y fournissent leurs compagnies
Mieux que les halles de Paris
Ne les sauroient avoir fournies.
Avec elles voit-on manger
Ce que l'air le plus étranger
Nous peut faire venir de rare,
Des oiseaux venus de si loin
Qu'on y voit imiter le soin
D'un grand roi qui n'est pas avare.

Les animaux les moins privés,
Aussi bien que les moins sauvages,

Sont également captivés
Dans ces bois et dans ces rivages.
Le maître d'un lieu si plaisant
De l'hiver le plus malfaisant
Défie toutes les malices.
A l'abondance de son bien
Les éléments ne trouvent rien
Pour lui retrancher ses délices.

—

ODE III

Dans ce parc un vallon secret,
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne une fraîcheur si vive
A tous les objets d'alentour,
Que même les martyrs d'amour
Y trouvent leur douleur captive.

Un étang dort là tout auprès
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour éveiller ses vagues lentes.

Lui, d'un maintien majestueux,
Reçoit l'abord impétueux
De ces Naïades vagabondes
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau
Et ne discernent plus ses ondes.

Là, Mélicerte, en un gazon,
Près de l'étang qui l'environne,
Fait aux cygnes une maison
Qui lui sert aussi de couronne.
Si la vague qui bat ses bords
Jamais avecque des trésors
N'arrive à son petit empire,
Au moins les vents et les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont brisé la navire *.

Là les oiseaux font leurs petits,
Et n'ont jamais vu leurs couvées
Souler les sanglants appétits
Du serpent qui les a trouvées ;
Là n'étend point ses plis mortels
Ce monstre de qui tant d'autels
Ont jadis adoré les charmes,
Et qui, d'un gosier gémissant,
Fait tomber l'âme du passant
Dedans l'embuche de ses larmes.

Zéphyre en chasse les chaleurs.
Rien que les cygnes n'y repaissent ;
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la fraîcheur dont elles naissent ;
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille amours qui se dépouillent
A l'ombrage de ces roseaux,
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.

L'étang leur prête sa fraîcheur,
La Naïade leur verse à boire ;
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'éclat d'une couleur d'ivoire.
On voit là ces nageurs ardents,
Dans les ondes qu'ils vont fendants,
Faire la guerre aux Néréïdes,
Qui, devant leur teint mieux uni,
Cachent leur visage terni
Et leur front tout coupé de rides.

Or ensemble, ores dispersés,
Ils brillent dans ce crêpe sombre
Et sous les flots qu'ils ont percés
Laissent évanouir leur ombre.
Parfois dans une claire nuit,
Qui du feu de leurs yeux reluit

Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte son berger
Et s'en va là-dedans nager
Avecque ses étoiles nues.

Les ondes, qui leur font l'amour,
Se refrisent sur leurs épaules,
Et font danser tout à l'entour
L'ombre des roseaux et des saules.
Le dieu de l'eau, tout furieux,
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher
Pense voir ce jeune cocher
Qui fit jadis brûler le monde.

Et ce pauvre amant langoureux,
Dont le feu toujours se rallume,
Et de qui les soins amoureux
Ont fait ainsi blanchir la plume,
Ce beau cygne à qui Phaëton
Laissa ce lamentable ton,
Témoin d'une amitié si sainte,
Sur le dos son aile élevant,
Met ses voiles blanches au vent
Pour chercher l'objet de sa plainte.

Ainsi, pour flatter son ennui,

Je demande au dieu Mélicerte
Si chaque dieu n'est pas celui
Dont il soupire tant la perte,
Et, contemplant de tous côtés
La semblance de leurs beautés,
Il sent renouveler sa flamme,
Errant avec des faux plaisirs
Sur les traces des vieux désirs
Que conserve encore son âme.

Toujours ce furieux dessein
Entretient ses blessures fraîches,
Et fait venir contre son sein
L'air brûlant et les ondes sèches.
Ces attraits, empreints là dedans
Comme avec des flambeaux ardents,
Lui rendent la peau toute noire.
Ainsi, dedans comme dehors,
Il lui tient l'esprit et le corps,
La voix, les yeux et la mémoire.

—

ODE IV

Chaste oiseau, que ton amitié
Fut malheureusement suivie !
Ta mort est digne de pitié,

Comme ta foi digne d'envie.
Que ce précipité tombeau
Qui t'en laissa l'objet si beau
Fut cruel à tes destinées !
Si la mort t'eût laissé vieillir,
Tes passions alloient faillir,
Car tout s'éteint par les années.

Mais quoi ! le sort a des revers
Et certains mouvements de haine
Qui demeurent toujours couverts
Aux yeux de la prudence humaine.
Si, pour fuir * ce repentir,
Ton jugement eût pu sentir
Le jour qui vous devoit disjoindre,
Tu n'eusses jamais vu le jour,
Et jamais le trait de l'amour
Ne se fût mêlé de te poindre.

Pour avoir aimé ce garçon
Encore après la sépulture,
Ne crains pas le mauvais soupçon
Qui peut blâmer ton aventure :
Les courages des vertueux
Peuvent d'un vœu respectueux
Aimer toutes beautés sans crime,
Comme, donnant à tes amours

Ce chaste et ce commun discours,
Mon cœur n'a point passé ma rime.

Certains critiques curieux
En trouvent les mœurs offensées ;
Mais leurs soupçons injurieux
Sont les crimes de leurs pensées :
Le dessein de la chasteté
Prend une honnête liberté,
Et franchit les sottes limites
Que prescrivent les imposteurs
Qui, sous des robes de docteurs,
Ont des âmes de sodomites.

Le Ciel nous donne la beauté
Pour une marque de sa grâce :
C'est par où la divinité
Marque toujours un peu sa trace.
Tous les objets les mieux formés
Doivent être les mieux aimés,
Si ce n'est qu'une âme maline *,
Esclave d'un corps vicieux,
Combatte les faveurs des Cieux
Et démente son origine.

O que le désir aveuglé
Où l'âme du brutal aspire
Est loin du mouvement réglé

Dont le cœur vertueux soupire !
Que ce feu que nature a mis
Dans le cœur de deux vrais amis
A des ravissements étranges !
Nature a fondé cet amour :
Ainsi les yeux aiment le jour,
Ainsi le Ciel aime les anges.

Ainsi, malgré ces tristes bruits
Et leur imposture cruelle,
Thyrsis et moi goûtons les fruits
D'une amitié chaste et fidèle.
Rien ne sépare nos désirs,
Ni nos ennuis ni nos plaisirs ;
Nos influences enlacées
S'étreignent d'un même lien,
Et mes sentiments ne sont rien
Que le miroir de ses pensées.

Certains feux de divinités
Qu'on nommait autrefois génies
D'une invisible affinité
Tiennent nos fortunes unies :
Quelque visage différent,
Quelque divers sort apparent
Qui se lise en mes aventures,
Sa raison et son amitié

Prennent aujourd'hui la moitié
De ma honte et de mes injures.

Lorsque d'un si subit effroi
Les plus noirs enfants de l'Envie,
Au milieu des faveurs du roi,
Osèrent menacer ma vie,
Et que, pour me voir opprimé,
Le parlement même, animé
Des rapports de la Calomnie,
Sans pitié me vit combattu
De la secrète tyrannie
Des ennemis de la vertu,

Thyrsis, outré de mes douleurs,
Me redit ce songe effroyable,
Qu'un long train de tant de malheurs
Me rend dorénavant croyable.
D'un long soupir qui devança
La première voix qu'il poussa
Pour prédire mon aventure,
Je sentis mon sang se geler
Et comme autour de moi voler
L'ombre de ma douleur future.

—

ODE V

Damon, dit-il, j'étais au lit,
Goûtant ce que les nuits nous versent,
Lors que le somme ensevelit
Les soins du jour qui nous traversent.
Au milieu d'un profond repos
Où nul regard ni nul propos
N'abusoit de ma fantaisie,
Une froide et noire vapeur
Me transit l'âme d'une peur
Qui la tient encore saisie.

Jamais qu'alors notre amitié
N'avoit mis mon cœur à la gêne ;
Tu me fis lors plus de pitié
Que Philis ne me fait de peine.
Cet effroyable souvenir
Me vient encore entretenir,
Et me redonne les alarmes
Du spectacle plus ennemi
Qui jamais d'un œil endormi
A put faire couler des larmes.

Un grand fantôme souterrain,
Sortant de l'infernale fosse,

Enroué comme de l'airain
Où rouleroit un carrosse,
D'un abord qui me menaçoit
Et d'un regard qui me blessoit,
Dressant vers moi ses pas funèbres,
Fier des commissions du Sort,
Me dit trois fois : Damon est mort,
Puis se perdit dans les ténèbres.

Sans doute que leurs vérités,
Plus puissantes que les mensonges,
Touchent plus fort nos facultés
Et nous impriment mieux les songes.
Je retins si bien ses accents,
Et son image dans mes sens
Demeura tellement empreinte,
Que ton corps mort entre mes bras
Et ton sang versé dans mes draps
Ne m'eussent pas fait plus de crainte.

Cherchant du soulas * par mes yeux,
Je mets la tête à la fenêtre
Et regarde un peu dans les cieux
Le jour, qui ne faisoit que naître ;
Et, combien que ce songe-là
Dans mon sang, que la peur gela,
Laissât encore ses images,
Je me rassure et me rendors,

Croyant que les vapeurs du corps
Avoient enfanté ces nuages.

Le sommeil ne m'eut pas repris
Que, songeant encore à ta vie,
Tu vins rassurer mes esprits
Qu'on ne te l'avoit point ravie.
Il est vrai, Thyrsis, me dis-tu,
Qu'on en veut bien à ma vertu.
Là je te vis dans une émeute
Avancer, l'épée à la main,
Vers un portail qui chut soudain
Et qui t'accabla de sa chute.

De là, ce songe en mon cerveau
Poursuivant toujours son idée,
Je te vis suivre en un tombeau
Par une foule débordée.
Les juges y tenoient leur rang,
L'un d'entre eux épancha du sang
Qui me jaillit contre la face.
Là tout mon songe s'acheva,
Et ton pauvre ami se leva
Noyé d'une sueur de glace.

—

ODE VI

Nous étions dans un cabinet
Enceint de fontaines et d'arbres;
Son meuble est si clair et si net
Que l'émail l'est moins ou les marbres.
Celui qui l'a fait si poli
Semble avoir jadis démoli
Le grand palais de la lumière,
Et, pillant son riche pourpris,
De tout ce glorieux débris
Avoir là porté la matière.

Pour conserver son ornement,
Le soleil le lave et l'essuie,
Car c'est le soleil seulement
Qui fait le beau temps et la pluie.
Flore y met tant de belles fleurs
Que l'Aurore ne peut sans pleurs
Voir leur éclat qui la surmonte :
C'est à cause de cet affront
Qu'elle montre si peu son front
Et qu'on la voit rougir de honte.

L'odeur de ces fleurs passeroit

Le musc de Rome et de Castille,
Et la terre s'offenseroit
Qu'on y brûlât de la pastille.
Le garçon qui se consuma
Dans les ondes qu'il alluma
Voit là tous ses appas renaître,
Et, ravi d'un objet si beau,
Il admire que son tombeau
Lui conserve encore son être.

La nymphe qui lui fait la cour
Le voit là tous les ans revivre,
Car son opiniâtre amour
La contraint encore à le suivre ;
Là le ciel semble avoir pitié
Des longs maux de son amitié,
Et permet parfois au Zéphyre
De la mener à son amant,
Qui respire insensiblement
L'air des flammes qu'elle soupire.

Echo, dedans un si beau feu
Jalouse que le ciel la voie,
Est invisible et parle peu,
De respect, de honte et de joie.
Ainsi mes esprits transportés,
Se trouvent tous déconfortés
Quand une beauté me regarde,

Et mon discours le moins suspect
Trouve toujours ou le respect
Ou la honte qui le retarde.

Quand je vois partir les regards
Des superbes yeux de Caliste,
Qui sont autant de coups de dards
Où nulle qu'elle ne résiste,
Le témoin le plus assuré
Qui de mon esprit égaré
Montre la passion confuse,
C'est que je ne saurois comment
Le prier d'un mot seulement
Que sa voix ne me le refuse.

Je suivrois l'importun désir
Qui m'en parle toujours dans l'âme,
Et prendrois ici le loisir
De parler un peu de ma flamme;
Mais l'entreprise du tableau,
Qui par un cabinet si beau
Commence à pourmener * la muse,
Me tient dans ce parc enchanté,
Où le Printemps le plus hâté
Toujours cinq ou six mois s'amuse.

Quand le Ciel, lassé d'endurer
Les insolences de Borée,

L'a contraint de se retirer
Loin de la campagne azurée ;
Que les Zéphyres, rappelés,
Des ruisseaux à demi gelés
Ont rompu les écorces dures,
Et, d'un souffle vif et serein,
Du céleste palais d'airain
Ont chassé toutes les ordures,

Les rayons du jour, égarés
Parmi des ombres incertaines,
Eparpillent leurs feux dorés
Dessus l'azur de ces fontaines ;
Son or, dedans l'eau confondu,
Avecque ce cristal fondu
Mêle son teint et sa nature,
Et sème son éclat mouvant,
Comme la branche, au gré du vent,
Efface et marque sa peinture.

Zéphyre, jaloux du soleil,
Qui paroît si beau sur les ondes,
Traverse ainsi l'état vermeil
De ces allées vagabondes.
Ainsi ces amoureux Zéphyrs,
De leurs nerfs, qui sont leurs soupirs,
Renforçant leurs secousses fraîches,
Détournent toujours ce flambeau,

Et, pour cacher le fond de l'eau,
Jettent au moins des feuilles sèches.

L'eau, qui fuit en les regardant,
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit et s'échappe cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle,
Et pour prix de tous leurs efforts,
Laissant les âmes sur les bords
De cette fontaine superbe,
Dissipent toutes leurs chaleurs
A conserver l'état des fleurs
Et la molle fraîcheur de l'herbe.

C'est où se couche Palémon,
Qui triomphe de leur maîtresse,
Et plein d'écume et de limon,
Quand il veut reçoit sa caresse.
Ainsi naguère deux bergers
Ont couru les sanglants dangers
Que l'honneur a mis à l'épée,
Et par un malheur mutuel
Laissent vainqueur de leur duel
Un vilain qui plut à Napée.

—

ODE VII

Le plus superbe ameublement
Dont le séjour des rois éclate,
L'or, semé prodigalement
Sur la soie et sur l'écarlate,
N'eurent jamais rien de pareil
Aux teintures dont le soleil
Couvre les petits flots de verre.
Quelle couleur peut plaire mieux
Que celle qui contraint les cieux
De faire l'amour à la terre?

Ce cabinet, toujours couvert
D'une large et haute tenture,
Prend son ameublement tout vert
Des propres mains de la Nature,
D'elle, de qui le juste soin
Etend ses charités si loin,
Et dont la richesse féconde
Paroît si claire en chaque lieu
Que la providence de Dieu
L'établit pour nourrir le monde.

Tous les blés, elle les produit;

Le cep ne vient que de sa force :
Elle en fait le pampre et le fruit,
Et les racines et l'écorce;
Elle donne le mouvement
Et le siège à chaque élément,
Et, selon que Dieu l'autorise,
Notre destin pend de ses mains,
Et l'influence des humains
Ou leur nuit, ou les favorise.

Elle a mis toute sa bonté,
Et son savoir et sa richesse,
Et les trésors de sa beauté,
Sur le duc et sur la duchesse;
Elle a fait les heureux accords
Qui joignent leur âme et leur corps.
Bref, c'est elle aussi qui marie
Les zéphyres avec nos fleurs,
Et qui fait de tant de couleurs,
Tous les ans, leur tapisserie.

Avec les naturels appas
Dont ce beau cabinet se pare,
La musique ne manque pas
D'y fournir ce qu'elle a de rare.
Ces chantres si tôt éveillés,
Qui dorment toujours habillés,
Quand l'Aurore les vient semondre *

Lui donnent un si doux salut
Que Saint-Amant, avec son luth,
Auroit peine de les confondre.

Quand la princesse y fait séjour,
Ces oiseaux pensent que l'Aurore,
A dessein d'y tenir sa cour,
A quitté les rives du More.
Un saint désir de l'approcher
Les anime et les fait pencher
Des branches qui lui font ombrage,
Et, devant ces divinités,
Leurs innocentes libertés
Ne craignent rien qui les outrage.

Leurs cœurs se laissent dérober,
Insensiblement ils s'oublient,
Et des rameaux qu'ils font courber
Quelquefois leurs pieds se délient ;
Leur petit corps précipité
Se fie en la légèreté
De la plume, qui les retarde;
Ils planent sur leurs ailerons
Et volètent aux environs
De Sylvie, qui les regarde.

Quand elle écoute leurs chansons,
Leur vaine gloire s'étudie

A réciter quelques leçons
De leur plus douce mélodie.
Chacun d'eux se trouve ravi;
Ils étalent tous à l'envi
Leur trésor caché sous la plume,
Et ces remèdes si plaisants
Qui des soucis les plus cuisants
Détrempent toute l'amertume.

Comme les chantres quelquefois,
D'une complaisance ignorante
Mignardant et l'œil et la voix
Devant les beaux yeux d'Amarante,
Leur plaisir et leur vanité
Fait qu'avec importunité
Ils nous prodiguent leurs merveilles,
Et qu'ils chantent si longuement
Que leur concert le plus charmant
Lasse l'esprit et les oreilles.

Ainsi l'entretien d'un rimeur,
Enflé des arts et des sciences,
Lorsqu'il se trouve en bonne humeur,
Vient à bout de nos patiences,
Et, sans qu'on puisse rebuter
Cet instinct de persécuter
Que leur inspire le génie,
Il faut, à force de parler,

Que le poumon, las de souffler,
Fasse paix à la compagnie.

Ainsi ces oiseaux, s'attachant
Au dessein de plaire à Sylvie,
Dans les longs efforts de leurs chants
Semblent vouloir laisser la vie :
Leur gosier sans cesse mouvant
Etourdit les eaux et le vent,
Et, vaincu de sa violence,
Quoi qu'il veuille se retenir,
Il peut à peine revenir
A la liberté du silence.

Comme ils tâchent à qui mieux mieux
De faire agréer leur hommage,
Leur zèle rend presque odieux
Le tumulte de leur ramage ;
Leur bruit est ce bruit de Paris
Lorsqu'une voix de tant de cris
Bénit le roi parmi les rues
Qu'on le fâche en le bénissant,
Et l'air éclate d'un accent
Qui semble avoir crevé les nues.

—

ODE VIII

Sur tous le rossignol outré,
Dans son âme encore altérée,
N'a jamais pu dire à son gré
Les affronts que lui fit Térée.
Ses poumons, sans cesse enflammés,
Sont ses vieux soupirs raïmés,
Et ce peu d'esprit qui lui reste
N'est qu'un souvenir éternel
De maudire son criminel
Et l'appeler toujours inceste.

Ce petit oiseau tout penché
Où la princesse se présente
Craint d'avoir le gosier bouché,
Le bec clos, la langue pesante,
Et, cependant qu'il peut jouir
Du bonheur de se faire ouïr,
Lui raconte son aventure,
Et gazouille soir et matin
Sur les caprices du Destin,
Qui lui fit changer de nature.

Il a de si divers accès

Dans le long récit de sa honte,
Qu'on aura fini mon procès
Quand il aura fini son conte.
Les morts gisants sous Pélion,
Toutes les cendres d'Ilion,
N'ont point donné tant de matière
De faire des plaintes aux cieux
Que cet oiseau malicieux
En vomit sur son cimetière.

Ce plaisir reste à son malheur
Que sa voix, qui daigne le suivre,
Afin de venger sa douleur,
La fait continuer de vivre.
Il ne fait pas bon irriter
Celui qui sait si bien chanter,
Car l'artifice de l'envie
Ne sauroit trouver un tombeau
D'où son esprit toujours plus beau
Ne revienne encore à la vie.

La cendre de son monument,
Malgré les traces ennemies,
Fait revivre éternellement
Son mérite et leurs infamies.
Les vers flatteurs et médisants
Trouvent toujours des partisans
Le pinceau d'un faiseur de rimes,

S'il est adroit aux fictions,
Aux plus sincères actions
Sait donner la couleur des crimes.

Dieux! que c'est un contentement
Bien doux à la raison humaine
Que d'exhaler si doucement
La douleur que nous fait la haine!
Un brutal qu'on va poursuivant
Dans des soupirs d'air et de vent
Cherche une honteuse allégeance;
Mais la douleur des bons esprits,
Qui laisse des soupirs écrits,
Guérit avecque la vengeance.

Aujourd'hui, dans les durs soucis
Du malheur qui me bat sans cesse,
Si mes sens n'étoient adoucis
Par le respect de la princesse,
J'écrirois avecque du fiel
Les adversités dont le Ciel
Souffre que les méchants me troublent,
Et, quand mes maux m'accableroient,
Mes injures redoubleroient
Comme leurs cruautés redoublent.

Peut-être les sanglants auteurs
De tant et de si longs outrages,

Ces infâmes persécuteurs,
Verront mourir leurs vieilles rages ;
Et si ma fortune, à son tour
Permet que je me venge un jour,
N'ai-je point une encre assez noire
Et dans ma plume assez de traits
Pour les peindre dans ces portraits
Qui font horreur à la mémoire ?

Mais ici mes vers, glorieux
D'un objet plus beau que les anges,
Laissent ce soin injurieux
Pour s'occuper à des louanges.
Puisque l'horreur de la prison
Nous laisse encore la raison,
Muses, laissons passer l'orage ;
Donnons plutôt notre entretien
A louer qui nous fait du bien
Qu'à maudire qui nous outrage.

Et mon esprit voluptueux
Souvent pardonne par foiblesse,
Et comme font les vertueux,
Ne s'aigrit que quand on le blesse.
Encore, dans ces lieux d'horreur,
Je ne sais quelle molle erreur
Parmi tous ces objets funèbres
Me tire toujours au plaisir,

Et mon œil, qui suit mon désir,
Voit Chantilly dans ces ténèbres.

Au travers de ma noire tour
Mon âme a des rayons qui percent
Dans ce parc, que les yeux du jour
Si difficilement traversent.
Mes sens en ont tout le tableau :
Je sens les fleurs au bord de l'eau ;
Je prends le frais qui les humecte.
La princesse s'y vient asseoir.
Je vois, comme elle y va le soir,
Que le jour fuit et la respecte.

Les oiseaux n'y font plus de bruit.
Le seul roi de leur harmonie,
Qui touche un luth en pleine nuit,
Demeure en notre compagnie,
Et, laissant ses vieilles douleurs
Dans la lumière et les chaleurs
Que la fuite du jour emporte,
Il concerte si sagement
Qu'il semble que le jugement
Lui forme des airs de la sorte.

—

ODE IX

Moi qui chante soir et matin
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où je vois ce riche butin
Qu'elle prend au rivage more,
L'or, les perles et les rubis,
Dont ses flammes et ses habits
Ont jadis marqué la cigale,
Et tout ce superbe appareil
Qu'elle déroboit au soleil
Pour se faire aimer à Céphale,

Tous les jours la reine des bois
Devant mes yeux passe et repasse,
Et souvent, pour ouïr ma voix,
Se détourne un peu de la chasse.
Souvent qu'elle se va baigner,
Où rien ne l'ose accompagner
Que ses Dryades vagabondes,
J'ai tout seul cette privauté
De voir l'éclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air et de l'onde.

Mais j'atteste l'air et les cieux,

Dont je tiens la voix et la vie,
Que mon jugement et mes yeux
Aiment mieux mille fois Sylvie.
Un de ses regards seulement,
Qui partent si nonchalamment,
Donne à mes chansons tant d'amorce
Et de si douces vanités,
Que les autres divinités
N'en jouissent plus que de force.

Si mes airs cent fois récités,
Comme l'ambition me presse,
Mêlent tant de diversités
Aux chansons que je vous adresse,
C'est que ma voix cherche des traits
Pour un chacun de vos attraits.
Mais c'est en vain qu'elle se pique
De satisfaire à tous mes vœux,
Car le moindre de vos cheveux
Peut tarir toute ma musique.

Quand ma voix, qui peut tout ravir,
Réussiroit à vous complaire,
Le soin que j'ai de vous servir
Tâche en vain de me satisfaire.
Je crois que mes airs innocents,
Au lieu d'avoir flatté vos sens,
Leur ont donné de la tristesse,

Et que mes accents enroués,
Au lieu de les avoir loués,
Ont choqué leur délicatesse.

Quand la nuit vous ôte d'ici,
Et que ses ombres coutumières
Laissent ce cabinet noirci
De l'absence de vos lumières,
Aussitôt j'oy * que le Zéphyr
Me demande avec un soupir
Ce que vous êtes devenue,
Et l'eau me dit en murmurant
Que je ne suis qu'un ignorant
De vous avoir si peu tenue.

O Zéphyres ! ô chères eaux !
Ne m'en imputez point l'injure :
J'ai chanté tous les airs nouveaux
Que m'apprit autrefois Mercure.
Mais que ma voix dorénavant
N'approche ni ruisseau ni vent,
Que l'air ne porte plus mes ailes,
Si, dans le printemps à venir,
Je n'ai de quoi l'entretenir
De dix mille chansons nouvelles.

Ainsi finit ces tons charmeurs
L'oiseau dont le gosier mobile

Souffle toujours à nos humeurs
De quoi faire mourir la bile,
Et, brûlant après son dessein,
Il ramasse dedans son sein
Le doux charme des voix humaines,
La musique des instruments
Et les paisibles roulements
Du beau cristal de nos fontaines.

Comme en la terre et par le ciel
Des petites mouches errantes
Mêlent, pour composer leur miel,
Mille matières différentes,
Formant ses airs, qui sont ses fruits,
L'oiseau digère mille bruits
En une seule mélodie,
Et, selon le temps de sa voix,
Tous les ans le parc une fois
Le reçoit et le congédie.

—

ODE X

Rossignol, c'est assez chanté ;
Ce parc est désormais trop sombre :
Je trouve Apollon rebuté
D'écrire si longtemps à l'ombre.

Ces lieux si beaux et si divers
Méritent chacun tous les vers
Que je dois à tout le volume;
Mais je sens croître mon sujet,
Et toujours un plus grand objet
Se vient présenter à ma plume.

Je sais qu'un seul rayon du jour
Mériteroit toute ma peine,
Et que ces étangs d'alentour
Pourroient bien engloutir ma veine;
Une goutte d'eau, une fleur,
Chaque feuille et chaque couleur
Dont nature a marqué ces arbres,
Mérite tout un livre à part,
Aussi bien que chaque regard
Dont Sylvie a touché ces arbres.

Mais les myrtes et les lauriers
De tant de beautés de sa race
Et de tant de fameux guerriers
Me demandent déjà leur place.
Saints rameaux de Mars et d'Amour,
En quel si reculé séjour
Vous plaît-il que je vous apporte?
C'est pour vous, immortels rameaux,
Que j'abandonne ces ormeaux
Et foule aux pieds leur feuille morte.

Pour vous je laisse auprès de moi
Une loge, aujourd'hui déserte,
Que jadis pour l'amour d'un roi
Ces arbres ont ainsi couverte.
Sous ce toit, loin des courtisans,
De qui les soupçons médisants
N'ont jamais appris à se taire,
Alcandre a mille fois goûté
Ce qu'un prince a de volupté
Quand il trouve un lieu solitaire.

Je dirois les secrets moments
Des faveurs, des saintes malices,
Dont le caprice des amants
Forme leur plainte et leurs délices :
Mais si l'œil de Sylvie un jour
De cette lecture d'amour
Avoit surpris son innocence,
Ma prison me seroit trop peu ;
Lors faudroit-il dresser le feu
Dont on veut punir ma licence.

Suivant le vertueux sentier
Où mon juste dessein m'attire,
Je laisse à gauche ce quartier
Pour le Faune et pour le Satyre.
Or, quelque si pressant dessein
Qui m'enflamme aujourd'hui le sein,

Quelque vanité qui m'appelle,
Ce seroit un péché mortel
Si je ne visitois l'autel,
Etant si près de la chapelle.

Que ces arbres sont bien ornés!
Je suis ravi quand je contemple
Que ces promenoirs sont bornés
Des sacrés murs d'un petit temple.
Ici loge le roi des rois :
C'est ce Dieu qui porta la croix,
Et qui fit à ces bois funèbres
Attacher ses pieds et ses mains
Pour délivrer tous les humains
Du feu qui ard dans les ténèbres.

Son esprit partout se mouvant
Fait tout vivre et mourir au monde;
Il arrête et pousse le vent,
Et le flux et reflux de l'onde ;
Il ôte et donne le sommeil;
Il montre et cache le soleil ;
Notre force et notre industrie
Sont de l'ouvrage de ses mains,
Et c'est de lui que les humains
Tiennent race, et biens, et patrie.

Il a fait le tout du néant ;

Tous les anges lui font hommage,
Et le nain comme le géant
Porte sa glorieuse image.
Il fait au corps de l'univers
Et le sexe et l'âge divers.
Devant lui c'est une peinture
Que le ciel et chaque élément;
Il peut d'un trait d'œil seulement
Effacer toute la nature.

Tous les siècles lui sont présents,
Et sa grandeur non mesurée
Fait des minutes et des ans
Même trace et même durée.
Son esprit partout épandu,
Jusqu'en nos âmes descendu,
Voit naître toutes nos pensées;
Même en dormant, nos visions
N'ont jamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparavant tracées.

Ici, Muses, à deux genoux
Implorons sa divine grâce
D'imprimer toujours devant nous
Les marques d'une heureuse trace;
C'est elle qui nous doit guider,
Depuis celui qui vint fonder
La première croix dans la France,

Jusqu'à sa race, qui promet
De la planter chez Mahomet
Avec la pointe de sa lance.

C'est où mon esprit enchaîné
Goûtera par un longue étude *
L'aise que prend mon cœur bien né
Quand il combat l'ingratitude,
Et si j'ai bien loué les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oiseaux,
Qui ne songent point à me plaire,
Lisis, qui songe à mon ennui,
Verra sur sa race et sur lui
Ma reconnoissance exemplaire.

LIVRE IV

PIÈCES DIVERSES

A MONSIEUR DU FARGIS (1)

Je ne m'y puis résoudre, excuse-moi de grâce :
Ecrivant pour autrui, je me sens tout de glace.
Je t'ai promis chez toi des vers pour un amant
Qui se veut faire aider à plaindre son tourment ;
Mais, pour lui satisfaire et bien peindre sa flamme,
Je voudrois par avant avoir connu son âme.
Tu sais bien que chacun a des goûts tous divers,
Qu'il faut à chaque esprit une sorte de vers,
Et que, pour bien ranger le discours et l'étude,
En matière d'amour je suis un peu trop rude.

(1) M. Du Fargis d'Angennes, neveu de M. de Rambouillet. Voyez Tallemant des Réaux (*Collection des plus belles pages*).

Il faudroit, comme Ovide, avoir été piqué ;
On écrit aisément ce qu'on a pratiqué,
Et je te jure ici, sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun trait ne me touche.
Je n'entends point les lois ni les façons d'aimer,
Ni comme Cupidon se mêle de charmer.
Cette divinité, des Dieux même adorée,
Ces traits d'or et de plomb, cette trousse dorée,
Ces ailes, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vraiment un mystère où je ne pense pas.
La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables,
Et jamais mon esprit ne trouvera bien sain
Celui-là qui se paît d'un fantôme si vain,
Qui se laisse emporter à des honteux mensonges
Et vient, même en veillant, s'embarrasser de songes.
Le vulgaire, qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouve du sens caché dans la confusion ;
Même des plus savants, mais non pas des plus sages,
Expliquent aujourd'hui ces fabuleux ombrages.
Autrefois les mortels parlaient avec les Dieux,
L'on en voyait pleuvoir à toute heure des cieux ;
Quelquefois on a vu prophétiser des bêtes ;
Les arbres de Dodone étoient aussi prophètes.
Ces contes sont fâcheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisait jadis.
Sur ce propos un jour j'espère de t'écrire
Et prendre un doux loisir pour nous donner à rire.

Cependant je te prie encor de m'excuser
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre toujours de te fermer l'oreille
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.
Penses-tu, quand j'aurois employé tout un jour
A bien imaginer des passions d'amour
Que mes conceptions seroient bien exprimées
En paroles de choix, bien mises, bien rimées ?
L'autre n'y trouveroit possible rien pour lui,
Tant il est malaisé d'écrire pour autrui.
Après qu'à son plaisir j'aurois donné ma peine,
Je sais bien que possible il loueroit ma veine :
« Vraiment ces vers sont beaux, ils sont doux et coulants,
« Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents.
« J'eusse bien désiré que vous eussiez encore
« Mieux loué sa beauté, car vraiment je l'honore.
« Vous n'avez point parlé du front, ni des cheveux,
« Ni de son bel esprit, seul objet de mes vœux.
« Tant seulement six vers encor, je vous supplie.
« Mon Dieu, que de travail vous donne ma folie ! »
Il voudroit que son front fût aux astres pareil,
Que je la fisse ensemble et l'aube et le soleil,
Que j'écrive comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle un océan de larmes.
Ces termes égarés offensent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur
Qui réclame Phébus ; quant à moi, je l'abjure
Et ne reconnois rien pour tout que ma nature.

SATIRE PREMIÈRE

Qui que tu sois, de grâce, écoute ma satire,
Si quelque humeur joyeuse autre part ne t'attire;
Aime ma hardiesse et ne t'offense point
De mes vers, dont l'aigreur utilement te point.
Toi que les éléments ont fait d'air et de boue,
Ordinaire sujet où le malheur se joue,
Sache que ton filet, que le destin ourdit,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.
Pour ne te point flatter d'une divine essence,
Vois la condition de ta sale naissance,
Que, tiré tout sanglant de ton premier séjour,
Tu vois en gémissant la lumière du jour ;
Ta bouche n'est qu'aux cris et à la faim ouverte,
Ta pauvre chair naissante est toute découverte,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien
Et moins qu'un sens brutal sait le mal et le bien.
A grand peine deux ans t'enseignent un langage
Et des pieds et des mains te font trouver l'usage.
Heureux au prix de toi les animaux des champs !
Ils sont les moins haïs, comme les moins méchants.
L'oiselet de son nid à peu de temps s'échappe
Et ne craint point les airs que de son aile il frappe ;
Les poissons en naissant commencent à nager,

Et le poulet éclos chante et cherche à manger.
Nature, douce mère à ces brutales races,
Plus largement qu'à toi leur a donné des grâces.
Leur vie est moins sujette aux fâcheux accidents
Qui travaillent la tienne et dehors et dedans.
La bête ne sent point peste, guerre ou famine,
Le remords d'un forfait en son cœur ne la mine;
Elle ignore le mal pour n'en avoir la peur,
Ne connaît point l'effroi de l'Achéron trompeur.
Elle a la tête basse et les yeux contre terre,
Plus près de son repos et plus loin du tonnerre.
L'ombre des trépassés n'aigrit son souvenir,
On ne voit à sa mort le désespoir venir;
Elle compte sans bruit et loin de toute envie
Le terme dont nature a limité sa vie,
Donne la nuit paisible aux charmes du sommeil
Et tous les jours s'égaie aux clartés du soleil,
Franche de passions et de tant de traverses
Qu'on voit au changement de nos humeurs diverses.
Ce que veut mon caprice à ta raison déplaît,
Ce que tu trouves beau, mon œil le trouve laid.
Un même train de vie au plus constant n'agrée :
La profane nous fâche autant que la sacrée.
Ceux qui, dans les bourbiers des vices empêchés,
Ne suivent que le mal, n'aiment que les péchés,
Sont tristes bien souvent, et ne leur est possible
De consumer une heure en volupté paisible.
Le plus libre du monde est esclave à son tour,

Souvent le plus barbare est sujet à l'amour,
Et le plus patient que le soleil éclaire
Se trouve quelquefois emporté de colère.
Comme Saturne laisse et prend une saison,
Notre esprit abandonne et reçoit la raison ;
Je ne sais quelle humeur nos volontés maîtrise,
Et de nos passions est la certaine crise ;
Ce qui sert aujourd'hui nous doit nuire demain,
On ne tient le bonheur jamais que d'une main.
Le destin inconstant sans y penser oblige,
Et, nous faisant du bien, souvent il nous afflige.
Les riches plus contents ne se sauroient guérir
De la crainte de perdre et du soin d'acquérir.
Notre désir changeant suit la course de l'âge :
Tel est grave et pesant qui fut jadis volage,
Et sa masse caduque, esclave du repos,
N'aime plus qu'à rêver, hait le joyeux propos.
Une sale vieillesse, en déplaisir confite,
Qui toujours se chagrine et toujours se dépite,
Voit tout à contre cœur, et, ses membres cassés,
Se ronge de regret de ses plaisirs passés,
Veut traîner notre enfance à la fin de la vie,
De notre sang bouillant veut étouffer l'envie.
Un vieux père rêveur, aux nerfs tout refroidis,
Sans plus se souvenir quel il étoit jadis,
Alors que l'impuissance éteint sa convoitise,
Veut que notre bon sens révère sa sottise,
Que le sang généreux étouffe sa vigueur,

Et qu'un esprit bien né se plaise à la rigueur.
Il nous veut arracher nos passions humaines,
Que son malade esprit ne juge pas bien saines ;
Soit par rébellion, ou bien par une erreur,
Ces repreneurs fâcheux me sont tous en horreur ;
J'approuve qu'un chacun suive en tout, la nature :
Son empire est plaisant et sa loi n'est pas dure ;
Ne suivant que son train jusqu'au dernier moment,
Même dans les malheurs on passe heureusement.
Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable,
Qui dans l'état mortel tient tout indifférent ;
Aussi bien même fin à l'Achéron nous rend.
Si tu veux résister, l'amour te sera pire,
Et ta rébellion étendra son empire ;
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que notre entendement ne peut pas mesurer.
C'est un fiévreux tourment, qui, travaillant notre âme,
Lui donne des accès et de glace et de flamme,
S'attache à nos esprits comme la fièvre au corps,
Jusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors.
Contre ses longs efforts la résistance est vaine ;
Qui ne peut l'éviter, il doit aimer sa peine.
L'esclave patient n'est qu'à demi dompté
S'il veut à sa contrainte unir sa volonté.
Le sanglier * enragé, qui d'une dent pointue
Dans son gosier sanglant mord l'épieu qui le tue,
Se nuit pour se défendre, et, d'un aveugle effort,

Se travaille lui-même et se donne la mort.
Ainsi l'homme souvent s'obstine à se détruire
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.
Celui qui de nature, et de l'amour des Cieux,
Entrant en la lumière, est né moins vicieux,
Lorsque plus son génie aux vertus le convie,
Il force sa nature, et fait toute autre vie;
Imitateur d'autrui, ne suit plus ses humeurs,
S'égare pour plaisir du train des bonnes mœurs;
S'il est né libéral, au discours d'un avare
Il tâchera d'éteindre une vertu si rare;
Si son esprit est haut, il le veut faire bas;
S'il est propre à l'étude, il parle des combats.
Je crois que les destins ne font venir personne
En l'être des mortels qui n'ait l'âme assez bonne;
Mais on la vient corrompre, et le céleste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu :
Car l'imitation rompt notre bonne trame,
Et toujours chez autrui fait demeurer notre âme.
Je pense que chacun auroit assez d'esprit,
Suivant le libre train que nature prescrit.
A qui ne sait farder ni le cœur ni la face,
L'impertinence même a souvent bonne grâce.
Qui suivra son génie et gardera sa foi,
Pour vivre bien heureux, il vivra comme moi.

—

SECONDE SATIRE

Connois-tu ce fâcheux qui contre la fortune
Aboie impudemment comme un chien à la lune,
Et qui voudroit, ce semble, en détourner le cours
Par l'importunité d'un outrageux discours?
D'une sotte malice en son âme il s'afflige
Quand la faveur du roi ses favoris oblige.
Un homme dont le nom est à peine connu,
D'un pays étranger nouvellement venu,
Que la fortune aveugle, en promenant sa roue,
Tira sans y penser d'une ornière de boue,
Malgré toute l'envie, au-dessus du malheur,
D'un crédit insolent gourmande la valeur.
Et nous le permettons! Et le François endure
Qu'à ses propres dépens cette grandeur lui dure!
Nos princes autrefois étoient bien plus hardis :
Où se cache aujourd'hui la vertu de jadis?
Apprends, malicieux, comme tu sais mal vivre,
Qu'une fortune est d'or et que l'autre est de cuivre;
Que le sort a des lois qu'on ne sauroit forcer;
Que son compas est droit, qu'on ne le peut fausser.
Nous venons tous du ciel pour posséder la terre;
La faveur s'ouvre aux uns, aux autres se resserre :
Une nécessité, que le ciel établit,

Déshonore les uns, les autres anoblit;
Un ignoble souvent de riches biens hérite,
L'autre dans l'hôpital est tout plein de mérite.
Pour trouver le meilleur, il faudroit bien choisir;
Ne crois point que les Dieux soient si pleins de loisir.
Encor si chaque infâme étoit marqué d'un signe
Qui de toutes vertus le fit trouver indigne,
Les rois, qui sous les dieux disposent du bonheur,
Enrichiroient toujours le mérite et l'honneur.
Que si l'âme des dieux est la même justice,
Si ce qui leur déplaît porte le nom de vice,
Les rois, qui sont leurs fils et lieutenants ici,
Peuvent juger des bons et des mauvais aussi;
Et, sans flatter mon roi, je trouve bien étrange
Qu'un vulgaire ignorant et tiré de la fange
Contre sa majesté se montre injurieux,
Dessus ses actions portant l'œil curieux.
Quant à moi, je répute une faveur bien mise
Envers le plus chétif que le roi favorise;
Quoique toujours bien pauvre et toujours dédaigné,
Sur mon esprit l'envie encor n'a rien gagné.
Qu'un homme de trois jours de soie et d'or se couvre,
Du bruit de sa carrosse * importune le Louvre;
Qu'un étranger heureux se moque des François,
Qu'il ait mille suivants, pourvu que je n'en sois.
Qui voudra pénitence aux déserts se consomme,
Qu'il vive tout ainsi que s'il n'étoit plus homme,
Ne mange que du foin, ne boive que de l'eau,

Au plus fort de l'hiver n'ait robe ni manteau,
Se fouette tous les jours, et d'une vie austère
Accomplisse de Christ le glorieux mystère.
Moi qui suis d'une humeur trop encline à pécher,
D'un fardeau si pesant, je ne puis m'empêcher *.
Suis ta dévotion, et ne crois point, hermite,
Que mon âme te blâme, et moins qu'elle t'imite.
Puissent les envieux de la faveur du roi,
Bien que leur rage encor ne se soit prise à moi,
De tels désespérés croître le triste nombre !
Reclus dans un rocher plein de silence et d'ombre,
Qu'ils ne puissent trouver le doux air de la cour,
Et ne voient jamais un agréable jour !
Je leur fais ce souhait en mon humeur hardie;
Je ne crains point faillir, quoi que ma Muse die ;
Ma liberté dit tout sans toutefois nommer,
Par une vaine aigreur, ceux que je veux blâmer.
Aussi n'attends jamais que je te fasse rire
D'un vers que sans danger je ne saurois écrire.
Ceux-là sont fols vraiment qui vendent un bon mot
De cent coups de bâton que fait donner un sot.

—

SUR UN BALLET DU ROI

I. — APOLLON CHAMPION

Moi de qui les rayons font les traits du tonnerre
Et de qui l'univers adore les autels, [la guerre,
Moi dont les plus grands Dieux redouteroient
Puis-je sans déshonneur me prendre à des mortels ?

J'attaque malgré moi leur orgueilleuse envie,
Leur audace a vaincu ma nature et le sort :
Car ma vertu, qui n'est que pour donner la vie,
Est aujourd'hui forcée à leur donner la mort.

J'affranchis mes autels de ces fâcheux obstacles,
Et foulant ces brigands que mes traits vont punir,
Chacun dorénavant viendra vers mes oracles
Et préviendra le mal qui lui peut advenir.

C'est moi qui, pénétrant la dureté des arbres,
Arrache de leur cœur une savante voix,
Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,
Et qui trace au destin la conduite des rois.

C'est moi dont la chaleur donne la vie aux roses,

Et fait ressusciter les fruits ensevelis ;
Je donne la durée et la couleur aux choses,
Et fais vivre l'éclat de la blancheur des lys.

Si peu que je m'absente, un manteau de ténèbres
Tient d'une froide horreur ciel et terre couverts ;
Les vergers les plus beaux sont des objets funèbres
Et, quand mon œil est clos, tout meurt en l'univers.

II. — LES NAUTONNIERS

Les Amours plus mignards à nos rames se lient,
Les Tritons à l'envi nous viennent caresser,
Les vents sont modérés, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer.

Avec notre dessein va le cours des étoiles,
L'orage ne fait point blêmir nos matelots,
Et jamais Alcyon sans regarder nos voiles
Ne commit sa nichée à la merci des flots.

Notre Océan est doux comme les eaux d'Euphrate ;
Le Pactole, le Tage, est moins riche que lui,
Ici jamais nocher ne craignit le pirate,
Ni d'un calme trop long ne ressentit l'ennui.

Sous un climat heureux, loin du bruit du tonnerre,

Nous passons à loisir nos jours délicieux,
Et là jamais notre œil ne désira la terre,
Ni sans quelque dédain ne regarda les cieux.

Agréables beautés pour qui l'amour soupire,
Eprouvez avec nous un si joyeux destin
Et nous dirons partout qu'un si rare navire
Ne fut jamais chargé d'un si rare butin.

—

FRAGMENTS

I

Si je passe en un jardinage
Semé de roses et de lys,
Il me ressouvient de Philis,
Qui les a dessus son visage.

Diane qui luit dans les Cieux,
Toujours jeune, amoureuse et belle,
Me la remet devant les yeux,
Parce qu'elle est chaste comme elle.

Je la vois si je vois l'Aurore,
Et quand le Soleil luit ici,

Il me ressouvient d'elle aussi,
Pour ce que l'Univers l'adore.

Les grâces dedans un tableau,
Le petit Amour et la flamme,
Bref, tout ce que je vois de beau
Me la fait revenir dans l'âme.

(*De l'Immortalité de l'âme.*)

II

Les objets d'étrange figure
Sont rares parmi les humains,
Il se trouve dans la nature
Peu de Géants et peu de Nains.

Bien peu de beautés comme Hélène,
Peu de frères comme Castor,
Peu d'ivrognes comme Silène,
Peu de sages comme Nestor.

Peu de chiens comme étoit Cerbère,
Peu de fleuves comme Achéron,
Peu de femmes comme Mégère,
Peu de nochers comme Caron.

Aucun teint beau comme Jacinthe,
Rien de si clair que le Soleil,

Rien de plus amer que l'absinthe,
Et rien plus doux que le sommeil.

Peu de bruits comme le tonnerre,
Peu de morts comme Pélion,
Et des animaux de la terre,
Peu sont fiers comme un lion.

Peu de félicités suprêmes,
Peu d'incomparables malheurs,
Peu de ressentiments extrêmes,
De voluptés ou de douleurs.

(*Ibid.*)

III

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments,
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre;
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête la lumière,
Et qui malgré les Fleurs de Lys,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis;

Ce grand Dieu qui fit les abîmes

Dans le centre de l'Univers,
Et qui les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocents
A l'ombre de ses bras puissants
Trouvent un assuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le déluge
Des maux où vous m'avez jeté.

Eloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'œil du jour
Ne me luit plus qu'avec peine;
Sur le faîte affreux d'un rocher,
D'où les ours n'osent approcher,
Je consulte avec des furies,
Qui ne font que solliciter
Mes importunes rêveries
A me faire précipiter.

Aujourd'hui parmi des sauvages,
Où je ne trouve à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,
Et dedans l'écho des rivages :
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecque des cris
Bénit le Roi parmi les rues,

Ici les accents des corbeaux,
Et les foudres dedans les nues
Ne me parlent que de tombeaux.
(*Au Roi. Sur son exil. Ode.*)

IV

La paix, trop longtemps désolée,
Revient aux pompes de la Cour
Et retire du mausolée
Les jeux, les danses et l'amour;
Au seul éclat de nos épées
Les tempêtes sont dissipées,
Tous nos bruits sont ensevelis:
Mon prince a fait cesser la guerre,
Et la grâce a rendu la terre
Pleine de palmes et de lys.
(*Sur la Paix de l'année 1620. Ode.*)

V

Tout ce que la nature a de rare et de beau,
Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que peut le Ciel pour obliger la terre,
Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roses des rosiers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents, et le bruit des oiseaux,

Les vêtements d'Iris, et le teint de l'Aurore,
Les attraits de Vénus, ni les douceurs de Flore,
Tout ce que tous les Dieux ont de cher et de doux,
Grand Prince, ne peut point se comparer à vous.

(*Au Roi. Etrennes.*)

VI

Chaque saison donne ses fruits;
L'automne nous donne ses pommes,
L'hiver donne ses longues nuits,
Pour un plus grand repos des hommes;
Le printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'âme, et les couleurs
A la feuille qui semble morte;
Il donne la vie aux forêts,
Et l'autre saison nous apporte
Ce qui fait jaunir nos guérets.

La terre pour donner ses biens
Se laisse fouiller jusqu'au centre;
Et pour nous les champs indiens
Se tirent les trésors du ventre;
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaisseaux et nos hameçons,
Et cet élément si barbare,
Pour se faire voir libéral,

Arrache de son sein avare,
L'ambre, la perle et le coral *.

Les zéphyrs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la lune,
Les navires aux matelots,
Les matelots à la fortune ;
Tout ce que l'univers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre notre vie aisée :
L'abeille ne prend point du ciel
Les doux présents de la rosée
Que pour nous en donner le miel.

Les rochers qui font le tableau
Des stérilités de nature,
Afin de nous donner de l'eau,
Fendent-ils pas leur masse dure ?
Et les champs les plus impuissants
Nous donnent l'ivoire et l'encens,
Les déserts les plus inutiles
Donnent de grands titres aux rois,
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre et du bois.

(*Au marquis de Bouquinkant* (1). *Ode.*)

(1) Buckingham.

VII

Tous nos arbres sont dépouillés,
Nos promenoirs sont tous mouillés,
L'émail de notre beau parterre
A perdu ses vives couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air est malade d'un caterre*,
Et l'œil du ciel noyé de pleurs
Ne sait plus regarder la terre.

La nacelle attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oisive au port est retenue ;
La tortue et les limaçons
Jeûnent perclus sous les glaçons ;
L'oiseau sur une branche nue
Attend pour dire ses chansons
Que la feuille soit revenue.

Le héron quand il veut pêcher,
Trouvant l'eau toute de rocher,
Se paît du vent et de sa plume,
Il se cache dans les roseaux,
Et contemple au bord des ruisseaux.
La bise, contre sa coutume,
Souffle la neige sur les eaux
Où bouillait autrefois l'écume.

Les poissons dorment assurés,
D'un mur de glace remparés,
Francs de tous les dangers du monde
Fors que toi tant seulement,
Qui restreins leur moite élément
Jusqu'à la goutte plus profonde,
Et les laisses sans mouvement
Enchâssés en l'argent de l'onde.

Tous les vents brisent leurs liens,
Et dans les creux éoliens
Rien n'est resté que le zéphyr,
Qui tient les œillets et les lys
Dans ses poumons ensevelis,
Et triste en la prison soupire
Pour les membres de sa Philis
Que la tempête lui déchire.

(*Contre l'hiver. Ode.*)

VIII

Lorsque l'aube en suivant la nuit qu'elle a chassée
Epart* ses tresses d'or,
Le premier mouvement qui vient à ma pensée,
C'est l'amour d'Alidor.

Je tâche en m'éveillant à rappeler les songes
Que j'ai faits en dormant,

Et dans le souvenir de leurs plaisants mensonges
Je revois mon amant.

Mon esprit amoureux n'est point sans violence
Au milieu du repos,
Je le vois dans la nuit et parmi le silence,
J'entends ses doux propos.

Tous les secrets d'amour que le sommeil exprime
Mon âme les ressent,
Et le matin je pense avoir commis un crime
Dans mon lit innocent.

De honte à mon réveil je suis toute confuse,
Et d'un œil tout fâché
Je vois dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'avoir fait un péché.

(Pour Mlle de M. Stances).

IX

Que mon sort étoit doux, s'il eût coulé mes ans
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisants !

Tenant mes jours cachés dans ce lieu solitaire,
Nul que moi ne m'eût fait ni parler ni me taire :
A ma commodité j'aurois eu le sommeil,
A mon gré j'aurois pris et l'ombre et le soleil.

Dans ces vallons obscurs, où la mère nature
A pourvu nos troupeaux d'éternelle pâture,
J'aurois eu le plaisir de boire à petits traits
D'un vin clair, pétillant, et délicat et frais,

Qu'un terroir assez maigre et tout coupé de roches
Produit heureusement sur les montagnes proches.
Là mes frères et moi pouvions joyeusement,
Sans seigneur ni vassal, vivre assez doucement.

Là tous ces médisants, à qui je suis en proie,
N'eussent point ennuyé ni censuré ma joie,
J'aurois suivi partout l'objet de mes désirs,
J'aurois pu consacrer ma plume à mes plaisirs.

Là d'une passion, ni ferme ni légère,
J'aurois donné ma flamme aux yeux d'une bergère,
Dont le cœur innocent eût contenté mes vœux
D'un bracelet de chanvre, avecque ses cheveux.

J'aurois dans ce plaisir si bien flatté la vie,
Que l'orgueil de Caliste en eût crevé d'envie;
J'aurois peint la douceur de nos embrasements
Par tous les lieux témoins de nos embrassements.

Et comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eût été mille fois plus féconde :

L'aile d'un papillon m'eût plus fourni de vers,
Qu'aujourd'hui ne feroit le bruit de l'univers.
(*Plainte de Théophile à son ami Tircis.*)

—

ÉPIGRAMMES

I

Grâce à ce comte libéral
Et à la guerre de Mirande,
Je suis poète et caporal.
O Dieux ! que ma fortune est grande !
O combien je reçois d'honneur
Des sentinelles que je pose !
Le sentiment de ce bonheur
Fait que jamais je ne repose :
Si je couche sur le pavé,
Je n'en suis que plus tôt levé.
Parmi les troubles de la guerre
Je n'ai point un repos en l'air,
Car mon lit ne sauroit branler
Que par un tremblement de terre.

II

Qui voudra pense à des empires,
Et, avecque des vœux mutins,
S'obstine contre ses destins,
Qui toujours lui deviennent pires.

Moi, je demande seulement,
Du plus sacré vœu de mon âme,
Qu'il plaise aux Dieux et à ma dame
Que je brûle éternellement.

III

Mon frère, je me porte bien;
La Muse n'a souci de rien;
J'ai perdu cette humeur profane;
On me souffre au coucher du roi.
Et Phébus tous les jours chez moi
A des manteaux doublés de panne.

Mon âme incague les destins!
Je fais tous les jours des festins;
On me va tapisser ma chambre,
Tous mes jours sont des mardi-gras,
Et je ne bois point d'hypocras
S'il n'est fait avecque de l'ambre.

IV

Pour être divine et humaine,
Il faut en jeunesse sentir
Les plaisirs de la Magdeleine,
Et puis, vieille, s'en repentir.

V

Je naquis au monde tout nu ;
Je ne sais combien je vivrai.
Si je n'ai rien quand je mourrai,
Je n'aurai gagné ni perdu.

—

LES AMOURS TRAGIQUES DE PYRAME ET THISBÉ

(*Fragments*)

ACTE I

Scène première

THISBÉ

Du bruit et des fâcheux aujourd'hui séparée,
Ma seule fantaisie avec moi retirée,

Je puis ouvrir mon âme à la clarté des cieux,
Avec la liberté de la voix et des yeux ;
Il m'est ici permis de te nommer, Pyrame,
Il m'est ici permis de t'appeler mon âme :
Mon âme, qu'ai-je dit? c'est fort mal discourir,
Car l'âme, nous fait vivre et tu me fais mourir.
Il est vrai que la mort que ton amour me livre
Est aussi seulement ce que j'appelle vivre.
Nos esprits sans l'amour, assoupis et pesants,
Comme dans un sommeil passent nos jeunes ans.
Auparavant qu'aimer on ne sait point l'usage
Du mouvement des sens, ni des traits du visage.
Sans cette passion, les plus lourds animaux
Connoîtroient mieux que nous et les biens et les maux.
Notre destin seroit comme celui des arbres,
Et les beautés en nous seroient comme des marbres,
En qui l'ouvrier *, gravant l'image des humains,
Ne sauroit faire agir ni les pieds ni les mains.
Un bel œil dont l'éclat ne luit qu'à l'aventure,
C'est comme le Soleil qui cachoit la nature,
Auparavant qu'il fût entré dans ses maisons
Et qu'il pût discerner la beauté des saisons.
Moi je crois seulement depuis l'heure première
Que l'amour me toucha, d'avoir vu la lumière,
Et que mon cœur ne vint à respirer le jour
Que dès l'heure qu'il vint à soupirer d'amour ;
Et combien que le ciel fasse couler ma vie
Dans cette passion avec un peu d'envie,

Que mille empêchements combattent mes désirs,
Et qu'un triste succès menace nos plaisirs,
Que les discours mutins d'une haine ancienne,
Divisent la maison de Pyrame et la mienne,
Qu'hommes, ciel, temps et lieux nuisent à mon dessein,
Je ne saurois pourtant me l'arracher du sein,
Et quand je le pourrois, je serois bien marrie
Que d'un si cher tourment mon âme fût guérie.
Une telle santé me donneroit la mort;
Le penser seulement m'en fâche et me fait tort.

BERSIANE

Comment? vous être ainsi de nous tous éloignée!
Osez-vous bien aller sans être accompagnée?
Tout le monde au logis est en peine de vous,
Et surtout votre mère en est en grand courroux.

THISBÉ

Pourquoi cela? ma vie est-elle si suspecte?

BERSIANE

Non, mais toujours les vieux veulent qu'on les respecte.
Vous deviez pour le moins un de nous avertir,
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISBÉ

Sais-tu pas bien que j'aime à rêver, à me taire,
Et que mon naturel est un peu solitaire?
Que je cherche souvent à m'ôter hors du bruit?
Alors, pour dire vrai, je hais bien qui me suit;

Quelquefois mon chagrin trouveroit importune
La conversation de la bonne Fortune ;
La visite d'un Dieu me désobligeroit,
Un rayon du Soleil parfois me fâcheroit.

ACTE II

Scène II

PYRAME

Ta bonne volonté n'est pas diminuée?

THISBÉ

Elle a crû davantage, on n'a fait que jeter,
Du soufre dans la flamme afin de l'irriter :
Je suis d'un naturel à qui la résistance
Renforce le désir, l'espoir et la constance ;
Je crois qu'on me verroit mourir autant de fois
Qu'on me force d'ouïr ces importunes voix,
Sinon que mon amour de plus en plus persiste,
Et brûle davantage alors qu'on lui résiste ;
Et je n'ai rien de cher comme une occasion
De tout ce qui sauroit nourrir ma passion,
Puisqu'au divin objet dont je suis amoureuse
Le sort veut que je sois parfaitement heureuse,
Que tu mérites bien l'inviolable foi
Que jusques au tombeau je garderai pour toi.

PYRAME

Et moi si le tombeau laissoit encore aux âmes

Quelque petit rayon de leurs défuntes flammes,
Je n'aurois autre feu que toi dans les enfers,
Et dedans leurs prisons je n'aurois que tes fers :
Mais parmi nos discours nous ne prenons pas garde
Que ce doux entretien dont Amour nous retarde,
S'il n'est bien ménagé nous manquera bientôt.

THISBÉ

Hélas ! ne pourrons-nous jamais dire qu'un mot?
Les oiseaux dans les bois ont toute la journée
A chanter la fureur qu'Amour leur a donnée ;
Les eaux et les zéphirs, quand ils se font l'amour,
Leur rire et leurs soupirs font durer nuit et jour.

PYRAME

Il te faut retirer de crainte qu'il n'arrive
Que de ce peu de bien encore on ne nous prive.

THISBÉ

Dans une heure au plus tard je reviens donc ici.

PYRAME

Et moi je serai mort si je n'y viens aussi.

ACTE V

Scène dernière

THISBÉ, seule.

A peine ai-je repris mon esprit et ma voix.
Cette peur m'a fait perdre un voile que j'avois

Et m'a fait demeurer assez longtemps cachée.
Possible mon amant m'aura depuis cherchée.
Il doit être arrivé, s'il n'a perdu le soin
De me venir trouver, car le jour n'est pas loin.
Je n'entends plus que l'eau que verse la fontaine ;
Le silence profond me rend assez certaine
Que je puis approcher la tombe, où cependant
Mon Pyrame languit sans doute en m'attendant.
La bête qui cherchoit l'eau de cette vallée,
Ayant éteint sa soif, ores s'en est allée,
Autrement j'entendrois qu'elle feroit du bruit,
Et ses yeux brilleroient au travers de la nuit.
O nuit, je me remets enfin sous ton ombrage.
Pour avoir tant d'amour, j'ai bien peu de courage.
Mais, ou mon œil s'abuse en un objet trompeur,
Voici de quoi rentrer en ma première peur :
Une subite horreur me prend à l'impourvue *,
Et, si l'obscurité peut assurer ma vue,
Un augure incertain mes soupçons ne dément,
Certains pas dans les miens mêlés confusément,
Cette place partout sanglante et si foulée,
Montre qu'ici la bête a sa fureur soulée.
Dieux ! je vois par la terre un corps qui semble mort.
Mais pourquoi m'effrayer ? c'est Pyrame qui dort.
Pour divertir l'ennui de son attente oisive
Il repose aux doux bruit de cette source vive.
Ce sera maintenant à lui de m'accuser !
Mais ce lieu dur et froid mal propre à reposer,

Que déjà la rosée a rendu tout humide,
M'oblige à l'éveiller. Dieux ! que je suis timide !
J'ai son contentement et son repos si cher,
Que ma voix seulement a peur de le fâcher ;
Il dort si doucement qu'on ne sauroit à peine
Discerner parmi l'air le bruit de son haleine :
Mais d'où vient qu'immobile et froid dessous ma main
Il semble mort ? Pyrame ! ô Dieux j'appelle en vain,
Je ne respire plus, ce beau corps est de glace.
Hélas ! je vois la mort peinte dessus sa face ;
D'une éternelle nuit son bel œil est couvert,
Je vois d'un large coup son estomac ouvert.
Hé ! ne meurs pas si tôt, ouvre un peu la paupière
Respire encore un coup, je mourrai la première,
Ne t'en va point sans moi, ne me fais point ce tort
Tu ne me réponds rien, mon cœur ? Tu n'es pas mort ?
Les Dieux ne meurent point, la nature est trop sage
Pour laisser ruiner son plus aimable ouvrage.
Mais, ô faible discours, ô faux soulagement,
La perte que je fais m'ôte le jugement :
Pyrame ne vit plus, ha ! ce soupir l'emporte.
Comment ? il ne vit plus, et je ne suis pas morte ?
Pyrame, s'il te reste encore un peu de jour,
Si ton esprit me garde encore un peu d'amour,
Et si le vieux Caron touché de ma misère,
Retarde tant soit peu sa barque à ma prière,
Attends-moi, je te prie, et qu'un même trépas,
Achève nos destins ; je m'en vais de ce pas.

Mais tu ne m'attends point, et si peu que je vive,
En ce dernier devoir mon sort veut que je suive,
Coupable que je suis de cette injuste mort,
Malheureux criminel de la fureur du sort.
Quoi, je respire encore et, regardant Pyrame
Trépassé devant moi, je n'ai point perdu l'âme !
Je vois que ce rocher s'est éclaté du deuil,
Pour répandre des pleurs, pour m'ouvrir un cercueil;
Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a de mon injure,
Il en est sans repos, ses rives sans verdure;
Même, au lieu de donner de la rosée aux fleurs,
L'aurore, à ce matin, n'a versé que des pleurs,
Et cet arbre touché d'un désespoir visible,
A bien trouvé du sang dans son tronc insensible;
Son fruit en a changé, la lune en a blémi,
Et la terre a sué du sang qu'il a vomi.
Bel arbre puisqu'au monde après moi tu demeures,
Pour mieux faire paroître au ciel tes rouges meures *
Et lui montrer le tort qu'il a fait à mes vœux,
Fais comme moi, de grâce, arrache tes cheveux,
Ouvre-toi l'estomac, et fais couler à force
Cette sanglante humeur par toute ton écorce.
Mais que me sert ton deuil? Rameaux, prés verdissants,
Qu'à soulager mon mal vous êtes impuisssants !
Quand bien vous en mourriez, on voit la destinée
Ramener votre vie, en ramenant l'année.
Une fois tous les ans nous vous voyons mourir,
Une fois tous les ans nous vous voyons fleurir :

Mais mon Pyrame est mort, sans espoir qu'il retourne
De ces pâles manoirs où son esprit séjourne.
Depuis que le soleil nous voit naître et finir,
Le premier des défunts est encore à venir,
Et quand les Dieux demain me le feroient revivre,
Je me suis résolue aujourd'hui de le suivre.
J'ai trop d'impatience, et puisque le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin,
Avant que le plaisir que méritoient nos flammes
Dans leurs embrassements ait pu mêler nos âmes,
Nous les joindrons là-bas et par nos saints accords
Ne ferons qu'un esprit de l'ombre de deux corps.
Et puisqu'à mon sujet sa belle âme sommeille,
Mon esprit innocent lui rendra la pareille.
Toutefois je ne puis, sans mourir doublement;
Pyrame s'est tué d'un soupçon seulement;
Son amitié fidèle un peu trop violente,
D'autant qu'à ce devoir il me voyoit trop lente,
Pour avoir soupçonné que je ne l'aimois pas,
Il ne s'est pu guérir de moins que du trépas.
Que donc ton bras sur moi davantage demeure,
O mort ! et, s'il se peut, que plus que lui je meure !
Que je sente à la fois, poisons, flammes et fers !
Sus ! qui me vient ouvrir les portes des enfers ?
Ha ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement ! il en rougit, le traître !
Exécrable bourreau, si tu te veux laver
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'achever !

Enfonce là dedans, rend-toi plus rude, et pousse
Des feux avec ta lame. Hélas ! elle est trop douce,
Je ne pouvois mourir d'un coup plus gracieux,
Ni pour un autre objet haïr celui des cieux.

—

FRAGMENTS D'UNE HISTOIRE COMIQUE

I

L'élégance ordinaire de nos écrivains est à peu près selon ces termes :

« L'aurore, toute d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paraissoit aux portes de l'Orient; les étoiles, éblouies d'une plus vive clarté, laissoient effacer leur blancheur et devenoient peu à peu de la couleur du ciel ; les bêtes de la quête revenoient aux bois et les hommes à leur travail; le silence faisoit place au bruit, et les ténèbres à la lumière.»

Et tout le reste que la vanité des faiseurs de livres fait éclater à la faveur de l'ignorance publique.

Il faut que le discours soit ferme, que le sens y soit naturel et facile, le langage exprès et signifiant; les afféteries ne sont que mollesse et qu'artifice, qui ne se trouve jamais sans effort et sans confusion. Ces larcins, qu'on appelle imitation des auteurs

anciens, se doivent dire des ornements qui ne sont point à notre mode. Il faut écrire à la moderne; Démosthène et Virgile n'ont point écrit en notre temps, et nous ne saurions écrire en leur siècle; leurs livres, quand ils les firent, étoient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux. L'invocation des Muses à l'exemple de ces païens est profane pour nous et ridicule. Ronsard, pour la vigueur de l'esprit et la nue imagination, a mille choses comparables à la magnificence des anciens Grecs et Latins, et a mieux réussi à leur ressembler qu'alors qu'il les a voulu traduire, et qu'il a pris plaisir à les contrefaire, comme en ces mots cytheréan, patarean, le trépied tymbrean. Il semble qu'il se veuille rendre inconnu pour paraître docte, et qu'il affecte une fausse réputation de nouveau et hardi écrivain. Dans ces termes étrangers, il n'est point intelligible pour les François; ces extravagances ne font que dégoûter les savants et étourdir les faibles. On appelle cette façon d'usurper des termes obscurs et impropres, les uns barbarie et rudesse d'esprit, les autres pédanterie et suffisance. Pour moi, je crois que c'est un respect et une passion que Ronsard avoit pour ces anciens à trouver excellent tout ce qui venoit d'eux et chercher de la gloire à les imiter partout. Je sais qu'un prélat, homme de bien, est imitable à tout le monde. Il faut être chaste comme lui; charitable et savant, qui peut. Mais un

courtisan, pour imiter sa vertu, n'a que faire de prendre ni le vivre, ni les habillements à sa sorte. Il faut comme Homère faire bien une description, mais non point par ses termes ni par ses épithètes. Il faut écrire comme il a écrit, mais non pas ce qu'il a écrit. C'est une dévotion louable et digne d'une belle âme que d'invoquer au commencement d'une œuvre des puissances souveraines; mais les chrétiens n'ont que faire d'Apollon ni des Muses, et nos vers d'aujourd'hui, qui ne se chantent point sur la lyre, ne se doivent point nommer lyriques, non plus que les autres héroïques, puis que nous ne sommes plus au temps des héros, et toutes ces singeries ne sont ni du plaisir ni du profit d'un bon entendement. Il est vrai que le dégoût de ces superfluités nous a fait naître un autre vice : car les esprits faibles que l'amorce du pillage avoit jetés dans le métier des poètes, de la discrétion qu'ils ont eue d'éviter les extrêmes redites, déjà rebattues par tant de siècles, se sont trouvés dans une grande stérilité, et, n'étant pas d'eux-mêmes assez vigoureux ou assez adroits pour se servir des objets qui se présentent à l'imagination, ont cru qu'il n'y avoit plus rien dans la poésie que matière de prose, et se sont persuadés que les figures n'en étoient point, et qu'une métaphore étoit une extravagance. Mais, comme j'avois dit, il étoit jour. Or ces digressions me plaisent, je me laisse aller à ma fantaisie, et, quelque pensée qui se

présente, je n'en détourne point la plume ; je fais ici une conversation diverse et interrompue, et non pas des leçons exactes, ni des raisons avec ordre : je ne suis ni assez docte ni assez ambitieux pour l'entreprendre. Mon livre ne prétend point d'obliger le lecteur, car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger, et, puisqu'il lui est permis de me blâmer, qu'il me soit permis de lui déplaire.

II [1]

Aussitôt que je fus habillé, je passai dans la chambre de Clitiphon, qui d'abord s'écria vers moi : Est-il possible que vous ayez dormi si à repos dans une affliction si récente ? Vous ne fûtes banni que d'hier, et vous voilà déjà guéri de cette peine ! C'est avoir les sentiments bien farouches ou bien hébétés. — Ce qui ne me touche, lui dis-je, ni le corps ni l'âme, ne me donne point de douleur ; je me porte, Dieu merci, assez bien de l'un et de l'autre ; si les bannissements faisoient effort à quelqu'un des sens, tu me verrois atteint de tous les déplaisirs dont la nature et la raison sont capables. Je ne résiste point par philosophie aux atteintes du malheur : car c'est accroître son injure, et tout le combat que le discours fait contre la tristesse la rengrège * sans doute

1. Ce fragment peut être considéré comme le portrait de Théophile peint par lui-même.

et la prolonge. Si je m'apercevois que j'eusse du mal, tu me verrois bientôt soupirer ; mais je ne saurois prendre l'apparence pour l'effet, ni la menace pour le coup. Cette disgrâce n'est que paroles, qui ne sont que vent. On m'a chassé de la cour, où je n'avois que faire ; si on me presse encore à sortir de France, quelque part de l'Europe où je veuille aller, mon nom m'y a fait des connoissances. Je me sais facilement accommoder à toute diversité de vivres et d'habillements ; les climats et les hommes me sont indifférents ; j'ai l'esprit et le corps à la fatigue. — Mais toujours serez-vous étranger et reçu dans la société des autres avec moins de familiarité et d'honneur. — Celui, dis-je, qui prise moins la faveur des hommes et l'avantage de la fortune que sa propre vertu se trouve peu empêché de ces incommodités ordinaires. — Si est-ce, disait Clitiphon, que ce sera un exil, et un honnête homme ne doit pas être indifférent à l'infamie. — Si j'ai mérité la mienne, lui dis-je, je serois injuste de m'en plaindre ; et si je n'en suis pas coupable, je suis assez sage pour la mépriser. Ne crois point que la joie qui me reste en cet accident soit d'aucun étourdissement : je connois bien que je suis sorti de Paris, que le roi le veut, que mes ennemis en sont aises, que je perds la présence de mes amis, et qu'ensuite leur affection ne me durera guère, car ils sont hommes et courtisans. A cela voici mon remède : je ne tâcherai point de

revenir à la cour, mais à m'en passer, et, au lieu de rentrer dans la grâce du roi, je penserai à m'ôter de sa mémoire. Je m'efforcerai d'oublier mes amis : car, s'ils sont fidèles, ils me le pardonneront, et, s'ils ne m'aiment guère, j'aurai le plaisir d'avoir prévenu leur infidélité, et serai bien aise, d'autant que je les aime, de me rendre coupable pour les sauver de ce blâme. Il me semble que c'est faire des amitiés de bonne sorte : il faut avoir de la passion non seulement pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, mais aussi pour toute sorte de belles choses. J'aime un beau jour, des fontaines claires, l'aspect des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts ; l'océan, ses vagues, son calme, ses rivages ; j'aime encore tout ce qui touche plus particulièrement les sens : la musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux chevaux, les bonnes odeurs, la bonne chère ; mais à tout cela mon désir ne s'attache que pour se plaire, et non point pour se travailler ; lorsque l'un ou l'autre de ces divertissements occupe entièrement une âme, cela passe d'affection en fureur et brutalité ; la passion la plus forte que je puisse avoir ne m'engage jamais au point de ne la pouvoir quitter dans un jour. Si j'aime, c'est autant que je suis aimé, et, comme la nature ni la fortune ne m'ont pas donné beaucoup de parties à plaire, cette passion ne m'a jamais guère continué ni son plaisir ni sa peine.

que sa condition exigeait de lui, quelque pénible qu'il fût, il le faisait de bonne grâce, et, oubliant ce qu'il était né, il avait su plier son esprit à la docilité exigée par la dureté de sa situation; mais sa délicatesse avait beaucoup à souffrir sous le joug d'une servitude inattendue. En effet, peu de temps après qu'il eut tâté de l'esclavage, ses forces, épuisées par une vie dure, par le travail et par les veilles, l'abandonnèrent tout à coup, et il tomba dans une langueur mortelle. Ses beaux cheveux blonds, autrefois soigneusement frisés, étaient négligés et tout en désordre; son front, uni et blanc comme la neige, avait perdu son éclat et presque contracté des rides; il avait les yeux mourants, les joues creuses et décharnées, les mains rudes et durcies par le travail; enfin une maigreur affreuse répandue par tout son corps le défigurait horriblement et l'avait presque réduit à la dernière extrémité; ainsi dépérissant de jour en jour, s'il donnait encore quelque signe de vie, ce n'était que par des sanglots et par des soupirs. Touchée de l'état où je le voyais, je partageais en secret ses peines, et, compatissant à ses malheurs, je me plaignais de l'injustice du sort. Lorsque j'en trouvais l'occasion, je l'exhortais à prendre courage; je mêlais souvent mes larmes aux siennes et j'essayais de le consoler, ou du moins d'adoucir ses maux. De plus, pour ménager sa faiblesse, je le prévenais sur tout, je faisais moi-même son ouvrage

et presque toute la besogne du logis; mais je ne me contentais pas de prendre sur moi toute la tâche et de lui procurer par mes fatigues le repos dont il avait besoin, j'étais devenue volontairement son esclave et, quoiqu'il fût mon compagnon, je le servais comme mon maître, je m'efforçais de lui marquer mon zèle et mon attachement.

« Au reste, tout abattu qu'il était par sa nouvelle condition, il y avait dans sa physionomie quelque chose de grand et d'élevé; ses yeux, à demi éteints, laissaient échapper un certain éclat qui semblait exercer ses droits et dominer souverainement sur l'obscurité de mon étoile. On voyait briller sur son visage une dignité naturelle et je ne sais quelle autorité qui me soumettaient d'abord à lui, et je suivais avec plaisir les impressions de cet ascendant. Ce jeune homme bien né sentit bientôt toutes les obligations qu'il m'avait, et ce que la pitié m'inspirait pour lui. Toutes les fois que je lui rendais quelque service, je remarquais la peine qu'il avait de ne pouvoir me rendre la pareille, et, tout confus de mes bontés, il me remerciait avec ces grâces et ce tour heureux d'expression que donne la politesse des cours. Comme il avait beaucoup de douceur dans l'esprit et dans le caractère, qu'il avait l'entretien fort aimable, la figure charmante et toute la beauté qui peut rendre un mortel adorable, je ne fus pas longtemps sans passer de la compassion à l'amour.

Il est vrai que, quoique mon cœur eût été jusqu'alors intact, la blessure fut d'abord légère; l'amour ne pénétrait pas très avant, je luttais, contre les atteintes de cette flamme naissante; mais, entrée par les yeux, la flèche pénétra bientôt jusqu'au fond de mon âme et c'est avec joie que, cédant enfin aux efforts de l'ennemi, elle se livra à lui sans plus de combat. »

Le début de cette agréable histoire avait rendu toute la compagnie attentive au récit de Larisse et principalement deux jeunes filles; mais elles feignaient d'être distraites, pour ne point paraître écouter un récit trop libre, où la pudeur ne leur permettait point de prendre part, et elles affectaient de détourner la tête; ensuite, s'efforçant de bâiller, puis fermant peu à peu les yeux, on eût dit, à voir toute leur attitude, que le sommeil les gagnait réellement. Elles feignaient cette envie de dormir pour être seulement plus recueillies et se livrer avec plus d'attention au récit voluptueux de la vieille, car leurs oreilles étaient, en effet, tout aussi alertes et aussi éveillées que leur imagination, et elles goûtaient avidement la séduisante peinture qui flattait leurs désirs. Cependant, une de ces dormeuses ne put résister à un mouvement de curiosité qui lui fit jeter à l'échappée quelques regards sur la conteuse : mais, comme si ses yeux, éblouis par les images confuses d'un songe qui fait errer la vue au hasard,

se fussent ouverts machinalement, elle les referma bien vite. L'autre fille, pour renchérir sur sa compagne, s'étant laissé glisser de dessus son siège, comme si elle fût tombée de son lit en se réveillant le matin en sursaut : « Quoi donc, dit-elle, est-ce qu'il fait jour? » Mais, s'étant bientôt déconcertée, une rougeur subite, dont elle ne fut point maîtresse, trahit par une véritable confusion le stratagème de sa fausse pudeur, et découvrit toute la feinte; on se mit à rire et toute l'assemblée, fixant ses regards sur les deux filles, qui rougissaient à qui mieux mieux, on leur fit connaître qu'on n'était point la dupe de leur sommeil, et qu'elles s'étaient décelées elles-mêmes.

Cependant Larisse avait cessé de parler, elle ne voulait point, disait-elle, achever un récit qui fût capable d'offenser qui que ce fût des assistants et elle menaça la compagnie de quelque vieux conte des plus usés, lorsque Philère, impatient d'entendre la suite de son histoire : « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que ces jeunes filles tâchent en effet de s'endormir pour embrasser en songe l'image voluptueuse de votre jeune Grec? » Alors, sautant au col de la vieille par une vivacité de jeune homme : « Ma bonne mère, continua-t-il, je vous en conjure par vos amours, ne nous faites pas payer si cher l'interruption qu'on vous a faite. » Enfin, à force de caresser et d'embrasser la vieille esclave, ce beau

garçon la fit consentir à continuer son histoire. Elle promit de ménager le plus qu'il lui serait possible, dans la suite de ses amours, la pudeur des deux jeunes filles, et voulant qu'elles vinssent s'asseoir plus près d'elles : « On permet, dit-elle, une fois le jour, un peu de folie à la jeunesse. » Ces paroles, prononcées d'un ton de législateur, furent comme une espèce de dispense pour les oreilles scrupuleuses, et comme un passe-port pour les histoires de la soirée. Les deux jeunes filles ne se firent point prier pour se mettre auprès de Larisse et la vieille reprit ainsi la suite de ses aventures :

« Comme le feu qui se déclare dans une meule de blé et qui, parti de rien, forme en quelques instants le brasier le plus ardent, l'amour fut bientôt maître absolu chez moi. Ce n'était déjà plus cet amour séducteur dont les jeux m'avaient paru si doux dans la naissance de ma passion, mais un Dieu cruel, et qui, devenu plus fier encore après avoir triomphé de ma faiblesse, exerçait sur moi son pouvoir tyrannique ; enfin, au lieu de cet amour paisible qui s'était d'abord logé dans mes yeux et que j'hébergeais innocemment, je sentis un feu violent qui m'enflammait le sang dans les veines et qui dévorait jusqu'à mes os. Toutes les armes que ma vertu opposait à son ennemi étaient des soupirs et des larmes, et, comme d'intelligence avec l'amour, ma volonté était trop faible pour tenter même de résister à ce qu'il plai-

rait à mon tyran d'ordonner de la malheureuse Larisse. Au reste, je ne puis bien exprimer quelle était ma situation, et je ne sais quel nom lui donner. Eh ! comment puis-je décider si c'est volontairement ou malgré soi qu'on subit le joug de l'amour, puisque, dans mon égarement, en me plaignant de sa cruauté, je lui adressais en même temps mes vœux !

« Fatal amour (disais-je, dans ces moments où ma raison semblait vouloir reprendre le dessus), funeste fléau des mortels, pourquoi viens-tu troubler mon repos ? » Puis, à l'instant même, changeant de langage : « Doux vainqueur (disais-je tout de suite), amour, le plus puissant des dieux, pardonne-moi mon emportement, mon cœur désavoue les plaintes injustes que ma bouche insensée profère, et si le trouble de mes sens permet quelque retour à ma raison, Dieu de Paphos et d'Idalie, j'adore ton pouvoir imprévu ; fais que mon cher Glison réponde à mes feux, et toutes les offenses que j'ai pu commettre contre toi, je vais les expier en faisant couler parmi les roses, sur tes autels, le sang des moineaux et des colombes. » Cependant ma blessure mortelle avait abattu mes esprits et je dépérissais à vue d'œil. Il n'y avait plus de soulagement pour moi ni dans la nourriture ni dans le sommeil et nulle considération ne pouvait affranchir mon âme maîtrisée par une passion furieuse, et asservie à un chétif esclave. Glison (c'est le nom de cet aimable

enfant) me paraissait plus beau de jour en jour, je trouvais son entretien plus agréable et je découvrais à chaque instant de nouveaux charmes dans ses yeux qui reprenaient leur vivacité. En effet, aussitôt que le temps, qui guérit tous les maux, à la longue, eut adouci l'amertume de son chagrin, et que, par l'habitude de souffrir, il fut endurci à la douleur, son visage, ayant repris son ancien éclat, fit bientôt briller tant d'agréments et de beauté qu'en le regardant on se rappelait l'idée de cette admirable Vénus, le chef-d'œuvre du pinceau d'Apelles. Hélas! tandis qu'il se faisait un changement si heureux chez Glison, j'en éprouvais un bien triste en moi : le feu secret qui me minait, consumait de plus en plus mes forces, et autant ce garçon si charmant s'embellissait encore chaque jour, autant je voyais s'altérer ma figure, qui, sans vanité, dans ce temps-là, n'était point tout à fait à rejeter. Mais ce qu'il y a de plus cruel dans les maux que souffrent les amants, à mesure que le feu qui me dévorait se fortifiait dans mon sein, une timidité malheureuse me contraignait de l'étouffer, et quoique les transports d'une passion qui était à son dernier degré fussent devenus trop violents pour pouvoir être retenus davantage, comme j'étais fort jeune et fort novice, je n'avais point assez de hardiesse pour exposer ma chère pudeur, par une déclaration téméraire, au danger d'essuyer un refus. Je n'avais donc plus de salut à espérer,

puisque, séchant de jour en jour, il semblait que mon âme mourante se creusait son tombeau dans mon corps, lorsque mon amant, par un coup du destin, m'ouvrit lui-même, sur le bord de ma fosse, l'unique voie qu'il y avait pour me sauver. Car aussitôt qu'il vit succomber à son tour cette infortunée à laquelle il prétendait avoir de si grandes obligations, son bon cœur ne put s'empêcher de faire éclater sa tristesse; il ne pouvait retenir ses larmes, et, se souvenant de l'état affreux dans lequel il s'était trouvé, il s'empressait de me rendre les soins dont ma tendresse l'avait prévenu.

« Un jour (c'était justement un vendredi, jour consacré à Vénus); ce jour donc, environ sur le soir, nous nous mîmes à table à notre ordinaire, pour souper ensemble de la desserte de notre maître. Glison, parfaitement guéri du dégoût que lui causait son chagrin, mangeait beaucoup et de bon appétit. Comme j'avais les yeux attachés sur lui et que j'étais fort affaiblie, pour avoir été trois jours entiers sans prendre aucune nourriture, il m'excitait de temps en temps à manger. Toutes les attentions qu'il avait pour moi et tout ce qu'il me disait d'obligeant semblaient justifier mon amour et nourrissaient ma folle passion, en me remplissant d'espérance. Ses yeux d'ailleurs paraissaient m'être garants detout ce que j'augurais de sa sensibilité. Ainsi ma fureur amoureuse fut bientôt allumée à un point

qu'il fallait ou périr sans oser parler ou surmonter, au hasard d'un refus, ma timidité naturelle et risquer une déclaration. C'est pourquoi, dès le lendemain je commençai à lui faire des avances.

« Il s'était jeté, pour y faire la méridienne, sur mon lit de repos ; je l'y surpris et là, débutant par un torrent de larmes : « Mon cher Glison, lui dis-je, il me faut tes baisers, ou je n'ai qu'à mourir. Je t'en conjure par tes beaux yeux et par tes genoux que j'embrasse, aie pitié d'une malheureuse qui meurt d'amour pour toi. » Je vis aussitôt sur le visage de mon amant briller une joie et une vivacité qui furent le gage de mon bonheur, et il se rendit à mes premières instances. Que vous dirais-je de plus ? Il m'entraîna sans résistance sur le lit, encore toute troublée de la démarche que je venais de faire, et, me tenant étroitement embrassée, après m'avoir fait entre ses bras expirer plus d'une fois de plaisir, il me ranima par de longs baisers. O jour de volupté, ô jour que je n'oublierai jamais ! Nous goûtâmes librement dans la suite les douceurs secrètes d'une tendre union. Tandis que l'âge le permet, jeunes gens, jouissez, comme moi, de la vie, et que tous les jours de votre printemps, filés par les mains des amours, vous préparent un agréable automne, afin qu'un délicieux souvenir, vous retraçant les plaisirs passés, vous aide à supporter le poids de l'ennuyeuse et triste vieillesse. »

APPENDICE

—

I

BIOGRAPHIE

§ 1. — Vie de Théophile

Théophile de Viau naquit en 1590, à Clérac, dans l'Agenais, et il semble avoir été élevé à Boussères-Sainte-Radegonde, où son père, ancien avocat au Parlement de Bordeaux, possédait un petit château. Sa famille était huguenote. Cependant on croit qu'avant d'aller faire sa philosophie à Saumur, où les protestants avaient une académie, il fréquenta le collège de la Flèche, que dirigeaient les Jésuites. Son incrédulité, excitée peut-être par cette éducation contradictoire, fut précoce. Quand il abjura, vers 1621, ce fut par politique. Théophile vécut et mou-

rut en libertin, selon tous les sens que l'on peut donner à ce mot.

En 1610, il vint à Paris. Un de ses portraits le montre avec « une figure osseuse, labourée en tous sens, le front protubérant, l'œil mal fendu, mais plein de feu, les moustaches retroussées en l'air, la lèvre inférieure bouffie et dédaigneusement saillante (1) ». Tout autre apparaît-il dans l'effigie que Mairet fit graver en tête de ses *Nouvelles Œuvres* (2). Peu importe. Il sut plaire et se faire beaucoup d'amis, en même temps que ses vers commençaient sa réputation, qui fut fort grande, qui fut, pendant quelques années, immense.

« Balzac et lui se lient d'amitié, dit Paul Olivier (3), font ensemble un voyage en Hollande, en 1612, au beau milieu duquel, on ne sait pourquoi, ils se brouillent; du reste l'épistolier se montra peu généreux envers son ami, puisqu'il l'attaqua, au moment même qu'il était détenu à la Conciergerie, et sous le coup d'une accusation capitale. De retour à Paris, il trouva un protecteur, Henri II, duc de Montmorency (celui qui devait être décapité en 1632), et composa des vers de ballets, des mascarades, des impromptus, avec une facilité qui était passée en proverbe, mais lui fit quand même beaucoup d'honneur. C'est alors, dit-il, qu'il se plongea dans le vice ouvert favorablement à ses jeunes fantaisies; la débauche des femmes et du vin « l'empiéta * » ; en tout cas il n'en fit ni plus ni moins que les autres; seulement il était calviniste, un peu trop franc

(1) Th. Gautier.

(2) C'est celui que nous reproduisons, d'après le tirage de 1648.

(3) Paul Olivier, *Cent Poètes lyriques du XVIIe siècle*. — Nous corrigeons, dans cette citation, quelques inexactitudes.

d'allure et d'opinions. Une pièce de vers libertins lui valut un ordre du roi d'avoir à sortir du royaume le plus promptement possible, arrêt que lui signifia, au mois de mai 1619, le chevalier du guet. Il vint à Londres, essaya mais en vain d'émouvoir la bienveillance du roi Jacques, et se plaignit bientôt amèrement de ne respirer plus « le doux air de la cour »; on lui accorda sa grâce, et, en 1621, ne se possédant plus de joie, il rentrait à Paris. A partir de ce moment, hélas! son étoile allait faire rage, et sans répit, jusqu'à sa mort. Au détour d'une rue, ils se croisent, lui et un ami, avec un prêtre qui portait le bon Dieu à un malade; Théophile se découvre et s'incline, mais l'ami, imprudent, persiste à vouloir passer tête haute : un homme du peuple se précipite, lui jette son chapeau dans la boue et se met à crier à tue-tête: « Calviniste! » ce qui ameute la foule. Théophile eut beau se convertir : on lui mit tout sur le dos, et on invoqua ce fait plus tard parmi d'autres griefs. En 1622, paraît le *Parnasse satyrique* sous le nom de Théophile. Il eut beau désavouer l'ouvrage, le faire saisir, poursuivre les imprimeurs et même gagner son procès : les pères Voisin, Garasse, Guérin, Renaud, l'attaquent, obtiennent une prise de corps; une action criminelle est ouverte; Théophile n'a plus qu'à fuir, et c'est ce qu'il fait, lentement, espérant toujours accommoder l'affaire. Mais il est décrété en Parlement, déclaré coupable de lèse-majesté divine, condamné de ce fait à venir, pieds nus, la corde au cou, au Parvis Notre-Dame, faire amende honorable, ensuite de quoi il sera brûlé vif en place de Grève. L'arrêt fut exécuté en effigie le 19 août 1623.

« Le poète était à Chantilly, chez le duc de Montmo-

rency. Par une délicatesse exquise, ne voulant pas que son protecteur fût inquiété, il s'enfuit, changeant tous les jours de retraite, mais, arrêté au Catelet, en Picardie, le 28 septembre, il est ramené de brigade en brigade, Dieu sait avec quelles brutalités! transporté à la Conciergerie dans le cachot même où avait langui Ravaillac. La situation était navrante; la sentence du Parlement pouvait être appliquée le jour même, stricte : de plus, un in-quarto venait de paraître, du Père Garasse : « *la Doctrine curieuse des beaux esprits du temps*, contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'Etat et aux bonnes mœurs » — in-quarto bourré d'injures à l'adresse de Théophile, « poetastre vilain, pouacre, écornifleur, yvrongne, de Veau plutôt que de Viau, — que dis-je un veau? d'un veau la chair en est bonne bouillie, rostie, de sa peau on couvre les livres, mais la tienne, meschant, n'est bonne qu'à estre grillée; aussi le seras-tu demain... » Ah! il s'en fallut de peu que la prédiction ne se réalisât; cependant, sur une apologie, très franche, très honnête et très loyale que le poète adressa au roi, le procès fut révisé : cela demanda deux ans — deux ans d'incroyables souffrances, au bout desquels la peine fut commuée en un simple bannissement à perpétuité avec confiscation des biens. »

Théophile se retira à Chantilly, où il avait trouvé l'hospitalité, mais M. de Gaillon (1) a prouvé qu'il n'y fit qu'un séjour assez bref, puisqu'on le retrouve, dans l'été de 1626, au château de Selles, en Berry, chez le comte de Béthune. C'est de là qu'il revint mourir à Paris, à l'hô-

(1) *Le Poète Théophile*, dans le *Bulletin du Bibliophile*, août-septembre 1855.

tel de Montmorency, le 25 septembre 1626, âgé de trente-six ans. Il fut, dit Goujet (1), enterré dans le cimetière de Saint-Nicolas-des-Champs.

§ 2. — Anecdotes

« Théophile avait une grande facilité à composer des vers ; il en faisait même dans le moment sur le sujet qu'on lui proposait. Tels sont ceux qu'il fit au Louvre, devant Henri IV, sur une petite figure équestre en bronze de ce monarque, qu'on venait d'apporter. Le poète, pressé de dire son sentiment, passa doucement la main sur la croupe du cheval, en disant :

Petit cheval, joli cheval,
Doux au montoir, doux au descendre,
Bien plus petit que Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

(Goujet, *Bibl. fr.*, xiv.)

« Malherbe écrivait à Racan, le 4 novembre 1623 : « Pour moi, je pense vous avoir déjà écrit que je ne le (Théophile) tiens coupable de rien que de n'avoir rien fait qui vaille au métier dont il se mesloit. » Quoique Malherbe n'estimât pas les vers de Théophile, Théophile ne laissait pas d'estimer ceux de Malherbe :

Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui.
.....
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.

Théophile se moquait néanmoins de ces vers de Mal-

(1) *Bibliothèque française*, tome XIV.

herbe, *Cette Anne si belle*, et, pour les tourner en ridicule, il en avait ainsi parodié le premier couplet :

Ce brave Malherbe
Qu'on tient si parfait,
Donnons-lui de l'herbe,
Car il a bien fait. »

(MÉNAGE, *Anti-Baillet.*)

Le jésuite Voisin, un des ennemis les plus acharnés de Théophile, fut exilé en 1625 et dut partir pour Rome, accompagné d'un M. Machaud ou Machault. Or, raconte le père Garasse :

« Les principaux amis de Théophile Viau, qui sont Vallaux (ou Vallot), Desbarreaux, Saint-Remy, les allèrent surprendre sur le chemin de Dijon, sous prétexte d'un voyage vers la Limagne d'Auvergne. Ils l'attendaient dans un logis sur le grand chemin auquel il devait nécessairement passer, et, le Père étant arrivé, ils lui firent mille caresses d'abord, et des protestations étranges d'une amitié sincère, et, sur leur départ, lui persuadèrent par leurs cajoleries d'entrer dans leur carrosse, donnant son cheval et celui de M. Machaud, son compagnon, à deux laquais pour les mener doucement ; auxquels néanmoins ils avaient donné le mot de courir devant à toute bride. Quand ils tinrent le Père dans le carrosse, ils lui firent mille indignités, jusques à le souffleter et lui tirer la barbe, et lui donnèrent des coups d'éperons dans le ventre : ce qu'il endura patiemment, sans leur répondre une seule parole. M. Machaud, néanmoins, leur donna une verte réprimande, et, levant la portière, s'élança du carrosse, et fit si bien qu'il tira

le père de leurs mains, parce que le carrossier même était honteux des indignités que l'on commettait en sa personne. Après tous ces outrages, ils furent contraints de courir à pied plus d'une lieue, pour avoir leurs chevaux et leurs hardes. »

(L. P. Garasse, *Mémoires* publiés par Ch. Nisard, 1861.)

« La maladie de Théophile fut longue. J'apprends de Chorier, dans la Vie de Pierre de Boissat, part. I, p. 36, que Théophile étant au lit de mort, et recevant visite de son ami Boissat, témoigna une extrême envie de manger des anchoix. Celui-ci, qui croyait ce mets fort contraire à un malade, le lui refusa, et depuis s'en repentit, disant, quand l'occasion se présentait d'en parler, que ces anchoix auraient peut-être sauvé la vie à son ami, la nature souhaitant quelquefois des choses qui, toutes malsaines qu'elles paraissent, lui seraient très salutaires, par la disposition particulière où elle se trouve. »

(Ménage, *Anti-Baillet.*)

« Il (Théophile) mourut comme une bête le premier (le 25) septembre 1626, dans l'hôtel de Montmorency, après avoir traduit en risée les exhortations qu'on lui faisait pour l'amendement de sa vie. Car telles furent les paroles que m'en écrivit M. de Saint-Nicolas (le curé de la paroisse), du 25 septembre 1626 : *Theophilus, ut vixit, ita mortuus est, sine sensu religionis et pietatis.* »

(Garasse, *Mém.*)

§ 3. — Nécrologie

« Théophile mourut le 25 septembre, après avoir été exilé par plusieurs fois, étroitement emprisonné, et avoir employé si longtemps le premier Parlement de France à sa condamnation. Enfin, il mourut d'une fièvre tierce, qui commença de le tourmenter quelque temps après son élargissement. Sa mort enfanta encore autant d'écrits, les uns pour, et les autres contre lui, comme l'on avoit fait durant sa prison. Le discours remarquable qui se fit sur sa vie et mort dit que le grand amas de mélancolie qui s'estoit fait en lui pendant sa prison avoit conçu un ardeur (se voyant élargi) qui lui causa cette fièvre tierce, qui eût été peu de chose si l'on y eût apporté les remèdes et que l'on eût suivi le chemin ordinaire de la médecine frayé par Hippocrate, qui estoit le plus sûr, de même qu'il estoit le premier de cet art; mais le malheur voulut qu'un chimiste eut le premier le soin de Théophile en cette maladie, lequel lui donna d'une poudre pour lui faire perdre cette fièvre tierce, laquelle se tourna en quarte et se communiqua après au cerveau, ce qui contraignit Théophile de se mettre au lit, où, après avoir été trois semaines, la parole enfin lui cessa, ses yeux appesantis ne purent plus vaquer à leur fonction ordinaire, et ses oreilles se fermèrent. Après cela, lui étant sorti quelques larmes des yeux, la violence du mal le contraignit de payer le tribut à la nature. Voilà le dernier état de Théophile et la fin de ses jours. »

(*Mercure françois*, t. XII, 1626.)

II

JUGEMENTS LITTÉRAIRES

§ 1

« Je ne saurois approuver cette lâche espèce d'hommes qui mesurent la durée de leur affection à celle de la félicité de leurs amis; et pour moi, bien loin d'être d'une humeur si basse, je me pique d'aimer jusques en la prison et dans le sépulcre. J'en ai rendu des témoignages publics durant la plus chaude persécution de ce grand et divin Théophile, et j'ai fait voir que, parmi l'infidélité du siècle où nous sommes, il se trouve encore des amitiés assez généreuses pour mépriser tout ce que les autres craignent; mais, puisque sa mort m'a ravi le moyen de le servir, je veux donner à sa mémoire les soins que j'avois destinés à sa personne, et faire voir à la postérité que, pourvu que l'ignorance des imprimeurs ne mette point de faute à des ouvrages qui d'eux-mêmes n'en ont pas une, elle ne sauroit rien avoir qui puisse égaler ce qu'ils valent. Or, de ce grand nombre d'impressions qu'on a fait par toute la France de ces excellentes pièces, je n'en ai point remarqué qui ne doive faire rougir ceux qui s'en sont voulu mêler, et, certes, je commençois à désespérer de les voir jamais dans leur pureté naturelle, lorsqu'un imprimeur de cette ville, plus desireux d'acquérir de l'honneur que du bien, sans consi-

dérer le temps, la peine et la dépense, s'est offert d'y apporter tout ce que peut un homme de sa profession. J'ai pris cette occasion au poil, et, me servant des manuscrits que la bienveillance de cet incomparable auteur a mis jadis entre mes mains, j'en ai corrigé ses épreuves si exactement que quiconque achètera ce digne livre sans doute sera contraint d'avouer que c'est la première fois qu'il a bien lu Théophile. De sorte que je ne fais pas difficulté de publier hautement que tous les morts ni tous les vivants n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux génie ; et si, parmi les derniers, il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offense sa gloire imaginaire, pour lui montrer que je le crains autant comme je l'estime, je veux qu'il sache que je m'appelle

De Scudery (1). »

§ 2

« J'ai lu Malherbe et Théophile ; ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple ; il en fait la peinture ou l'histoire.

«L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails ; il fait une anatomie ; tantôt, il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature ; il en fait le roman. »

(La Bruyère. *Des ouvrages de l'esprit.*)

(1) Préface de l'édition de 1632 et de toutes les suivantes.

§ 3

« Quoique très inférieur à Malherbe, il est certain qu'il n'est pas étonnant qu'il ait ébloui quelques personnes de son temps, et qu'il se soit trouvé alors dans Paris, comme le dit M. Despréaux,

... des sots de qualité
Pour juger de travers avec impunité,
A Malherbe, à Racan préférer Théophile, etc.

« On pouvoit ne pas s'apercevoir aussi facilement alors qu'aujourd'hui qu'il y a beaucoup d'irrégularité et de négligence dans ses vers; que ce poète s'est plus piqué d'esprit que de justesse; qu'il a plus donné à l'imagination qu'au jugement.

« Mais on pouvoit l'excuser aussi en faveur même de son imagination, qu'il avoit belle et grande, et de son heureux génie; et croire que si la mort ne l'avoit pas surpris à l'âge de trente-six ans, et s'il eût eu une vie moins orageuse, il auroit donné dans un âge plus avancé, et dans une situation plus tranquille, des ouvrages plus parfaits et plus exacts. »

(Goujet, *Bibliothèque françoise*, tome XIV.)

§ 4

« Cette fois, c'est d'un véritable grand poète que nous allons parler. — Il est mort jeune; il a été persécuté toute sa vie et méconnu après sa mort. On voit que sa destinée de malheur a été complète : aussi dit-il lui-même qu'il fallait qu'il fût né sous une étoile enragée.

« Il serait complètement oublié sans les deux ridicules vers de Nicolas Boileau dans l'*Art poétique* :

A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile,

et sans une mauvaise pointe tirée de sa tragédie de *Pyrame et Thisbé* :

Le voilà, ce poignard qui, du sang de son maître,
S'est souillé lâchement; — il en rougit, le traître,

que l'on cite dans tous les traités de rhétorique comme un monstrueux exemple de faux goût, ce qui ne l'empêche pas d'être un poète dans le sens le plus étendu du mot, et d'avoir fait un des vers les plus vantés de l'abbé Delille :

Il n'oyt * que le silence, il ne voit rien que l'ombre,

et beaucoup d'autres dont de plus heureux ont profité, entre autres le même Nicolas Boileau qui parle de lui d'un ton si dédaigneux. — Il est vrai qu'il le met en compagnie du Tasse, et que c'est un affront que l'on pourrait envier...

« Il est difficile d'avoir un plus heureux tempérament poétique que Théophile. — Il a de la passion non seulement pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, mais aussi pour toutes les belles choses; il aime un beau jour, des fontaines claires, l'aspect des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts, l'océan, ses vagues, son calme, ses rivages; il aime encore tout ce qui touche plus particulièrement les sens, la musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux chevaux,

les bonnes odeurs, la bonne chère; c'est une âme facile et pleine de sympathies, prête à se passionner à propos de tout et de rien, un vrai cristal à mille facettes, réfléchissant dans chacune de ses nuances un tableau différent, avivé et nuancé de tous les feux de l'iris, et je ne sais vraiment pourquoi son nom est si totalement oublié, tandis que celui de Malherbe, l'éplucheur juré de diphthongues, est partout cité avec honneur. Mais, comme je l'ai dit, Théophile était né sous une étoile enragée, et de tout temps les hommes de prudence l'ont emporté sur les hommes d'audace : c'est ce qui explique comment le grammairien Malherbe a éclipsé Théophile le poète...

« Théophile a fait à Chantilly trois ou quatre pièces de vers où fourmillent, parmi un grand nombre de beautés, un aussi grand nombre de fautes de goût. Ces pièces sont malheureusement trop longues pour les rapporter ici. Elles sont semi-mythologiques, semi-descriptives et marquées du sceau le plus original et le plus étrange. Je ne sais si vous avez vu dans quelque galerie un de ces tableaux, où l'Albane jette, sur un fond si vert qu'il en est noir, un essaim de petits amours bien blancs, avec de toutes petites ailes bien roses : ou bien, avez-vous vu au Musée la délicieuse aquarelle de Decamps représentant des baigneuses? Si vous avez vu l'un ou l'autre, ou tous les deux, vous pouvez vous former une idée de ce que sont les charmantes stances de Théophile : ce sont de grands arbres, vieux chênes séculaires dont le front s'arrondit en panache d'un vert foncé, se détachent sur un ciel d'outremer, pommelé çà et là de nuages blonds et floconneux. Ce sont des terrasses de brique avec des angles de pierre, de grandes fleurs épanouies dans des vases de

marbre, des rampes à pente douce et à balustres ventrus. C'est un parc Louis XIII dans toute sa magnificence. On voit à travers les arbres et derrière les charmilles courir des daims privés et blancs comme la neige; des perdrix, des faisans de la Chine se promènent familièrement dans les allées avec toute leur couvée; des ruisseaux coulent en babillant sous des arcades de feuillage, et se vont rendre à l'étang et aux viviers, où nagent indolemment, dans une eau diamantée, quelques cygnes, le col replié, les ailes ouvertes. Pour personnage, sur le devant, une belle jeune femme, assise sur l'herbe haute et drue de la rive, pêche à la ligne les beaux poissons bleus et rouges des réservoirs. Dans le fond des vallées, de petits amours rebondis, blancs et potelés qui se jouent ensemble, et puis un groupe de ces belles nymphes allégoriques comme on les peignait de ce temps, un peu cousines de celles de Rubens, plus femmes que déesses, avec des mamelles saillantes, les hanches larges et ondoyantes, les bras gras et ronds, les mains et les joues toutes pleines de fossettes, la chevelure blonde et flottant en arrière comme un manteau d'or, l'œil limpide et bleu, la bouche souriante et rouge comme un pavot, le dos et l'épaule d'une blancheur de lis et d'un poli d'agate, qui reluisent sous l'eau verte comme autant de statues d'ivoire submergées. Cette onde est si claire et si fraîche dans son cadre de verdure que les étoiles, la nuit, descendent du ciel pour s'y baigner toutes nues. Ce val est si solitaire et si discret que Diane, la chaste, ne craint pas d'y amener son Endymion et de l'y baiser au front avec ses lèvres d'argent. C'est un paradis à dégoûter du paradis terrestre. C'est un de ces beaux rêves que les poètes et les peintres

font le soir quand ils regardent le soleil se coucher derrière les grands marronniers, et comme j'en ai fait bien souvent à ma fenêtre en regardant les pavillons de brique et les toits d'ardoise de ma place Royale, au bruit de l'eau dans les bassins et du vent dans les arbres.

« Quant à la place que Théophile doit tenir parmi les poètes de son temps, elle est difficile à marquer. Il est mort très jeune et n'a pas eu le temps de réaliser ses idées, ou du moins il n'a pu le faire que d'une manière incomplète; mais tel qu'il est, il nous semble, Regnier étant mort et Corneille n'étant pas encore venu, le poète le plus remarquable de cette période; il vaut mieux que Hardy et que Porchère, que Bois-Robert, Maynard, Gombaud, et tous les beaux esprits du temps qui ont, du reste, plus de mérite que l'on n'a l'air de le croire. Saint-Amant est le seul, à notre avis, qui le puisse balancer avec avantage; mais aussi Saint-Amant est-il un grand poète, d'un magnifique mauvais goût, et d'une verve chaude et luxuriante qui cache beaucoup de diamants dans son fumier, mais il n'a pas l'élévation et la mélancolie de Théophile, ce qu'il rachète par un grotesque et un entrain dont Théophile n'est pas doué. — L'un fait de la poésie d'homme gras, l'autre de la poésie d'homme maigre, voilà la différence. Pour Malherbe et Racan, quoiqu'ils soient plus irréprochables, ils lui sont assurément inférieurs, et j'ai toujours été étonné du discrédit et de l'oubli où ce nom recommandable à tant d'égards est tombé depuis si longtemps. Maintenant que les réformes qu'il voulait introduire sont acceptées de tout le monde, peut-être n'y trouvera-t-on rien que de fort simple et de fort naturel; mais il faut se reporter au temps;

et par ce qui arrive dans la suite, on verra combien Théophile était un esprit progressif et en avant de son siècle; mais toutes les vérités ont toujours quelque pauvre saint Jean précurseur qui marche hors de la voie, prêche dans le désert et meurt à la peine. — Théophile a été un de ceux-là; et s'il revenait au monde maintenant, nul doute qu'il ne fût une des plus lumineuses étoiles de la nouvelle pléiade. »

(Théophile Gautier, *les Grotesques*.)

§ 5

« ... Thisbé, si moquée, la Thisbé de Théophile, avec quelle grâce délicieuse elle raconte à Bersiane sa peur du bruit, de la vie extérieure du mouvement des choses !

THISBÉ

Sais-tu pas bien que j'aime à rêver, à me taire,
Et que mon naturel est un peu solitaire,
Que je cherche souvent à m'ôter hors du bruit ?
Alors, pour dire vrai, je hais bien qui me suit.
Quelquefois mon chagrin trouverait importun.
La conversation de la bonne Fortune,
La visite d'un dieu me désobligerait,
Un rayon de soleil parfois me fâcherait.

Et que les professeurs ne viennent pas nous dire que le sentiment de la nature était inconnu au XVIIe siècle, quand on trouve encore dans ce même Théophile des vers tels :

Les roses des rosiers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents et le bruit des oiseaux...

ou tels :

Chaque saison donne ses fruits,
L'Automne nous donne ses pommes,
L'Hiver donne ses longues nuits
Pour un plus grand repos des hommes,
Le Printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'âme et les couleurs
A la feuille qui semblait morte...

Je ne sais plus le reste. On lit toujours les mêmes livres, acheva Calixte, sans se douter que ceux-là seuls ont un intérêt que le grand nombre dédaigne.

— Théophile, dit Entragues, est un des rares poètes français. Il est plein de délicates rêveries, je le connais bien et je l'aime :

Prête-moi ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront. »

(Remy de Gourmont, *Sixtine*, 1890.)

§ 6

« Théophile de Viau... était un poète irrégulier, nonchalant, négligé, diffus souvent, mais doué de la plus charmante imagination du monde.

«... A vrai dire, il a eu tous les tons et pour ainsi dire tous les goûts. Il a été poète philosophe dans *la Mort de Socrate*, poète précieux dans *Pyrame*, poète Malherbien dans ses odes. Le plus souvent, c'est un virtuose qui s'accorde lui-même avec l'instrument qu'il prend en main, au lieu de l'accommoder à soi. Où il est vraiment lui-même et d'un vrai mérite, c'est dans ses ouvrages élégiaques. Le Théophile amoureux et le Théophile rustique son

quelquefois charmants... Soit qu'il décrive, dans *la Maison de Sylvie*, une nature très civilisée, parc, jardins, pièces d'eau, etc., soit que, plus rustique, il nous peigne les coteaux dorés du soleil, les vignes, les grappes mûres et les espaliers de son pays, il est minutieux, un peu mesquin, « il s'appesantit sur le détail », comme dit La Bruyère, il décrit infatigablement et comme insatiablement de petites choses; mais cela prouve qu'il regarde et qu'il aime à regarder, et l'on voit bien qu'il sent profondément le charme de ce qu'il décrit, et il a des bonheurs d'expression à faire envie aux plus grands poètes... *La Solitude*, après un beau début, est un peu traînante; mais des vers charmants, originaux, qui n'ont jamais été faits auparavant, y fleurissent par intervalles.

«... Il est admirable pour rencontrer des vers pittoresques, de ceux que les Anglais, dès le XVIIIe siècle, ont appelés *romantic*... Il est même romantique jusque dans les excès du romantisme moderne. Cela est rare, mais est à noter comme tendance...

« C'était un beau génie poétique très mal réglé et avec des bizarreries et incartades. Il était plein d'imagination et d'esprit... »

(EMILE FAGUET, *Histoire de la littérature française*, 1900, tome II.)

« ... Le talent poétique de Théophile de Viau consiste surtout à une succession (on pourrait dire accumulation) d'images brillantes, ou plutôt brillantées.

Cette manière, si en contraste avec celle plus sobre de l'art classique au dix-septième siècle, surprit et fit extravaguer l'ignorance des Romantiques, au temps où ils

venaient de découvrir, pour s'en réclamer, toute la bande obscure des rimeurs Louis XIII.

Théophile Gautier (il est vrai qu'il n'avait point achevé de jeter sa gourme) en délira. Quant à Sainte-Beuve, il fut plus circonspect et remit les choses en place.

Disons que ce *pittoresque*, souvent défraîchi, venait à Théophile de Viau et à ses émules, du seizième siècle finissant. Mais comme alors les derniers héritiers directs de la Pléiade savaient encore observer la décence et fuir une improvisation de mauvais aloi !

Malgré toutes réserves et toutes répugnances, malgré les objections les plus fortes, il faut avouer que Théophile, ainsi que quelques autres parmi ses contemporains, avait reçu le don de poésie, vicié certes, mais véritable.

Théophile n'est pas si primesautier ou plein de fraîcheur que quelques-uns l'affirment, ni Boileau-Despréaux si morne et rébarbatif que plusieurs, hier encore, se flattaient de le penser.

Hélas ! la juste opinion a sa tare comme la fausse. Saisir un avis et l'appliquer chaque fois à point, mais c'est le diable !

***

« Plus d'un parle encore de Théophile, et avec assez d'ostentation, mais en continuant d'ignorer ses ouvrages, sauf quelques morceaux cités par Gautier et principalement *la Solitude*.

A la vérité, cette pièce, qui est fort longue et que Gautier a su émonder avec discernement, enferme plus d'une image poétique vive et harmonieuse.

La première strophe en est belle :

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bord de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

Dans ses paysages, Théophile de Viau nous montre, comme d'ailleurs tous ses contemporains, un mélange de faux et de vrai qui ne laisse pas d'être curieux à noter. Dans un décor de toile et de carton-pâte, au milieu des *concetti* et des pointes, il trouve moyen de faire entendre parfois la voix naturelle des choses...

Les rayons du jour égarés
Parmi les ombres incertaines
Eparpillent les feux dorés
Dessus l'azur de ces fontaines.
Son or dedans l'eau confondu
Avecque ce cristal fondu
Mêle son teint et sa nature,
Et sème son éclat mouvant,
Comme la branche au gré du vent
Efface et marque sa peinture.

On comprend l'éblouissement de la jeunesse romantique devant de pareils vers : elle y trouvait un modèle de débraillé et de truculent cher à ses propres aspirations. Cependant Théophile de Viau vivait en un temps où les plus abandonnés gardaient encore comme un arrière-goût de style.

Ce que le romantisme a goûté chez les petits poètes Louis XIII, ce que les ignorants y goûtent encore aujourd'hui, c'est surtout le plaisir de la surprise.

Ne soyons pas tout à fait intolérants avec la nouveauté même équivoque. Et j'ajouterai : Admettons une pointe de mauvais goût capable de relever à l'occasion le beau immuable. Mais il ne faut pas qu'elle l'encanaille.

***

« Certes, la tragédie de *Pyrame et Thisbé* contribua peu à la gloire de Théophile de Viau. Cependant, il ne serait pas exagéré de dire qu'elle le garda de l'oubli mieux toute autre de ses œuvres. Et cela, à cause d'un hémistiche qui est devenu proverbial, ayant fait sourire les doctes et les ignorants.

Le passage suivant de Boileau finira de vous rappeler cette affaire.

« Veut-on voir, dit-il, combien une pensée fausse est froide et puérile? Je ne saurais rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir que deux vers du poète Théophile, dans sa tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*, lorsque cette malheureuse amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'est tué, elle querelle ainsi ce poignard :

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. *Il en rougit, le traître!*

« Toutes les glaces du Nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué! »

A la vérité ce : *Il en rougit, le traître!* lu à sa place, ne doit pas surprendre outre mesure dans une œuvre écrite tout entière dans un style renchérissant sur les préciosités les plus forcées. Avouons maintenant qu'il se rencontre dans Shakespeare, dans quelques Espagnols

et dans Racine même deux ou trois fois, de pareilles « extravagances » et qui, à force de génie, touchent au sublime. Mais il est vrai de dire qu'il vaudra toujours mieux se tenir dans la juste mesure.

***

« Théophile professait qu'il fallait que le discours fût ferme et le sens naturel et facile ; il rejetait les afféteries « qui ne sont que mollesse et qu'artifice », comme par exemple : *L'aurore toute d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paraissait aux portes de l'Orient. Les étoiles, éblouies d'une plus vive clarté, laissaient effacer leur blancheur et devenaient peu à peu de la couleur du ciel*, etc.

« Le plaisant est qu'il se trouvait être justement plein à l'excès de toutes ces molles afféteries et que son discours manquait surtout de fermeté et de bon naturel... »

(Jean Moréas, *l'Ermitage*, 15 oct. 1906.)

§ 8

« ... Pendant ce temps, la réputation de Théophile allait grandissant; l'éclat de son nom se répandait par toute la France, et c'est sur lui que tous les poètes, tous les beaux esprits tenaient les yeux fixés comme sur leur chef... Malherbe, que les vers de Boileau ont mis hors de pair, malgré l'admiration de quelques-uns, n'a jamais obtenu parmi ses contemporains cette place incontestée que lui donne la postérité, et certes si Théophile eût vécu,

Théophile eût occupé le premier rang que nul ne lui aurait disputé. »

(CHARLES GARRISSON, *Théophile et Paul de Viau*, Paris, Picard, 1899.)

III

LE PARNASSE SATYRIQUE

§ 1

Le Parnasse satyrique est un recueil de vers où le madrigal voisine avec l'épigramme obscène et l'élégie avec l'ode priapique. Il parut en 1622 et ne souleva nulles colères. L'année suivante, l'imprimeur Lestoc en fit une nouvelle édition avec le nom de Théophile. Sur la dénonciation probable du jésuite Garasse qui, dans la suite, s'acharna après lui, Théophile fut poursuivi et condamné à être brûlé vif. Il put s'enfuir, fut pris, jeté en prison, puis relaxé après deux ans de procédures et de vexations.

Alleaume, dans son édition des *Œuvres* de Théophile (1866), a donné en appendice les pièces obscènes qui lui sont, sans preuve, attribuées. Nous ne pouvons ici être aussi hardis. Ce sont de pures ordures et on souhaite quelles ne soient pas de Théophile.

« C'est, dit Théophile Gautier, un singulier monument littéraire, dans son genre, que *le Parnasse satyrique :* quelle différence avec les petits vers oduriers de Fer-

rand, de Dorat, de Voisenon, et autres coureurs de ruelle, mousquetaires ou abbés! — c'est comme une tête du Caravage, toute noire de bitume, à côté d'un pastel de Latour, enluminé de carmin ; comme un bas-relief de vase antique à côté d'une lithographie de Maurin. Sans doute de pareilles productions sont indignes de l'art ; mais cependant il y reste encore assez d'art pour qu'on les voie brûler avec un sentiment de regret, et qu'on en retire avec le bout des doigts quelques feuillets échappés au feu de paille du bourreau : c'est comme ce musée érotique de Naples et ces belles statues qu'on n'a pas le courage de briser, mais sur qui la morale est obligée de tirer à tout jamais son rideau. »

Tout n'est pas à dédaigner dans ce *Parnasse*, bien qu'il soit assez inférieur, dans son genre, au *Cabinet satyrique* paru quelques années auparavant. Vers obscènes : que cela ne nous effraie pas trop ! La seule différence qu'il y ait entre la poésie obscène et l'autre est dans le vocabulaire. Un mot fait du *Lac* de Lamartine une poésie obscène, tant il est vrai que l'obscénité est une question de philologie. Dans l'une et dans l'autre poésie, le sujet est le même, le rêve est le même, le désir est le même et l'une et l'autre aboutissent nécessairement au *Crescite et multiplicamini* que Marot et, après lui, Théophile traduisirent en termes fâcheux pour les oreilles chastes. Une partie des pièces obscènes du *Parnasse satyrique* est obtenue ainsi ; c'est œuvre de libraire sans scrupule ou de grimaud gagiste. Comme c'est difficile de substituer au mot *aimer* tel mot sale ou tel mot technique ! Et voilà-t-il pas un quatrain bien troublant !

Quelques pièces ont délibérément été écrites sur le

mode grossier. Il en est de rebutantes; il en est de spirituelles; il en est de tout à fait licencieuses; il en est peu de voluptueuses; quelques-unes sont assez piquantes. J'avoue goûter fort l'épitaphe appelée *Tombeau :*

Ci-dessous gît la belle Nymphe au lait;
Fille d'amour et mère des andouilles,
Qui aima mieux le f — que le lait
Et usa moins de souliers que de c —.

Le trait est donné par le mot grossier, qui ne paraît que vif, parce qu'il est un trait. Cependant, de peur de rougir, soyons discrets.

Voici deux épigrammes qui sont presque de bonne compagnie et qui certes n'avaient nul besoin d'être imprimées sous le manteau :

ÉPIGRAMME

Corfille d'un seul fils fut mère,
Qui, mort, fut mis au cercueil.
Toute la cour en fut en deuil,
Car chacun s'en pensait le père.

ÉPIGRAMME

Je perds mon temps et mes discours
De vous raconter mes amours
Et la rigueur de mon martyre.
Mon désir ne se peut borner;
Je veux ce que je n'ose dire
Et ce qu'on n'ose me donner.

Celle-ci a le mérite de l'impiété :

ÉPIGRAMME

J'enrage de lever la cotte
De quelque jolie huguenote

Et de faire un timbre * plaisant
A quelque huguenot suffisant.
Ce n'est pas que j'aime le vice,
Ni pour pratiquer l'exercice
Que le sale Arétin décrit.
Tout ce qui me le fera faire
N'est que pour venger le Saint-Père
Qu'ils ont appelé l'Antéchrist.

Quant à ces quatrains, on les trouvera je pense de l'excellente satire et bien dans la tradition des médisances contre les femmes :

QUATRAINS

Délivre-moi Seigneur.

Des filles de Paris qui ne disent, sinon :
Je ne vous entends point, cela vous plaît à dire
Qui ne répondent rien que oui et voire et non
Et au partir de là se mèlent de médire,
Délivre-moi Seigneur.

De celle qui vous jure, étant entre vos bras,
Que vous êtes tout seul qu'elle aime et favorise
Et si vous la laissez seulement de trois pas,
Vous trouvez aussitôt que votre place est prise,
Délivre-moi, Seigneur.

De celle-là qui dit qu'elle n'échauffe pas
Si elle est seule au lit, qu'elle y meurt, qu'elle y glace,
Qui veut avoir quelqu'un pour réchauffer sa place,
Qui ne craint nullement que l'on use ses draps,
Délivre-moi, Seigneur.

De celle-là qu'on dit commenter (1) l'Aretin,
Qui fait fort bien les vers, qui écrit bien en prose,
Qui trouve fort mauvais qu'on touche à son tétin
Et ne se fâche point que l'on touche autre chose,
Délivre-moi, Seigneur.

(1) Texte : *commencer...*

De celle-là qui veut quelques tapisseries
Avant que de vouloir vous donner ce qu'elle a,
Et quand elle en a eu, il faut des pierreries
Et puis une maison, avant d'en venir là,
Délivre-moi, Seigneur.

De celle qui s'en va, balayant les églises,
La chandelle à la main et un grand chapelet,
Et si vous l'épiez, vous la verrez aux prises,
Dedans un cabinet, avec quelque valet,
Délivre-moi, Seigneur.

De celle-là qui feint s'enfermer tout le jour,
N'ayant d'autre plaisir que d'être solitaire,
Qui trouve fort mauvais que l'on parle d'amour,
Qui n'en veut rien ouïr, mais qui le veut bien faire.
Délivre moi, Seigneur.

De celle-là qui dit qu'elle est fort bien pucelle,
Qu'elle n'en quitte rien à fille de Paris,
Et a toutes les nuits son ami auprès d'elle,
Non pas pour faire mal, mais de peur des esprits,
Délivre-moi, Seigneur.

Voici quelque chose d'un peu plus scabreux, mais cela ne va pas encore très loin :

ÉPIGRAMME

Lorsque sur ton lit à mon aise,
Catin, ton tétin droit je baise,
Tu me dis : « O cher favori,
« C'est le tétin de mon mari ;
« Celui qui s'enfle au côté gauche
« C'est pour toi seul qui me débauches ;
« Ton partage est bien le meilleur :
« Puisque c'est le côté du cœur. »

Quant à ce sonnet, il faut se résigner ou à le trouver plat, ou à n'en pas comprendre la pointe. Si l'on com-

prend, on est perdu ; je compte sur beaucoup de mauvaise volonté :

SONNET

Doux est le front de ma belle maîtresse,
Doux est le trait que décochent ses yeux,
Doux est son teint, doux son ris gracieux,
Douce est aussi sa bouche charmeresse.

Douce est sa voix, douce sa blonde tresse,
Douce est sa joue où se plaisent les dieux ;
Doux est aussi son sein délicieux,
Douce est sa main qui doucement me presse.

Douce est sa jambe et doux son pied joli,
Doux son nombril, doux son ventre poli,
Doux est l'attrait de sa grâce divine.

Mais plus que tout, ami, je trouve doux
Le mouvement de cette belle Aline,
Lorsqu'il advient qu'en secret je la f.....

Même remarque pour ce que l'on ose encore transcrire. L'esprit est dans le contraste entre une idée tendre et une image licencieuse ; l'éclair est obtenu par le frottement d'un mot très doux et d'un mot très violent. C'est, après tout, un genre où les maîtres sont rares et où l'on trouve peu de Régniers, de Motins, de Berthelots, de Théophiles, ou de Sigognes :

SONNET

Je songeais que Phillis, des enfers revenue,
Belle comme elle était à la clarté du jour,
Voulait que son fantôme encor me fît l'amour
Et que, comme Ixion, j'embrassais une nue.

Son ombre dans mon lit se glisse toute nue,
Et me dit : « Cher amant, me voici de retour,

Je n'ai fait qu'embellir en ce triste séjour
Où, depuis mon départ, le sort m'a retenue.

Je viens pour rebaiser le plus beau des amants,
Je viens pour remourir dans tes embrassements. »
Alors, quand cette idole eut abreuvé ma flamme,

Elle me dit : « Adieu, je m'en vais chez les morts ;
Comme tu t'es vanté d'avoir f... mon corps,
Tu pourras te vanter d'avoir f... mon âme. »

Cependant, et tel est bien mon dessein, avec ces jeux d'esprit, nous restons sur le seuil du *Parnasse satyrique*. C'est un endroit où, si l'on peut y donner de compagnie un rapide coup d'œil, on ne peut entrer que seul.

UN BIBLIOPHILE.

§ 2

« Arrêt de la Cour de parlement par lequel les sieurs Théophile, Berthelot et autres sont déclarés criminels de lèse-majesté divine pour avoir composé et fait imprimer des vers impies contre l'honneur de Dieu, son Eglise et honnêteté publique.

Avec défense à toutes personnes d'avoir ni tenir aucuns exemplaires du livre intitulé le Parnasse satyrique, *n'autres* œuvres dudit Théophile, *sous peine d'être déclarés fauteurs et adhérants dudit crime et punis comme les accusés.*

A Paris, chez Antoine Vitray, au collège Saint-Michel, 1623 (8 p. in-12).

Arrêt de la Cour de Parlement contre Théophile et autres faiseurs de vers impies, exécuté le 19 août 1623.

Vu par la Cour, les Grand Chambre et Tournelle

assemblées, l'arrêt de celle du 11 juillet dernier, par lequel, sur la plainte faite par le procureur général du roi et livres par lui représentés, avoit été ordonné que les nommés Théophile, Berthelot, Colletet et Frenide [1], auteurs des sonnets de vers contenant les impiétés, blasphèmes et abominations mentionnées au livre très pernicieux intitulé *le Parnasse satyrique*, seraient pris au corps et emmenés prisonniers en la Conciergerie du Palais, pour leur être le procès fait et parfait, et où ils ne pourraient être appréhendés, ajournés à trois brefs jours, à son de trompe et cris publics à comparaître en icelle; exploits de perquisition faits de la personne desdits accusés, ajournements à trois brefs jours, les défauts à trois brefs jours obtenus en ladite Cour par le procureur général du roi contre ceux accusés le 5 août et autres jours suivants; autres livres et œuvres dudit Théophile imprimés par les nommés Billaine et Quesnel; conclusions du procureur général du roi; tout considéré, dit a été que lesdits défauts ont été bien et dûment obtenus, et, pour le profit d'(iceux), ladite Cour a déclaré et déclare lesdits Théophile, Berthelot et Colletet, vrais contumax, atteints et convaincus du crime de lèse-majesté divine, et, pour réparation, les a condamnés et condamne, sçavoir : lesdits Théophile et Berthelot à être menés et conduits des prisons de la Conciergerie en un tombereau au devant la principale porte de l'église Notre-Dame de cette ville de Paris, et là, à genoux, tête et pieds nus, en chemise, la corde au col, tenant chacun en leurs mains une torche de cire ardente du

1. Le nom est écrit comme dans la *Doctrine curieuse* du P. Garasse. Il s'agit de N. Frenicle.

poids de deux livres, dire et déclarer que très méchamment et abominablement ils ont composé, fait imprimer et exposé en vente le livre intitulé *le Parnasse satyrique,* contenant les blasphèmes, sacrilèges, impiétés et abominations y mentionnées contre l'honneur de Dieu, son Eglise et honnêteté publique, dont ils se repentent et en demandent pardon à Dieu, au roi et à justice. Ce fait, menés et conduits en la place de Grève de cette dite ville, et là ledit Théophile brûlé vif, son corps réduit en cendres, celles-ci jetées au vent, et lesdits livres aussi brûlés, et ledit Berthelot pendu et étranglé à une potence qui, pour ce faire, y sera dressée, si pris et appréhendés peuvent être en leurs personnes; sinon ledit Théophile par figure et représentation, et ledit Berthelot en effigie à un tableau attaché à ladite potence. Tous et chacuns leurs biens déclarés acquis et confisqués à qui il appartiendra, sur lesquels et autres non subjects à la confiscation sera préalablement pris la somme de quatre mille livres d'amende applicables à œuvres pies, ainsi que ladite Cour avisera, et a banni et bannit ledit Colletet pour neuf ans hors du royaume; lui enjoint de garder son ban, à peine d'être pendu et étranglé; et, en tant que touche ledit Frenide, a permis et permet audit procureur général du roi faire informer plus amplement contre lui des cas mentionné audit procès, circonstances et dépendances; fait ladite Cour inhibitions et défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'avoir et retenir par devers eux aucuns exemplaires dudit livre intitulé *le Parnasse satyrique,* ni autres œuvres dudit Théophile, ainsi leur enjoint les apporter et mettre dans vingt-quatre heures au greffe criminel

d'icelle pour être pareillement brûlés et réduits en cendres, sur peine, contre les contrevenants et qui s'en trouveront saisis, d'être déclarés fauteurs et adhérents dudit crime et punis comme les accusés. Outre, ordonne que les libraires nommés Estoc, Sommaville, Billaine et Quesnel, qui ont imprimé les œuvres dudit Théophile, seront pris au corps et amenés prisonniers ès prisons de la Conciergerie du Palais pour être ouïs et interrogés sur aucuns faits résultant dudit procès, et, où ils ne pourront être appréhendés, seront ajournés à trois brefs jours à son de trompe et cris public à comparaître en icelle, leurs biens saisis et commissaires y établis jusqu'à ce qu'ils aient obéi.

Prononcé et exécuté le 19 août 1623. »

§ 3

APOLOGIE AU ROI

... Ce premier arrêt donné par contumace n'énonce aucunes charges et informations faites contre moi ; les ruses de mes ennemis ont surpris la religion de la Cour, et supposé malicieusement des livres dont j'avois désavoué et la composition et l'impression, et fait condamner les libraires par sentence du Prévôt de Paris. Même, d'un dessein particulier que j'avois d'en éclaircir mes accusateurs, que la condition de Religieux me faisoit croire plus aveuglés de zèle que d'inimitié, je pris le soin de leur faire voir la condamnation de l'imprimeur absent et fugitif, mais ils ont toujours déguisé la connoissance de mon bon droit, et par une hypocrisie cruel-

le, ont continué leurs sollicitations, jusqu'à ce qu'une ignominie publique leur eût fait curée de ce fantôme qui fut brûlé en ma représentation. Ce qui fait évanouir toutes les apparences de l'infamie que je pouvois encourir par ce jugement, et qui a convaincu l'absurdité de ces inutiles poursuites, c'est que le dernier Arrêt donné en plein Parlement, et en grande assemblée de Juges, a reconnu véritable le désaveu que j'avois fait des livres supposés; comme le premier jugement fut sans aucune preuve ni d'écrits, ni de témoins contre moi, aussi l'a-t-on poursuivi au temps que votre Parlement étoit congédié, à cause de la contagion, et qu'en l'absence du plus grand nombre de Messieurs de la grand Chambre, il fallut extraordinairement emprunter des Juges des Enquêtes pour trouver le nombre de dix Juges, auquel nombre le procès de contumace fut visité et jugé en une matinée seulement, qui est pour cela peu de temps. Je ne me plaindrai jamais de votre Parlement; la voix publique est véritable, qui nous apprend que c'est où la justice est rendue avec intégrité, et que l'innocence n'y peut être opprimée. Il m'a conservé la vie que l'on conspiroit de m'ôter avec l'honneur, et m'a banni sans être convaincu que du malheur d'avoir été haï.

Les mieux sensés et les plus Chrétiens du siècle, qui sont instruits des faussetés de mes accusations, accomparent* mon accident aux Arrêts qui souvent interviennent aux procès de sortilège, lors que vos premiers Juges ont condamné à mort des pauvres paysans idiots; le Parlement, qui est l'asile de l'innocence, justifie ces misérables, et néanmoins sur la diffamation les bannit du lieu de leur demeure.

C'est une nécessité de la Police contre laquelle je ne murmure point, aussi bien ai-je contribué quelque chose à mon malheur, pour ce que d'abord, au lieu de lui résister, je lui cédai, et le renforçai au lieu de le corrompre. Il est vrai que les Juges ne font rien par imprudence, ni par colère.

Mon absence, qui n'étoit que de peur, a donné des soupçons de crime, et la fuite, que je prenois par respect de mes ennemis, a autorisé leur persécution. Tandis que mon éloignement sembloit appuyer les prétextes de leur inimitié, V. M. faisoit paraître quelque trace des favorables inclinations qui m'ont engagé à son service. Ils employoient avec licence tout l'effort et l'artifice qui pouvoit faire réussir leur entreprise. On m'avoit bouché tous les passages du Royaume. Quelques Prévôts, de l'intelligence de leur cabale, étoient toujours aux environs du lieu de ma retraite. Leurs livres, leurs sermons, leurs visites et leurs voyages n'avoient plus autre sujet que mon oppression. J'ai une consolation bien glorieuse et très sensible d'avoir reconnu que V. M. ne donnoit aucun aveu à tous ces appareils de ma perte. Vous prêtiez votre consentement à mon salut, et la disposition que vous aviez à me plaindre plutôt qu'à me punir condamnoit la procédure de mes parties, et détruisoit les avantages qu'ils pensoient tirer de mon éloignement; vous approuviez le soin de ceux qui me vouloient conserver. Monsieur de Montmorency remarqua que V. M. m'aimoit autant à Chantilly qu'à Londres, et l'exemple de votre bienveillance me servoit de protection inviolable envers tous ceux qui avoient à cœur votre respect et la charité chrétienne. Le Parlement imitoit votre bonté, et par une connoissance parti-

culière de vos intentions me permettoit de fuir lentement, et donnoit assez de loisir à mes ennemis pour se dédire d'une poursuite qui n'a fini qu'à leur confusion. J'étois déjà sur la frontière, en la méditation de quitter ma patrie, et dans l'incertitude d'y plus revenir, et cette contrainte d'éloigner * votre Cour tenoit mon esprit dans des troubles qui me rendoient indifférentes et la capture et l'évasion. Ce changement de pays ne m'eût pas été fâcheux si Dieu m'eût fait naître ailleurs qu'en France, ou sous un autre règne que celui de V. M., mais votre Empire et vos vertus ont pour moi des amorces si puissantes que c'est me retirer du monde que de vous abandonner : aussi m'en allois-je avec des inquiétudes et des paresses, qui témoignoient assez que le danger de mourir en votre Royaume m'affligeoit moins que le regret d'en sortir. Cette appréhension ne laissoit point de repos en mon âme. J'étois déjà dans les supplices dont mon emprisonnement m'a retiré, et si la violence de mes ennemis n'eût précipité le dessein de ma ruine, j'eusse toujours reculé à ma justification, et on n'eût jamais découvert mon innocence, ni leur imposture. Lorsque j'étois aux termes de relâcher * à leur fureur, et que la patience de V. M. et des Juges leur donnoit et le temps, et le conseil de se modérer, un homme qui fait profession de Religieux, et qui a fait le dernier vœu, s'avisa de corriger votre clémence, et n'étant hardi que de ma timidité, s'aventura de me tendre les pièges dont il se trouve encore enveloppé. Il avoit à dévotion un Lieutenant du Prévôt de la Connétablerie nommé le Blanc, son confident particulier : celui-là prit un tel soin de lui rendre cette complaisance, et se trouva si puissant dans cette commis-

sion, qu'une place qui peut soutenir des sièges royaux se trouva foible pour ma protection. Ce Religieux qui disposa si absolument de cet officier de Justice, et qui trouva le Gouverneur de votre Citadelle si facile, c'est, Sire, le Père Voisin, Jésuite, qui, par une fantaisie déréglée et par un caprice très scandaleux, s'est jeté dans la vengeance d'un tort qu'il n'a point reçu, et s'est forgé des sujets d'offense, pour avoir prétexte de me haïr. Je dirois à V. M. les secrètes maladies de cet esprit, si ce n'étoit une incivilité criminelle que de vous en entretenir : cet homme-là, égaré de son sens, très ignorant du mien, a fait glisser dans des âmes foibles une fausse opinion de mes mœurs et de ma conscience, et prostituant l'autorité de sa robe à l'extravagance de sa passion, il a fait éclat de toutes ces infâmes accusations, dont il fait aujourd'hui pénitence. Il a pénétré tous les lieux de ses connoissances et des miennes, pour y répandre la mauvaise odeur qui avoit rendu ma réputation si odieuse. Il a suborné le zèle d'un Père étourdi (1), qui a vomi tout un volume, pour décharger la bile de son compagnon : c'est l'auteur de la Doctrine Curieuse et de quelques autres livres outrageux, à qui ma seule disgrâce semble avoir donné des privilèges, et dont les crimes n'ont trouvé de l'impunité qu'en la faveur de cette animosité publique, qui autorise tout ce qui peut injurier. Le rapport de l'erreur populaire à ces génies malins, et certaine conformité des envieux et des ignorants, m'avoit suscité une haine si générale, et tellement altéré les sentiments des gens de

(1) Le P. Garasse, qui produisit contre Théophile un énorme libelle aussi infâme que bouffon : *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*.

bien, que chacun avoit intérêt à me déshonorer, et que personne ne pouvoit être sauvé, s'il ne tâchoit à me perdre. Cela me mit des espions partout : mes plus sûres confidences m'étoient des embûches, et le lieu de mon asile fut celui de ma prise... Je suis l'exemple de la plus longue et plus dure calamité de votre siècle. Il n'y a point d'homme qui ait des appétits si délicats pour la vie ni de si tendres sentiments pour la volupté, qui n'aimât mieux se priver de l'un et de l'autre par des tourments les plus exquis *, que de souffrir le sale et le cruel traitement d'une si longue prison que la mienne. Si Dieu ne m'eût fait naître d'un tempérament robuste et d'une constitution bien saine, je fusse mort mille fois de plusieurs incommodités, dont, Dieu merci, je n'ai pas été seulement malade. On m'a traité deux ans durant avec des rigueurs capables de consommer des pierres; d'abord que je fus pris on me tint pour condamné ; ma détention fut un supplice et les Prévôts, des exécuteurs. Ils étoient trois sur chacun de mes bras, et autour de moi autant que le lieu par où je passois en pouvoit contenir. On m'enleva dans la chambre du sieur de Menilier pour y faire mon procès-verbal, qui ne fut autre chose que l'inventaire de mes hardes et de mon argent, qui me fut tout saisi. Après mon interrogatoire, qui ne contenoit aucune accusation, monsieur de Commartin m'assura que j'étois mort; je lui répondis que le Roi étoit juste et moi innocent. De là il ordonna que je fusse conduit à Saint-Quentin, par où il prenoit son chemin, afin de rejoindre Monsieur le Connétable qu'il avoit quitté pour assister le Prévôt à ma capture. On m'attacha de grosses cordes par tout, et sur un cheval foible et boiteux, qui m'a fait cou-

rir plus de risque que tous les témoins de mes confrontations. L'exécution de quelque criminel bien célèbre n'a jamais eu plus de foule à son spectacle que j'en eus à mon emprisonnement. Soudain que je fus écroué, on me dévala dans un cachot, dont le toit même étoit sous terre ; je couchois tout vêtu et chargé de fers si rudes et si pesants, que les marques et la douleur en demeurent encore en mes jambes; les murailles y suoient d'humidité, et moi de peur. Je vous confesse, Sire, que je ne me trouvai ni assez brutal ni assez philosophe pour me résoudre promptement en un accident si outrageux...

Je passois ces premiers jours de ma captivité dans des incommodités très rigoureuses, et dans de vives appréhensions de mon procès, qui m'a toujours été plus à craindre pour la puissance de mes ennemis que pour mon crime. Et sans blesser l'intégrité des autres corps de Justice, je crois que l'avantage que V. M. m'a fait, de laisser ma cause à la Cour du Parlement de Paris, a beaucoup diminué mon danger. Ces Juges-là, Sire, ne trompent personne et ne sauroient être trompés. Ils envoyèrent la compagnie de Deffuntis à Saint-Quentin, pour de là me conduire à la Conciergerie du Palais.

J'étois bien aise d'aller rendre compte de ma vie devant des gens que je savois être capables de la bien ménager. Mais la rudesse de ceux qui m'amenèrent troubloit un peu mon espérance, et me faisoit craindre la passion de quelques particuliers, qui pouvoient leur avoir recommandé cette sévérité : mes accusateurs ont des instruments de toute nature et condition partout. J'étois monté encore plus mal que l'ordonnance de Monsieur de Commartin, et attaché tout le long du voyage avec des chaî-

nes, sans avoir la liberté du sommeil ni du repos, et sans quitter les fers ni nuit ni jour : on ne suivit jamais le grand chemin, et comme s'il y eût eu des desseins partout à m'enlever, les troupeaux ou les arbres un peu éloignés leur donnoient quelques alarmes assez ridicules, que je réserve à mes vers, plus capables de cette peinture que la prose. Etant arrivé à la Conciergerie, dont la presse du peuple m'empêchoit l'entrée, je fus enlevé dans la grosse tour, et porté tout d'abord dans le même cachot, où le plus exécrable parricide de la mémoire a été gardé; on y renferma deux gardes, qui furent quatre mois dans le cachot, avec aussi peu de liberté que j'en avois. Le chagrin et les maladies, qui sont presque inévitables en ce-lieu là, leur firent à la fin donner licence de sortir; depuis on m'associa des prisonniers appelant de la mort. Après avoir été six mois dans une très grande impatience de me faire ouïr, Monsieur le Procureur Général me fit l'honneur de me venir voir, sur le bruit qu'il eut d'une abstinence extraordinaire dont je me macérois depuis quelques jours. Il me parla avec des civilités que je n'eusse pas méritées même en l'état de liberté, et commanda très expressément à ceux qui avoient charge de moi de me gouverner avec toute la douceur que la nécessité de leur devoir me pouvoit faire espérer. En cela il a été toujours très mal obéi, car ces gens-là, sans se contenir même dans la rudesse permise aux guichetiers les moins humains, ont passé au-delà de la félonie des hommes les plus barbares. Je ne saurois, avec le respect que je dois à V. M., lui dépeindre les saletés et l'horreur ni du lieu ni des personnes dont j'étois gardé : je n'y avois de la clarté que d'une petite chandelle à chaque repas ; le jour y

religion prétendue réformée. Que je m'étois instruit en la foi romaine par les conférences du Père Athanase, du Père Arnoux, et du Père Seguirand, entre les mains de qui j'avois fait mon abjuration. Monsieur de Pinon me remontra que j'avois mal fait mon profit des instructions de ces bons Pères, et que j'étois tenu pour un homme qui ne croyoit autre Dieu que la nature. Je répliquai que j'étois tenu pour très homme de bien par tous ceux qui me connaissoient, et que mes accusateurs parloient sans preuve ni apparence, et qu'ils étoient calomniateurs et imposteurs. Monsieur de Vertamond, contribuant peut-être un avis à ma justification, repartit qu'il n'y avoit point d'apparence que je fusse un athée, puisque pour faire voir au public que j'avois des sentiments de la divinité tel qu'un chrétien les doit avoir, j'avois fait un livre de l'Immortalité de l'Ame, qui rendoit raison de ma créance.

Cela étoit dangereux pour un étourdi ou pour un méchant; mais moi qui avois l'esprit tendu à ma justification, et qui, pour ne m'égarer, n'avois autre chemin à suivre que celui de la vérité, je répondis que je n'avois point composé ce livre-là, que c'étoit un ouvrage de Platon, que je l'avois traduit sans m'éloigner du sens de l'auteur, et que ce n'étoit point par où je rendois raison de ma foi; que pour montrer que j'étois chrétien, j'allois à la Messe, je communiois, je me confessois. On m'allégua quelques passages de ce traité, dont je me suis entièrement justifié.

Saint Augustin, qui ne parle jamais de Platon sans admiration, m'a fourni de quoi faire approuver la peine que j'ai prise en cette traduction. Après l'examen de

cette version ou paraphrase sur l'immortalité de l'âme, on ne me trouva convaincu, je ne dis pas, Sire, d'une impiété, mais non pas seulement de la moindre irrévérence contre l'Eglise ; même il y a plusieurs endroits que j'ai en quelque façon déguisés pour les tourner à l'avantage de notre créance.

Les libraires ont imprimé ensuite de ce traité quantité de mes vers, avec les ignorances que j'y ai laissées et avec les crimes que mes ennemis y ont ajoutés ; j'ai éclairci la Cour de tout ce qui étoit de ma composition, et rendu toutes mes pensées manifestement innocentes.

On m'apporta d'autres faits sur la prose d'un second tome imprimé en mon nom, mais je fis voir clairement l'impertinence des accusateurs, qui, par des subtilités scolastiques, avoient embrouillé le sens de mes écrits, et d'une malice aveuglée, pensant profiter de mon peu de mémoire, produisoient des périodes imparfaites en des choses où le mécompte d'une syllabe peut d'une pensée innocente faire un crime.

Messieurs mes commissaires étoient bien aises que j'évitasse les surprises, et se montrèrent toujours aussi prompts à me justifier qu'à me convaincre. Après que je me fus purgé de tout ce qu'on pouvoit reprendre ou soupçonner contre moi, dans ces deux tomes qui portent mon nom, on me présenta un livre intitulé, *le Parnasse des vers satyriques* dont j'étois accusé d'avoir compilé les rapsodies et les avoir mises en vente. J'apportai pour ma défense la sentence du Prévôt de Paris, obtenue contre les imprimeurs, et suppliai la Cour de considérer que j'étois le premier de ma profession qui, par une affection aux bonnes mœurs et pour ôter le scandale

public, avoit fait supprimer de telles œuvres. Ayant annulé toutes les charges que ces livres me pouvoient mettre sus, je croyois avoir fini les interrogatoires qui furent de trois journées, et m'attendois à jouir du privilège d'un peu d'élargissement qu'on ne me pouvoit refuser selon les formalités du Palais; mais l'hypocrisie effrontée de ceux qui sollicitoient ma mort, avoit rendu mon affaire de telle importance, et fait estimer ma délivrance si dangereuse qu'il fallut donner haleine aux calomniateurs, et leur accorder la licence de redresser les embûches que j'avois évitées jusques-là. On me remit dans le cachot pour quatre mois, durant lesquels les guichetiers me continuèrent leurs inhumanités avec tant d'excès qu'on eût jugé qu'ils craignoient plus mes ennemis qu'ils ne respectoient leurs maîtres. A la seconde attaque, qui fut de quatre journées en nouveaux interrogatoires, on me représenta plusieurs manuscrits, et de mes amis et de moy, où il ne se trouva, Dieu merci, non plus de crime qu'aux accusations précédentes. Le Père Garassus avoit malicieusement altéré quelques vers en mon Elégie à Thyrsis, dont je me suis justifié par mon manuscrit, qui s'est trouvé tout contraire à l'imprimé de ce faussaire. Tout ce que j'ai composé et avoué est encore dans le greffe. Si j'étois assez heureux pour le faire confronter à la supposition de Garassus, lui qui fait tant du subtil, et qui profane si impudemment la dignité de sa profession, se trouveroit convaincu d'une fausseté punissable du feu, aussi bien que son Compagnon, qui se trouve coupable d'avoir suborné des témoins, et dont la conviction est à la connoissance de la Cour. Permettez-moi, Sire, de vous dé-

couvrir cette imposture, et prenez la peine d'ouïr les frivoles et calomnieuses dépositions des principaux qui m'ont été confrontés. Le premier se nomme Anisé, avocat, qui se fit lui-même tant de reproches et se coupa si souvent, que Monsieur de Vertamond ne se put tenir de rire de ses absurdités. Cet homme-là, qui me fut confronté avec la gravité de la robe et du bonnet carré, témoignoit m'avoir ouï dire que quand je couchois sur la dure cela me mettoit en humeur. Ces impertinences me font rougir, et supplie très humblement votre Majesté de pardonner à la nécessité qui m'oblige à les dire par leurs termes, et non par les miens. Il ajoutoit encore que certain Pavie, à qui je n'ai jamais parlé, l'avoit entretenu de quelques discours profanes qu'il supposoit venir de moi. Le sens en étoit, que je disputois si l'âme étoit dans le sang. C'est un discours de philosophie dont je ne suis point capable, il ne m'importe qu'elle soit dans le sang ou ailleurs, pourvu qu'au sortir du corps je sois assuré qu'elle ne perd point son être. Le second témoin est un homme vagabond, et sans autre appui que du P. Voisin, qui l'a entretenu aux écoles depuis douze ans ; il se nomme Sajot, son père le déshérita pour d'étranges rebellions qu'il lui avoit faites dès l'âge de seize à dix-sept ans, et couroit risque de passer sa vie dans de grandes nécessités s'il ne se fût rendu agréable au Père Voisin, qui se joignit à lui d'une affection fort particulière, quoique ce garçon fût alors dans une réputation très honteuse. Depuis le commerce qu'il eut avec ce religieux, il n'amenda point sa vie, car les débordements qu'il continuoit, au scandale du collège, lui firent interdire la conversation de quelques écoliers de la Flèche qu'il avoit

tâché de corrompre. La contrainte de lui donner des reproches m'a fait dire quelques-unes de ses infamies qui l'ont fait pleurer à la confrontation ; et d'autant que les larmes ne se peuvent pas écrire, le Greffier, qui est homme de bien, témoignera cette vérité. Sachant bien que la trahison lui seroit inutile si je venois à la découvrir pour ce que je savois bien ses crimes, il changea son nom et son pays, ce qui mérite punition exemplaire. Nonobstant ce déguisement, le regardant fixement aux yeux, il me revint quelque image d'une personne que des accidents très notables avoient rendu signalé : l'ayant reconnu, je dis modestement quelques secrets de sa vie, assez capables d'affaiblir sa déposition. Il ne nia point qu'il n'eût été en ses jeunes ans disciple du P. Voisin, avoua que, depuis leur première reconnoissance, ils s'étoient entretenus d'une amitié très étroite et d'une confidence qu'ils n'ont jamais interrompue, qu'ils avoient communiqué ensemble les accusations contre moi, et que le Père Voisin l'avoit induit à déposer. Il y avoit pour le moins quinze ans que je n'avois vu Sajot. Il dépose que depuis trois ans, il m'avoit ouï dire des vers sales et profanes, dont, à la vérité, il ne se souvient point; il m'accuse notamment avoir dit que je ne croyois autre chose que Jésus-Christ crucifié, et infère de là que je tiens les cérémonies de l'Eglise peu nécessaires. Je le pressai de me nommer le lieu où il prétendoit m'avoir vu, en présence de qui, en quel jour, et à quelle heure j'avois parlé à lui, il répond qu'il n'en sait rien, et confesse toujours que le Père Voisin lui a dit qu'il étoit obligé de déposer contre moi. Il se trouve, Sire, que cet homme-là est aux gages du Père Voisin, qu'il est neveu

d'une Dame Mercie, qui contribue aussi à la nourriture de Sajot. Cette femme est confidente du Père Voisin et du Prévôt le Blanc : car aussitôt que je fus pris, le Blanc s'en conjouit par lettre avec le P. Voisin, et adressa son paquet à la Dame Mercie, qui communique ordinairement avec ce Religieux. La lettre m'est tombée entre les mains. Il y avoit entre autres termes de respect pour ce Père, qu'il m'avoit si soigneusement veillé qu'enfin il m'avoit attrapé, selon le commandement qu'il en avoit reçu de Sa Révérence. Il me fut encore confronté un sourd, nommé Bonnet, avocat à Bourges, qui déposoit m'avoir ouï dire en la présence du Père Philippes, capucin, qu'il y avoit des gens qui se repentiroient de m'avoir tiré de la débauche. Le Père Philippes a rendu des témoignages tous contraires à cette imposture.

Tous les autres témoins, hormis un que je dirai après, ne m'accusent point de m'avoir jamais vu faire ni ouï dire quelque chose de repréhensible. Ils ne connoissent pas même ma personne, et n'ont autre instruction que les livres et les sermons de mes accusateurs. Ici je ne me puis taire de l'intégrité de monsieur le Procureur Général, qui ayant pris le soin d'en examiner quelques-uns, même des libraires, qui confessent avoir pris part en l'impression du Parnasse Satyrique, il a si bien sondé cette vérité que tous les témoins qu'il a produits n'ont parlé qu'à ma décharge.

Celui qui reste se résout de me faire un pur assassinat, car, sans accompagner sa déposition d'aucune circonstance, ni couvrir d'aucun prétexte les calomnies qu'il m'improperoit*, il fit une copie de tout ce qui est de plus exécrable dans le Parnasse, et sans m'accuser

toutefois d'avoir rien contribué à la composition, il me soutint en justice qu'il avoit appris par cœur ces vers infâmes à me les ouïr dire plusieurs fois, et en diverses compagnies où il avoit eu ma fréquentation, depuis dix ou douze ans qu'il disoit me connoître. Je n'eus point d'autre reproche à lui faire, sinon que je ne le connoissois point du tout, et priai monsieur de Vertamond de lui faire dire le lieu et les personnes qui pouvoient faire foi de sa déposition. Il ne sut dire ni rue, ni maison où il m'eût vu, ni ne se peut ressouvenir d'un seul homme parmi tant de conversations. Là je priai la Cour de considérer que cet homme, incapable de se ressouvenir des maisons et des personnes, qui sont objets fort appréhensibles à la mémoire, n'étoit pas croyable de se ressouvenir d'un vers, qui n'est qu'un son; et je le voulus obliger d'en réciter quelqu'un, mais le témoin se trouva muet. Je m'aperçus encore que, dans les premiers interrogatoires, on m'avoit représenté une ligne de prose pour un vers, ce qui me donna des ombrages d'un faux témoin. Je trouvai dans cette déposition ce vers-là, qui étoit failli tout de même dans l'impression du Parnasse Satyrique; si bien qu'il appert clairement qu'il a retenu cette faute des imprimeurs et non pas de moi, pour ce que les moins versés dans la Poésie ne sauroient faillir en la mesure des syllabes. La condition de la personne rendoit aussi son témoignage très suspect, car un homme de sa sorte ne se trouve pas ordinairement à ouïr des vers; c'est un boucher de la rue Saint-Martin, nommé Guibert. Voilà, Sire, la somme de toutes les charges qui ont si longtemps entretenu les espérances orgueilleuses de quelques hypocrites, qui ne savent montrer leur dévotion que par la

cruauté, et qui croient que, hors de leur cabale, il n'y a point de salut. Ils murmurent encore après mon arrêt, et ne se peuvent satisfaire de la justice de Dieu et de celle du Parlement, parce qu'ils n'ont pas du tout accompli leur haine. Ils cherchent tous les jours des prétextes nouveaux à rallumer leur persécution, font courir en mon nom des vers mal faits et malicieux, qui déshonorent la réputation de mes mœurs et de mon esprit...

THÉOPHILE.

IV

LEXIQUE

ACCOMPARER (S'). — Encore usité quelquefois au XVIIe siècle, pour *comparer*.

AVETTE.— Pour *abeille*. Déjà fort archaïque au XVIIe siècle.

BRANLANT. — Un *œil branlant*, qui remue constamment, hagard.

BRIGNON. — Se disait concurremment avec *brugnon*. Cf. Richelet.

CARROSSE (La). — Premier genre de ce mot, qui est l'italien *carrozza*.

CATERRE. — Forme plus usitée au XVIIe siècle que *catarrhe*. De même, *guiterre* pour *guitare*.

COMMUNE (La). — *Le peuple, le vulgaire*.

CONSOMMER. — Les nuances entre *consumer* et *consommer* ne sont pas encore déterminées au temps de Théophile. Plus tard, Corneille hésitera encore.

CORAL. — Forme ancienne de *corail*, très usitée au XVIIe siècle.

COUPEAU. — *Cime*. Corneille : « Un passereau — Qui d'un arbre écarté s'est choisi le coupeau. » (*Imitation.*)

COURONNE. — *Royaume*. Cf. trois vers plus bas ; *Petit empire.*

CROÎTRE. — Se prononçait *craître* et rimait donc avec *paroître* qui avait le son actuel.

ÉCOT. — Théophile semble donner à ce mot le sens de *festin, régal.*

ÉCURIEU. — Forme dialectale de *écureuil*. Se trouve dans Rabelais. Cf. Jaubert, *Glossaire.*

ÉLOIGNER. — Est encore employé au XVIIe siècle au sens de *s'éloigner de.* Donc, *cette contrainte d'éloigner votre cour* veut dire : *De m'éloigner de votre cour.*

EMPÊCHER. — *Embarrasser.*

EMPIÉTER. — Est, au sens actif, un terme de fauconnerie : *tenir entre ses serres.*

ÉPARTIR. — *Séparer, répandre.*

ÉTUDE. — Se faisait encore masculin : *Studium.*

EXQUIS. — *Raffiné.* Cf. Bossuet : « Un supplice plus *exquis* ».

FAVEUR. — *A la faveur de* doit se comprendre *en faveur de,* et *à ma faveur* signifie *en ma faveur.*

FUIR. — Se faisait encore parfois de deux syllabes.

GOMME. — Les larmes des Héliades changées en ambre.

HYDROMELLE. — Cette forme, pour *hydromel*, se rencontre au XVIe siècle.

IGNOMINIE. — Doit être entendu en un sens moins bas que maintenant.

IMPOURVUE (A l'). — *Au dépourvu, à l'improviste.*

IMPROPÉRER. — C'est du pur latin : *improperare*, reprocher, imputer : « Dont il m'impropéroit », dont il me chargeait.

INFAMIE. — Même remarque que pour *Ignominie*.

LINE. — *Ligne*. Orthographe conforme à la prononciation du XVIIe siècle. *Benigne, Cygne, ligne, maligne, signe, signet* se prononçaient *bénine, cyne, line, maline, sine, sinet*. Ce dernier mot, *signet*, a résisté.

MALINE. — Voyez *Line*.

MARTYRER. — *Martyriser*. Richelet dit que *martyrer* est vieux et que *martyriser*, au sens profane, n'entre pas dans le beau style. On n'employait que *tourmenter*.

MÉMOIRE (De la). — Dont on ait gardé la mémoire.

MEURE. — *Mûre*, fruit. Se prononçait comme maintenant et ne pouvait rimer que pour l'œil avec *demeure*.

NAVIRE (La). — Bossuet fait encore *navire* du féminin.

OÏR. — Ancienne forme de *ouïr*. De là : *oy, j'oy, il oit, j'oirrai*. Nous avons conservé *oyez* et *oyant, etc.* Dans la conjugaison actuelle, fort irrégulière, les deux formes *ouïr* et *oïr* sont mêlées, ce qui donne : *ouï* et *nous oyons*.

OMBRAGEUX. — Considéré comme incorrect, au sens de *ombreux*.

ORFRAIE. — Il s'agit de l'*effraie* ou *fresaie*, variété de chouette. L'orfraie est un oiseau de mer. Cette confusion est générale, depuis des temps très anciens, dans la littérature française, si générale qu'il faudra peut-être finir par en prendre son parti. Il semble d'ailleurs vraisemblable que *effraie* ne soit que la déformation de *orfraie*, sous l'influence de *effrayer*. Le retour à *osfraie* ou *orfraie* (latin *ossifraga*) aurait

été l'œuvre des étymologistes amateurs qui ont, de tout temps, ravagé la langue française.

OURSE. — *Perdre son ourse.* Nous disons : *Perdre le nord.* L'étoile polaire, qui marque le nord, se trouve dans la Petite-Ourse.

OUVRIER. — Se prononçait de deux syllabes.

PAVIE. — Variété de pêche.

PAYSAN. — De deux syllabes : Prononciation dialectale, toujours en usage en beaucoup de régions.

PERDRIEZ (Vous). — De deux syllabes.

PORTAL. — Pour *portail*. C'est encore la forme courante au XVIe siècle.

POURMENER. — Forme archaïque de *promener*.

QUE C'EST. — *Ce qu'il en est.*

RAIS. — La forme régulière serait *rai*, pluriel *rais*.

RELACHER. — Théophile emploie ce mot au sens *d'échapper*.

RENGRÉGER. — *Aggraver :* « Ma douleur se rengrége », a dit Régnier.

REPARTIR. — *Répondre.*

RONSART. — La vraie forme est Ronsard.

SANGLIER. — Etait encore de deux syllabes.

SEMELLE. — *Sémélé.*

SEMONDRE. — *Avertir.*

SOULAS. — Encore employé par Corneille : « Vain et faible *soulas*. »

TANDIS. — Adverbe : *Pendant cela.*

TESTON. — Pièce de monnaie qui valait alors une quinzaine de sous.

TIRASSE. — *Filet.*

V

BIBLIOGRAPHIE

§ 1er. — Œuvres de Théophile, ou attribuées à Théophile, ou concernant son procès

Le Catalogue de la Bibliothèque du Roy, 1750, donne la liste suivante des œuvres de Théophile, ou qu'on lui attribuait, ou qui le concernaient :

1. Les œuvres de Théophile; Lyon, 1630.
2. Les œuvres de Théophile; Rouen, 1636.
3. Nouvelles œuvres de Théophile, composées d'excellentes lettres françoises et latines, recueillies et corrigées par M. Mayret; Paris, 1648 (Portrait par Danet).
4. Les œuvres de Théophile; Paris, 1656.
5. Les œuvres de Théophile; Paris, 1661.
6. Le tableau satyrique des Pères de la Société, en vers, par Théophile.
7. Recueil de toutes les pièces faites par Théophile, depuis sa prise jusques à présent; 1624.
8. Eloge du duc de Luynes, avec l'avis au Roy, par Théophile; 1620.
9. Vers présentés au Roy sur l'exil de Théophile; 1620.
10. Les Aventures de Théophile au Roy, par lui faites pendant son exil; 1624.
11. La Remontrance à Théophile; 1620.
12. Plainte de Théophile à un sien ami pendant son absence; 1623.

13. Réponse de Tircis à la plainte de Théophile, prisonnier, en prose; 1623.

14. Théophile au Roy sur son exil; 1624.

15. Dialogue de Théophile à une sienne maîtresse, l'allant visiter en prison, en vers; 1624.

16. La Maison de Silvie, par Théophile; 1624.

17. La Pénitence de Théophile; 1624.

18. Prière de Théophile aux poètes de son temps, ensemble la compassion de Philothée aux misères de Théophile; 1624.

19. Requête de Théophile au Roy; 1624.

20. Requête de Théophile au Parlement, en vers; 1624.

21. Requête de Théophile à M. le Premier Président, en vers; 1624.

22. La Rome ridicule, caprice; 1623.

23. Les soupirs d'Alexis sur la retenue si longue de son ami Théophile; 1624.

24. La tragédie de Pasiphaé, par le sieur Théophile; Troyes, 1621.

25. Vers pour le ballet des Bacchanales, par Théophile Viaud, Marc Ant. de Gérard de Saint-Amant, du Vivier, Sorel, Bois-Robert Metel; 1623.

Un recueil factice du temps contient les pièces suivantes :

26. La Prise de Théophile par un Prévôt des maréchaux, dans la citadelle du Castelet en Picardie, amené prisonnier à la conciergerie du Palais, le jeudi 28 de ce mois (septembre); 1623.

27. Theophilus in carcere; 1624.

28. Consolation à Théophile en son adversité; 1624.

29. Les Larmes de Théophile prisonnier, sur l'espérance de sa liberté; 1624.

30. Apologie de Théophile.

Ajoutons, d'après Niceron, *Mémoires*, tome XXXVI :

31. Lettre de Damon envoyée à Tircis et à Théophile, au sujet de son interrogatoire du 18 novembre 1623 ; 1623.

32. Arrêt de la Cour du Parlement ; 1623.

33. Atteinte contre les impertinences de Théophile, ennemi des bons esprits ; 1624.

34. L'apparition d'un fantôme à Théophile dans les sombres ténèbres de sa prison ; ensemble les propos tenus entre eux ; 1624.

35. Récit de la mort et pompe funèbre observée aux obsèques du Sr Théophile; 1626.

36. Discours remarquable de la vie et mort de Théophile; 1626.

37. Le Testament de Théophile; 1626.

38. La rencontre de Théophile et du P. Coton en l'autre monde ; 1626.

39. L'ombre de Théophile apparue au P. Garasse ; 1626.

40. Pasiphaé, tragédie, revue, corrigée et embellie, etc. ; 1628.

Ajoutons encore, d'après les catalogues actuels de la Bibliothèque Nationale :

41. Le bannissement de Théophile présenté au Roi ; 1620.

42. Le Théophile réformé ; 1623.

43. Procès-verbal de l'emprisonnement de Théophile; 1623.

44. Lettre consolatoire à Théophile ; 1623.

45. Le Sacrifice des Muses, par le sieur H. Théophile, frère du défunt Théophile ; 1627.

46. Réponse du sieur Hydaspe au sieur de Balzac, sous le nom de Sacrator, touchant l'Anti-Théophile et ses écrits ; 1624.

47. Factum de Théophile ; ensemble sa requête, etc. ; 1625.

48. Consolation sur la résolution de la mort ; ensemble l'adieu du monde, adressé aux beaux esprits de ce temps; 1625.

49. Miroir de la cour, sur lequel les revers et l'inconstance de la fortune se voient, adressé au sieur Théophile; 1625.

50. Le Théâtre de la fortune des beaux esprits de ce temps; ensemble l'action de grâce sur la liberté de Théophile; 1625.

51. Le triomphe de Minerve, par les muses d'Hippocrène, sur l'heureuse liberté du sieur Théophile ; 1625.

52. La honteuse fuite des ennemis de Théophile après sa délivrance ; 1625.

53. L'oraison funèbre de Théophile, avec la défense des Jésuites ; 1626.

54. Discours remarquable sur la vie et la mort de Théophile; 1626.

55. La métemphycose (sic) de Théophile, ou le transport de son ombre en divers corps ; 1626.

56. La descente de Théophile aux enfers ; 1626.

57. La première lettre que Théophile a envoyée de l'autre monde à son ami; 1626.

Ajoutons encore :

58. Le Parnasse des muses satyriques; 1623. Réimprimé en 1627 sous le titre, qui lui est resté, de : Parnasse satyrique du sieur Théophile.

59. Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé; 1626, 1627 et 1630. Quelques exemplaires de l'édition de 1626 portent ce titre singulier : La Tragédie de Monsieur de Vendome et monsieur le grand Prieur, son frère, dans le bois de Vincennes à leur grand regret. Faict par Théophile devant que de mourir.

La première édition collective des poésies de Théophile est de 1621 :

60. Les Œuvres de Théophile; Paris, Quesnel, 1621.

Vinrent ensuite :

61. Les Œuvres de Théophile; 1622.

62. Œuvres de Théophile, revues, corrigées et augmentées. Parties I et II. Paris, Billaine, 1623.

63. Recueil, etc. (Voyez n° 7). Réimprimé en 1625, 1626 et 1627.

64. Œuvres de Théophile, divisées en trois parties; Paris, Billaine et Quesnel, 1626; Rouen, Delamasse, 1627, 1628, 1629; Paris, 1629; Lyon, Michon, 1630 (Portrait par Palliot).

65. Œuvres de Théophile, publiées par Scudéry; Rouen, Delaman, 1632. — Cette édition a été réimprimée de 1633 à 1677, tant à Paris qu'à Lyon, à Rouen, à Bordeaux, etc., environ cinquante fois.

66. Œuvres complètes de Théophile, publiées avec une notice biographique par M. Alleaume; Paris, 1856, 2 vol. in-16. — Cette édition contient :

I. Préface de Scudéry. Préface de l'auteur. Le Tombeau de Théophile, par Scudéry. De l'immortalité de

l'âme. Odes, stances, élégies, satires, sonnets, épigrammes. Larissa. — II. Au Lecteur, par Théophile. Fragments d'une histoire comique. Elégies, sonnets, odes, stances. Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé, tragédie. Les Requêtes et autres poèmes apologétiques. La Maison de Sylvie. Theophilus in carcere. Lettres à Molé, à Balzac et au Roi. Nouvelles Œuvres de Théophile. Dédicace et Avis, par Mairet. Soixante-douze lettres en français. Epître d'Actéon à Diane. Vingt-quatre lettres latines. Pièces du Parnasse satyrique attribuées à Théophile.

§ 2. — Autres écrits anciens, où il est question de Théophile

67. La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps par Fr. Garasse; 1623.

68. Apologie du P. Fr. Garasse; 1624.

69. Nouveau jugement de ce qui a été dit ou écrit pour et contre le livre de la Doctrine curieuse; 1625.

70. Recueil des pièces les plus curieuses qui ont été faites pendant le règne de M. le connétable de Luynes; 1628.

71. Lettres de Phyllarque, par le P. Goulu; 162..

72. Mémoires de Mathieu Molé (Société de l'histoire de France).

73. Mercure français; 1619 et 1626.

74. Mémoires de Garasse, publiés par Ch. Nisard; 1861.

75. Bibliothèque française, par Ch. Sorel; 1664.

76. Jugements des Savants, par Baillet; 1685.
77. Anti-Baillet, par Ménage; 1690.
78. Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, par le P. Niceron; 1727-1745.
79. Bibliothèque française, par l'abbé Goujet; 1740-1752.

§ 3. — Travaux modernes sur Théophile

80. Th. Gautier, les Grotesques.
81. Sainte-Beuve, Causeries du Lundi.
82. Philarète Chasles, Revue des Deux Mondes; 1839.
83. Bazin, Revue de Paris; 1839.
84. Vicomte de Gaillon, Bulletin du Bibliophile; 1855.
85. Alleaume (Voyez nº 66).
86. Dr Kaethe Schirmacher, Théophile de Viau; Leipsik, 1897.
87. Ch. Garrison, Théophile et Paul de Viau; 1899.
88. Eugène Ritter, Revue d'Histoire littéraire de la France; 1902.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE 5

LIVRE PREMIER

ODES ET STANCES

LE MATIN, ode 21
LA SOLITUDE, ode 24
SUR UNE TEMPÊTE 31
ODE (*Heureux tandis qu'il est vivant*) 35
A PHILIS, stances 36
STANCES (*Mon espérance refleurit*) 37
STANCES (*Quand tu me vois baiser tes bras*) 38
CONSOLATION A Mlle DE L. 40
ODE (*L'infidélité me déplait*) 43
ODE (*Enfin mon amitié se lasse*) 44
ODE (*Un corbeau devant moi croasse*) 45
STANCES (*Le plus aimable jour qu'ait jamais eu le monde*) 46

ODE (*Perfide, je me sens heureux*)..... 47
ODE (*Cloris, pour ce petit moment*)..... 51
PRIÈRE AUX POÈTES DE CE TEMPS 53
LETTRE A SON FRÈRE..... 57
A CHIRON MÉDECIN, stances..... 64
A MONSIEUR DE L... SUR LA MORT DE SON PÈRE..... 67

LIVRE II

ÉLÉGIES ET SONNETS

ÉLÉGIES :

A UNE DAME..... 72
Aussi souvent qu'amour fait penser à mon âme.. 78
Souverain qui régis l'influence des vers..... 81
Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle... 88
Depuis ce triste jour qu'un adieu malheureux... 91
Proche de la saison où les plus vives fleurs..... 95

SONNETS :

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans. 100
L'autre jour, inspiré d'une divine flamme..... 100
Si quelquefois Amour permet que je respire..... 101
SONNET DE THÉOPHILE SUR SON EXIL..... 102
SUR LE MÊME SUJET 103
On n'avoit point posé les fondements de Rome... 104
Ministre du repos, sommeil, père des songes.... 105
Au moins ai-je songé que je vous ai baisée..... 105
D'un sommeil plus tranquille à mes amours rêvant. 106
Chère Isis, tes beautés ont troublé la nature..... 107
Sacrés murs du soleil où j'adorais Philis..... 108

LIVRE III
LA MAISON DE SYLVIE

ODES 109

LIVRE IV
PIÈCES DIVERSES

A MONSIEUR DU FARGIS 155
SATIRE PREMIÈRE 158
SECONDE SATIRE 163
SUR UN BALLET DU ROI 166

FRAGMENTS :

Si je passe en un jardinage 168
Les objets d'étrange figure 169
Celui qui lance le tonnerre 170
La paix, trop longtemps désolée 172
Chaque saison donne ses fruits 173
Tous nos arbres sont dépouillés 175
Lorsque l'aube en suivant la nuit qu'elle a chassée. 176
Que mon sort étoit doux s'il eût coulé mes ans .. 177

ÉPIGRAMMES :

Grâce à ce comte libéral 179
Qui voudra pense à des empires 180
Mon frère, je me porte bien 180
Pour être divine et humaine 181
Je naquis au monde tout nu 181
LES AMOURS TRAGIQUES DE PYRAME ET THISBÉ (Fragments) 181

FRAGMENTS D'UNE HISTOIRE COMIQUE..... 190
LARISSE..... 197

APPENDICE

BIOGRAPHIE..... 207
JUGEMENTS LITTÉRAIRES..... 215
LE PARNASSE SATYRIQUE..... 229
LEXIQUE..... 255
BIBLIOGRAPHIE..... 258

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq avril mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE